

No 129

MAI 1976

Conjonction

REVUE FRANCO - HAITIENNE

Un Développement

FRITZ PIERRE - LOUIS

GUY ROBART

Economique

BERNARD ETHEARD

à l'Haïtienne

JEAN-JACQUES HONORAT

JEAN L. DOMINIQUE

No 129

MAI 1976

Conjonction

REVUE FRANCO - HAITIENNE

Un Développement

FRITZ PIERRE - LOUIS

GUY ROBART

Economique

BERNARD ETHEARD

à l'Haïtienne

JEAN-JACQUES HONORAT

JEAN L. DOMINIQUE

Ce numéro spécial sur le développement économique d'Haiti s'est inspiré d'une série de conférences, prononcées, il y a plusieurs mois, à l'Institut Français d'Haiti. Pourquoi publier aujourd'hui ces textes sur l'énergie, le développement communautaire, l'implantation d'une technologie importée ou les rapports entre culture haïtienne et développement ?

La raison première est sans doute l'intérêt soulevé par ces conférences et leur actualité profonde. Plusieurs spectateurs - auditeurs attirés en masse par les thèmes de débat et le prestige des conférenciers durent souvent suivre les discussions sur un écran de télévision à l'extérieur de l'auditorium bondé de l'Institut et nous demandent depuis lors la publication de ces textes. De plus, certains événements de la vie nationale haïtienne ont rendu encore plus actuels les cris d'alarme contenus dans ce numéro, et des suggestions de réformes ont trouvé, dans certains cas, écho dans l'actualité nationale.

Les campagnes de reboisement et les récentes coumbites de mouvements communautaires, la sécheresse dans le Nord Ouest, la création de l'INAREM, Institut National des Ressources Minérales, la participation plus grande, bien qu'encore très limitée, depuis quelques mois, d'une main d'oeuvre locale non mécanisée à la reconstruction du réseau routier, les problèmes, tous les jours posés, d'un développement où l'homme haïtien est pris en considération, rendent aujourd'hui importante la publication de ces articles-conférences.

Ce numéro se veut aussi porte ouverte et continuation d'un dialogue sur le développement haïtien. L'échange amorcé par les intellectuels de la diaspora haïtienne a pris forme plus concrète avec la courageuse «Enquête sur le Développement de Jean Jacques Honorat et la critique constructive récemment publiée au Canada de Charles Manigat, Emile Ollivier et Claude Moïse «Haiti quel développement». La traditionnelle méfiance entre chercheurs haïtiens d'Haiti et d'outre mer semble s'effacer. Pour la première fois depuis de longues années, nos intellectuels, nos techniciens se tiennent la main à la recherche de solutions aux problèmes aigus de notre sous-développement, en espérant que les recherches faites ne resteront pas vain exercice de rhétorique.

M. M.

Revue Franco-Haitienne
éditée par l'Institut
Français d'Haiti

Directeur :
Louis Jarno

Rédacteur en Chef :
Michèle Montas

Comité de rédaction :
Gérard Dougé
Roger Gaillard
Jean Yves Mouteaud
Fritz Pierre Louis
Jean Pierre Pirovano
Pradel Pompilus

Rédaction - Administration :
Institut Français d'Haiti
Cité de l'Exposition
B. P. 131
Port-au-Prince, Haiti
Tel : 2-2051

Abonnements :
Un an (4 numéros)
Haiti : 5 dollars
Etranger : 7 dollars us.
10 dollars us. (avion)

Le numéro
Haiti : 1 dollar 50
Etudiant : 1 dollar)
Etranger : 1 dollar 75

Fritz PIERRE-LOUIS.....7.....

Guy ROBERT.....25.....

Bernard ETHEARD.....28.....

Jean-Jacques HONORAT.....65.....

Jean L. DOMINIQUE.....107.....

un développement a l'haitienne

.....sources d'énergie en haiti

.....l'écologie: ses applications à la forêt, en france, en haiti

.....développement communautaire : un bilan

.....une technologie pour notre développement

.....collier maldioc et transistor: une quête d'haitianité

.....chronique de l'institut français

les sources d'énergie en Haiti

par Fritz Pierre-Louis (1)

Une fièvre depuis plus de deux ans s'est emparée du Monde. Partout sur la planète verte on est agité par un problème qui semble très important. Il l'est réellement puisqu'il est en passe de modifier le mode de vie d'un grand nombre d'individus voire de pays et parmi les plus industrialisés.

Déjà on parle de la fin. Fin de quoi ? Fin de la civilisation de la grande voiture et de la vitesse, fin de la débauche de lumière, de plastique, de tissus jetables, fin de l'énergie à gogo, fin du gaspillage, en un mot : Fin de la Dolce Vita diraient les Italiens.

Maintenant on parle d'énergie.

Energie est devenu le mot magique, le Nouvel Evangile du Monde. Tout est passé à l'arrière-plan : Il n'est plus question de voyages interplanétaires - de satellites - de soucoupes volantes etc...

Le Monde est gagné par la panique. Sa nouvelle maladie s'appelle crise de l'énergie.

(1) Fritz Pierre Louis est Directeur de la Division des Ressources Energétiques à l'INAREM Institut National des Ressources Minérales et Vice - Doyen de la Faculté des Sciences. Cette conférence a été prononcée le 13 Mars 1975 à l'Institut Français d'Haiti avant la création de l'INAREM où M. Pierre Louis travaille actuellement à l'élaboration d'un combustible bon marché.

Nous allons essayer - si vous le voulez bien - de voir d'abord ce qui s'est passé dans le Monde, puis nous reviendrons faire l'inventaire de nos ressources en énergie. Dans une troisième partie nous envisagerons les pronostics à courts et à longs termes pour le monde et pour Haïti.

I.— CE QUI S'EST PASSE DANS LE MONDE

L'homme de 1975 réagit comme si les causes de la situation actuelle lui étaient étrangères et qu'elles étaient un cadeau de Mars ou de Saturne. En fait cette situation est le fruit logique de la pensée de l'homme, j'allais dire de son égoïsme, de ses calculs, de ses prévisions. Parlant d'énergie, je prendrai le pétrole comme source principale puisqu'en définitive c'est par lui que le problème a été créé. On peut admettre que trois groupes ont été formés autour du pétrole.

Celui des Producteurs , des pays qui le produisent en masse dont certains pays du Tiers Monde

Celui des consommateurs, des pays qui le consomment en masse c'est-à-dire les pays industrialisés

Celui des vendeurs qui font la liaison entre les deux : les grandes Compagnies Internationales.

Le problème du Pétrole semble naître à partir du moment où les producteurs exigent des grandes compagnies des prix de plus en plus élevés pour leurs produits et ceci pour différentes raisons.

La première c'est que les pays producteurs qui jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale se contentaient de «Royalties», taxe payée par les grandes Compagnies Internationales, ont voulu avoir une part de l'énorme béné-

fice de ces dernières. Pour la première fois dans l'histoire du pétrole, le Venezuela obtint en 1948 de partager les revenus pétroliers avec les concessionnaires. L'année suivante, l'Arabie Saoudite bénéficia de «Royalties» 2 fois 1/2 supérieurs à ceux qu'elle recevait et plusieurs compagnies internationales durent alors marcher dans le même sens, mais semble-t-il à contre coeur. C'est l'Iran qui paiera pour le savoir.

En 1950, ce pays réclame le partage des bénéfices dans l'ordre de 50 o/o de la Compagnie Anglo-Iranian Oil Company. La Nationalisation par l'Iran déclenche un conflit entre les gouvernements Anglais et Iranien. La compagnie soutenue par le Gouvernement britannique eut raison en 1954.

Cet échec de l'Iran fut ressenti par tous les producteurs car les grandes compagnies Internationales décidèrent de s'organiser et 5 ans après l'affaire de l'Iran, commencèrent à baisser les prix. Plutôt brutalement. C'était vers les années 58-59. Les pays arabes se réunirent alors en assemblée pour un congrès au Caire et quelques mois plus tard à l'occasion d'une nouvelle réduction du prix du pétrole par les G. C. I., six pays producteurs, le Venezuela en tête, décidèrent de s'unir pour lutter. L'O P E P était né. D'autres pays s'empresèrent de s'intégrer à la seule association des pays producteurs. Ils partirent six : Venezuela - Iran - Irak - Arabie Saoudite - Koweït - Katar et se trouvèrent 13 lors du dernier congrès. C'était déjà une situation nouvelle.

D'un autre côté la guerre Israélo Arabe se faisant autant sur le front que dans les assises internationales, on vit naître un besoin des pays arabes producteurs de pétrole de se ménager la sympathie des occidentaux. Au début ils durent se contenter de miettes. Tout le monde reconnaissant à Israël le droit de naître, les Arabes ne bénéficièrent que d'une neutralité nuancée de l'Europe des 9. Il appartiendra aux Palestiniens de convaincre les réticents tels que le Japon et la Hollande tandis qu'à côté de l'OPEP grandit L'OPAEP (Organisation des pays arabes exportateurs). C'est ce dernier qui le 5 novembre 1973 décida le boycottage partiel de l'approvisionnement en pétrole des pays occidentaux tenant ainsi à sa merci toute l'Europe. Sous la bannière de L'OPEP les prix des producteurs furent remis en question et le coût du

pétrole s'éleva progressivement de négociations en négociations entraînant la hausse de tous les produits dérivés et ceux dont la fabrication exige une consommation d'énergie.

Certains pays d'Europe voudraient rendre les U.S.A. responsables de la situation en l'expliquant par une manoeuvre concertée entre les Grandes Compagnies Américaines et leur Gouvernement pour organiser et précipiter la fin du pétrole arabe. Ils en veulent pour preuve l'existence aux U.S.A. d'énormes gisements de pétrole (Alaska) dont l'exploitation ne peut être envisagée tant que le pétrole arabe est à prix très bas et abondant. Or comme par hasard avec les nouveaux tarifs, l'exploitation des gisements américains est devenu rentable.

D'après ces calomniateurs les U.S.A. voudraient aussi réduire les industries de l'Europe et du Japon qui dépendent à 100 % du pétrole arabe.

Cette deuxième raison serait simplement une planification à longue échéance de la ruine de l'industrie dans le vieux continent. Tout cela paraît peu certain d'autant qu'il explique difficilement les menaces trop souvent répétées de la solution musculaire de la part des responsables de Washington. Calomnie ou médisance de la part de l'Europe. Pression réelle ou mise en scène savante de la part des U.S.A? Qui le saura jamais ? En tout cas les pays producteurs du bassin du golfe persique se déclarent prêts à faire sauter les puits avant tout débarquement de forces militaires.

Quoi qu'il en soit, personne ne pouvait prévoir que les pays arabes utiliseraient l'arme du pétrole. Encore moins l'effet que cela a produit. Et cela les arabes eux-mêmes ne s'y attendaient pas. Le Nouvel Observateur rapporte que Anouar El Sadate lui-même eut à dire :

«L'effet de l'arme du pétrole a dépassé toutes nos prévisions».

Et depuis plus de deux ans, tout le monde contemple le désastre. Et chacun s'aperçoit du danger qu'il y a à être dépendant des autres pour l'énergie. Cette anxiété a créé à travers le monde ce malaise que l'on pourrait appeler

la fièvre de l'énergie. Cette fièvre a engendré trois types de réactions qui peuvent encore s'observer à l'heure actuelle :

1.— Diminution de la consommation par le rationnement, la limitation de vitesse, la réduction du chauffage, enfin tout un système qui consiste à grignoter le gâteau plutôt que de s'y jeter à pleines dents.

2.— Recherche du dialogue avec les producteurs

3.— Recherche de solutions de rechange : c'est la ruée vers les sources d'énergie autres que le pétrole

Pour ce troisième point, le présent étant hypothéqué, on se tourne soit vers le passé, soit vers l'avenir. Le passé est représenté par les exploitations de charbons naturels (houille) fermées prématurément.

En effet jusqu'en 1935 le charbon fournissait les 82 % de l'énergie utilisée dans le monde et le pétrole entrait pour 28 % dans la consommation mondiale d'énergie alors que depuis 1960, le charbon est relégué à l'arrière-plan avec 12 % et le pétrole passe en tête avec 86 %. La cause elle est vite trouvée. C'est la rentabilité du commerce du pétrole plus élevée, même pour les pays consommateurs, que l'exploitation de leurs propres gisements de charbon. C'est le cas des U.S.A. et de l'Europe. En France pour ne citer que cet exemple, l'Etat Français tirait de la vente de pétrole 5 fois plus de profit que les pays producteurs de ce même produit.

L'avenir ? Il est représenté par les Centrales nucléaires dont on accélère la construction. Mais cet avenir est relativement lointain car la mise au point des Centrales n'est pas parfaite. Il faudra attendre encore une quinzaine d'années en y consacrant plusieurs milliards, sans compter les nombreux problèmes de protection de l'environnement que cela va poser, car ici la pollution ne sera pas un vain mot. En attendant on rationne, on économise, on s'agite, on crie et on écrit, on apostrophe, on menace et on multiplie les conférences.

LES SOURCES D'ENERGIE EN HAITI

A.— La 1ère estimation de nos ressources remonte aux **temps coloniaux**. Il s'agit bien entendu des travaux de Moreau de St Méry qui **disposait** alors des données d'une science à peine née : La géologie. Mais les descriptions qu'il a fournies sont si précises que son ouvrage, à quelque chose **près** pourrait servir de guide à tout chercheur qui voudrait d'abord **déblayer le terrain**. Il faudra ensuite attendre l'Occupation Américaine pour avoir des **études systématiques** réalisées sur le sol et dans le sous-sol d'Haiti. L'équipe de Woodring a dressé une carte et signalé beaucoup d'indices. Ce fut ensuite le tour du professeur Butterlin, mais il s'est attaché surtout à la géologie fondamentale non négligeable d'ailleurs dans une étude d'approche vers toute estimation.

On a eu par la suite plusieurs études d'experts des Nations Unies, mais **L'ETAT HAITIEN DISPOSE EN DEFINITIVE DE PEU DE DOCUMENTS PRESENTANT UNE ETUDE QUANTITATIVE DE SES RESSOURCES ENERGETIQUES SAUF BIEN SUR POUR QUELQUES CAS ISOLES COMME CELUI DU LIGNITE DU PLATEAU CENTRAL.**

Quel est donc la situation en Haiti ? Nos sources d'énergie existent réellement, peut-être à la dimension du territoire, mais elles sont là : sous différentes formes, et sont utilisables. La conjoncture peut d'ailleurs porter Haiti à opter pour tel type d'utilisation plutôt que tel autre. Mais voyons-les d'abord. Ce sont :

- 1.— Les charbons naturels
- 2.— Le Bois et les bagasses
- 3.— Le pétrole et les gaz
- 4.— La Houille blanche
- 5.— Les émanations d'eau chaude
- 6.— Les vents permanents

A côté de ces sources principales, on peut citer : l'énergie solaire, l'énergie d'origine chimique, l'énergie des marées dont l'utilisation peut seulement avoir un caractère expérimental.

Pour chaque type j'essayerai de donner en gros la localisation géographique, les caractéristiques, les réserves approximatives et l'utilisation éventuelle.

1ère SOURCE : LES CHARBONS NATURELS.—

Nous n'avons malheureusement pas de houille, charbon formé à partir des végétaux qui vivaient à l'ère primaire, il y a environ 250 à 300 millions d'années. Haiti n'existait pas encore puisqu'elle est sortie des océans à la fin de l'ère secondaire. Nous avons par contre le lignite qui est un charbon formé à l'ère tertiaire. Il est un mauvais combustible par rapport à la Houille mais enfin nous l'aimons puisque nous l'avons. **NOUS CONNAISSONS ACTUELLEMENT 3 GISEMENTS QUI SONT PAR ORDRE D'IMPORTANCE, CELUI DE MAISSADE, DANS LE PLATEAU CENTRAL, CELUI DE CAMP-PERRIN ET CELUI DE L'ASILE, LES DEUX DERNIERS LOCALISES SUR LA BORDURE SUD DE LA PRESQU'ILE DU SUD.**

Les caractéristiques des lignites, je l'ai dit : ce sont de mauvais combustibles avec 32 % d'eau - 23 % de cendre - et un pouvoir calorifique de 2500 cal/kg. Ils dégagent beaucoup de fumée, et leur combustion s'accompagne parfois d'odeurs désagréables dues à la combustion de soufre déposé dans la lagune au moment de la formation du charbon. Une exploitation bien conduite pourrait fournir ce combustible en Haiti pendant au moins 30 à 40 ans. Tout dépendant d'ailleurs de l'utilisation.

J'ai parlé il y a un moment de l'avantage qu'aurait notre pays à envisager dans la conjoncture actuelle tel type d'exploitation plutôt que tel autre. Je pensais à la vérité à l'exploitation des gisements de lignite. En effet tous ceux qui se penchent sur le problème ont manifesté la même tendance, celle de suggérer l'exploitation du lignite comme combustible domestique pour remplacer le charbon de bois, dans la lutte contre l'érosion. Ce serait très bien d'ailleurs.

Mais dans une politique d'électrification par exemple, le lignite pourrait **SERVIR DE COMBUSTIBLE A UNE CENTRALE THERMIQUE.** Vue la situation actuelle du pétrole, vue la demande accrue d'électricité en Haiti -

Péligre n'est pas loin d'atteindre son maximum et au rythme où le pays se développe car il se développe, il nous faudra une autre source d'électricité. Haiti peut donc gagner à utiliser le lignite, tout au moins les principaux gisements, à produire de l'électricité plutôt qu'à combattre l'érosion.

On aurait estimé qu'une centrale alimentée en Haiti par le lignite pourrait produire de l'électricité pendant 1/2 siècle environ. Voilà qui est loin d'être négligeable. Mais la mise sur pied de cette centrale coûterait presque autant que Péligre dans les conditions actuelles. Ce que le pays supporterait péniblement, à moins que les nombreux organismes de financement participent au projet.

2ème Type : LE BOIS ET LA BAGASSE-

Le bois est encore malheureusement à peu près la seule source d'énergie que le pays utilise. Pour faire l'accasan comme pour faire le clairin, pour fabriquer la chaux comme pour distiller les parfums, on brûle le bois.

On a beau interdire la coupe des arbres, on a beau crier contre l'érosion, l'utilisation intensive du bois continue, car c'est un cas de force majeure. A plusieurs reprises on a essayé de substituer au charbon de bois, combustible national, le gaz de ville débité en bombonne. Pour mille raisons cela n'a rien donné, car qui possède un four à gaz et n'utilise en même temps le charbon ? L'utilisation du four à gaz est tellement au-dessus du pouvoir d'achat de l'écrasante majorité, que posséder un four devient presque signe de statut social. La coupe du bois et par conséquent l'industrie du charbon artificiel ne pourront diminuer que lorsqu'un autre combustible accessible à tous sera à la portée du peuple haïtien. En attendant on essaye de limiter les dégâts et d'entreprendre partiellement le reboisement de nos montagnes. Ces initiatives ne peuvent être qu'encouragées.

J'ai aussi parlé de BAGASSE. C'est le résidu formé de fibres de canne à sucre. On le retire après le passage de la canne à travers le moulin. C'EST UN EXCELLENT COMBUSTIBLE UTILISE A TRES FAIBLE ECHELLE ET PAR UNE PARTIE SEULEMENT DES CENTRES DE TRANSFORMATION DE LA CANNE A SUCRE. Pratiquement seule la Hasco utilise la bagasse

pour le chauffage des chaudières. Les petits établissements de la plaine n'ont pas cette possibilité, car la bagasse est trop humide pour être utilisée dans l'im-médiat. Plusieurs jours de soleil sont nécessaires avant, et si pendant ce temps on a un peu de pluie la bagasse pourrit très rapidement.

3ème Source : LE PETROLE. -

Je constate que pour le pétrole on a tendance en Haiti à douter de l'exis-tence de ce produit dans notre sous-sol. Ceci est dû peut-être au fait qu' on n'a jamais vu un puits sur le territoire ! EN FAIT IL Y A DU PETROLE EN HAITI. NOUS NE SAURIONS DIRE EN QUELLE QUANTITE CAR, JE LE REPETE, LES ETUDES, PROSPECTIONS ET ESTIMATIONS DES RE-SERVES ONT ETE FAITES SOIT PENDANT L'OCCUPATION AMERI-CAINE SOIT APRES, PAR DES COMPAGNIES PRIVEES ET EN TOUT CAS JAMAIS POUR LE COMPTE DE L'ETAT HAITIEN. Or ce sont des opérations qui coûtent excessivement cher. On comprend qu'une compagnie qui a payé un permis d'exploration ou de prospection se considère un peu comme maître des résultats de ses recherches. Même si elle est astreinte à fournir un rapport sur ses activités, rien n'interdit d'accepter sous caution le bilan présenté. La plupart du temps ce bilan est d'ailleurs peu encourageant ... bien sûr.

Ce qui est certain c'est que Haiti possède quelques petits gisements de pétrole. Je dis petits car si c'étaient d'énormes gisements, les grandes compa-gnies les auraient mis depuis longtemps en exploitation comme au Vénézue-la par exemple.—

En Haiti, et ceci est valable pour les deux parties de l'île, le pétrole a ten-dance à se trouver dans les séries du tertiaire; or ces séries existent parfois sur une grande épaisseur. Plus de 4000 mètres dans le plateau central. C'est ainsi que la Atlantic Refining Co a creusé 4 grands puits d'exploration en Haiti entre les années 1944 et 1947. Un seul a donné lieu à des tests négatifs. Dans le Plateau Central cette compagnie a rencontré un gisement de gaz et de pétrole vers 1800 m de profondeur. Dix ans plus tard 3 autres puits ont été

forés à l'île de la Goïave par la John Mecom Commonwealth Oil Company, on y a laissé même un «arbre de Noel», mais les résultats ont été déclarés négatifs. «L'arbre de Noel» c'est le dispositif qui ferme l'orifice mettant le réservoir souterrain en communication avec l'extérieur. L'arbre de Noel est là et les tests sont négatifs. Jugez vous-même.

Enfin on a trouvé du pétrole en République Dominicaine dans des structures absolument identiques à celles d'Haiti.

Les indices de gisements de pétrole repérés dans le Massif Central, à l'île de la Gonâve dans la presqu'île du Sud et dans le Nord'Ouest, n'ont pas fait l'objet d'études poussées par l'Etat Haitien. Mais les Compagnies qui les ont visités, les mêmes grandes Compagnies naturellement se sont contentées de les laisser en réserve, comme ça a été le cas pour le Mexique. Réserve probablement pour des temps plus difficiles qui s'annoncent d'ailleurs. D'autres gisements peuvent également être trouvés sous la mer tout au moins sur la plateforme continentale c'est-à-dire dans la zone qui va du rivage à la profondeur de 200 mètres. Leur exploitation par l'Etat Haitien ne semble pas être possible actuellement mais ils peuvent faire l'objet de concessions suivant les conditions qui sont en train de s'élaborer à travers les différentes conférences et négociations sur le pétrole.

4ème Type : LA HOUILLE BLANCHE

Ce sont de grandes chutes d'eau à débit plus ou moins régulier. Nous n'avons pas de modèle type Niagara, mais NOUS POSSEDONS QUELQUES BONNES CHUTES TELLES QUE LE SAUT MATHURINE aux environs des Cayes, les Bassins bleus aux environs de Jacmel les chutes Doret entre Gonaïves et St Marc et de nombreuses cascades dans le Nord comme dans le Sud du pays et qu'il serait facile d'aménager pour produire de l'énergie soit sous forme mécanique, force motrice, soit sous forme électrique par une 2ème transformation, la force motrice faisant tourner des alternateurs-générateurs. Leur exploitation peut entrer dans un programme d'électrification régionale.

La force motrice brut pourrait servir à actionner les moulins ou toutes autres machines semblables dans les régions où l'on fabrique le sirop de canne, le clairin, le rapadou etc... comme c'est le cas dans la plaine de St Marc où fonctionne encore une guildiverie paraît-il d'origine coloniale.

5ème Type : LES SOURCES CHAUDES.—

Il nous reste les sources chaudes comme source d'énergie géothermique. Elles représentent comme les sources puantes près de Port-au-Prince les phases ultimes du volcanisme qui a sévi en Haiti à l'ère quaternaire. Il s'agit d'éruptions d'eau à température élevée. Ce sont des remontées d'eau venues des profondeurs ou elles étaient à haute température voire sous forme de vapeur, ou bien des courants ascendants qui se seraient réchauffés au contact d'un magma proche de l'écorce. Nous en avons quelques-unes. Je citerai a) Les sources Chaudes situées dans la presqu'île du Nord-Ouest à 12 km de Terre-Neuve et environ 30 km au Nord-Ouest des Gonaïves. Elles perçent en différents points et certaines d'entre elles fournissent une eau à 52°C.

b) Les sources Chaudes de Los Posos à 6 km de Cerca-la-Source qui produisent une eau à la température moyenne de 42°C.

c) Les Sources Chaudes de Dame-Marie et Jérémie qui débitent de l'eau à une température de 40°C.

d) Les Sources Puantes au Nord'Ouest de la Plaine du Cul de Sac près de Port-au-Prince. La température moyenne observée est de 35°C.

Que cette eau arrive en surface aux environs de 50°C c'est une preuve qu'elle s'est considérablement refroidie en traversant l'écorce sur une distance très probablement supérieure à 5000 mètres. Rien n'empêche de supposer comme dans tous les cas classiques d'ailleurs que la source est alimentée par une nappe à très haute température. Seuls les forages permettraient d'être fixé. Mais enfin CE SONT DES SOURCES D'ENERGIE QUI, SI ELLES ETAIENT IMPORTANTES ALIMENTERAIENT A PEU DE FRAIS DES CENTRA

LES POUR LA PRODUCTION DE L'ENERGIE ELECTRIQUE Leur étude systématique et leur exploitation peuvent entrer dans une politique énergétique comme c'est le cas pour les solfatares de la Guadeloupe. Toutefois elles peuvent déjà être utilisées pour leur vertu curative ou à des fins pratiques d'une façon générale car elles sont également minéralisées .

6ème Type : **LES VENTS PERMANENTS**

Les vents permanents qui représentent l'énergie éolienne sont une force motrice qui n'est pas d'ailleurs suffisamment utilisée chez nous.

Les alizés nous assurent un déplacement d'air continu dans certains secteurs. De son côté le nordé souffle avec une certaine intensité même à très basse altitude. Il reste à établir un système pour exploiter cette force. Utilisée en général pour faire remonter l'eau souterraine, la force éolienne pourrait participer à un large programme d'irrigation de régions arides comme le Plateau Central, la Savanne désolée, la bordure Nord de la Plaine de l'arbre, l'île de la Gonâve etc... Toutes ces régions recouvrent des nappes phréatiques situées à plus grande profondeur mais ceci nous ramène au problème d'investissements. Il semble pour l'instant que la Hasco soit à peu près la seule institution à faire de l'énergie éolienne une utilisation constante et sur une assez grande échelle.

Quelle est alors en 1975 la situation d'Haiti vis-à-vis de ses sources d'énergies ?

Comme pour tous les pays non industrialisés, notre pays est gêné par l'absence d'une infrastructure adéquate, ce qui limite considérablement toute tentative d'exploitation. La presque totalité de ses sources d'énergie représente de la matière première qu'il faut d'abord localiser avec précision, puis extraire suivant des procédés classiques souvent fort coûteux et ensuite traiter ou transformer pour obtenir la convertibilité en énergie utilisable.

Dans les pays industrialisés, la plupart des politiques énergétiques tendent à soustraire le pays de la tutelle des fournisseurs.

Dans les pays moins favorisés la politique énergétique tend à prendre une autre option et c'est le cas d'Haiti. Elle viserait à renforcer le démarrage industriel ou économique en répondant à certains besoins internes sans aucune idée de commercialisation sur le plan international. Une telle politique énergétique est difficile à mener car c'est l'Etat qui encaisse tous les coups, puisque la rentabilité de l'exploitation ne se situe pas au niveau des bénéfices réalisés. Il y en a peu ou pas. Elle se situe seulement dans le changement de faciès du pays. On a établi que les travaux qui doivent précéder la mise en marche de l'exploitation du lignite de Maissade devraient coûter à peu près 1000.000 dollars. Les entreprises privées même nationales ne sont pas encore attirées par ce type d'opération et ce n'est pas non plus pour demain.

L'ENERGIE DE DEMAIN .—

Maintenant regardons l'avenir. Quelle sera la situation d'Haiti face au problème du pétrole ? Il s'agit de savoir si le pétrole est vraiment à sa fin, si la marche du monde sera freinée à cause de l'énergie. S'il existe d'autres sources d'énergie ? Enfin quel aura été l'impact du problème du pétrole sur la vie du monde ?

Comme pour tous les pays non industrialisés, Haiti sentira passer la crise du pétrole qui en définitive est une affaire qui se règle entre deux entités : Grands producteurs et grands consommateurs . Les premiers augmentent le prix de leur pétrole, donc les pays du tiers monde achètent ce produit plus cher. De leur côté les consommateurs qui sont industrialisés augmentent le prix des matières finies que les pays pauvres vont encore acheter plus cher. On est donc incontestablement frappé des deux côtés. Et l'avenir immédiat est relativement sombre.

Les réserves de pétrole sont-elles épuisées ? A entendre les cris d'alarme, on serait tenté de le penser. Mais il n'en est rien. Le pétrole qui était très facile à trouver, par suite du pillage systématique et inconsidéré du tiers monde producteur peut finir.

Au rythme où il coulait sur le monde il serait épuisé avant 1990, mais maintenant que les vannes ont été fermées à demi nous pensons que les exploitations verront bien l'an 2000. D'ici là d'autres sources d'énergie en route déjà, seront prêtes à prendre la relève.

On pourrait objecter que les Centrales nucléaires risquent de ne pas être prêtes. Je réponds alors que l'on continuera à utiliser le pétrole. D'ailleurs rien ne laisse prévoir qu'on pourra s'en passer entièrement. Tout simplement on mettra en exploitation des gisements trouvés sous la mer ou même les gisements des U.S.A. (Alaska) non exploités simplement parce que le prix de revient est plus élevé que celui du pétrole du golfe persique.

Et puis on pourrait aussi retourner au charbon. Ce n'est pas l'énergie qui manque. Le charbon comme je l'ai dit a été détroné prématurément par le pétrole mais il n'a pas été entièrement épuisé. Il en reste une bonne quantité en Europe et les U.S.A. possèdent dans leur sous-sol des gisements de Houille pouvant alimenter le monde en combustible pendant plusieurs siècles.

Et alors dites-vous pourquoi la panique ? La panique a eu une cause apparente : le blocus arabe et une cause profonde (née d'ailleurs de la 1ère) : Aucun pays industrialisé ne peut plus faire dépendre son économie d'une source d'énergie dont un autre pays tiendrait la clef. Toute dépendance pour l'énergie se transformera très vite en dépendance économique et finalement en dépendance politique.

Si l'on met de côté les cris, les menaces, les conférences, les négociations et aussi les silences, le problème du pétrole aura accéléré la mise au point des centrales nucléaires, diminué l'influence internationale d'Israël, appauvri un peu plus les pays pauvres. Mais entrainera d'autres problèmes dans son sillage.

A ce compte le message du président algérien est significatif. Je cite : «Le problème qui se pose au monde dit-il est plus vaste que celui du seul pétrole. Il concerne aussi les matières premières, toutes les matières premières que fournit le Tiers Monde. Mieux, le problème qui se pose au monde concerne les rapports des pays développés et des autres dans tous les domaines. Là ré-

side le noeud de la question ».

Il semblerait en effet - puisque la preuve est faite que le système d'aide aux pays dits sous-développés n'est rentable en définitive que pour le pays donateur - Il semblerait plus juste, plus sincère et simplement humain d'acheter à ces pays leurs matières premières à des prix qui leur permettent d'aborder les produits finis des pays industrialisés.

Quant à notre pays il devra dans les années qui suivent trouver des sources d'énergie autres que le bois, car l'énergie est le support essentiel de l'industrialisation qui elle-même est le signe extérieur du développement.

COMME BIEN D'AUTRES IL PASSERA A TRAVERS LA CRISE, ESSAYERA D'UTILISER SES SOURCES D'ENERGIE EN FONCTION DE SES BESOINS ET DE SA TECHNOLOGIE AFIN D'EXTRAIRE LES MATIERES PREMIERES DE SON SOUS-SOL, CAR L'AVENIR N'EST PAS SEULEMENT A L'ENERGIE MAIS A TOUTES LES MATIERES PREMIERES.

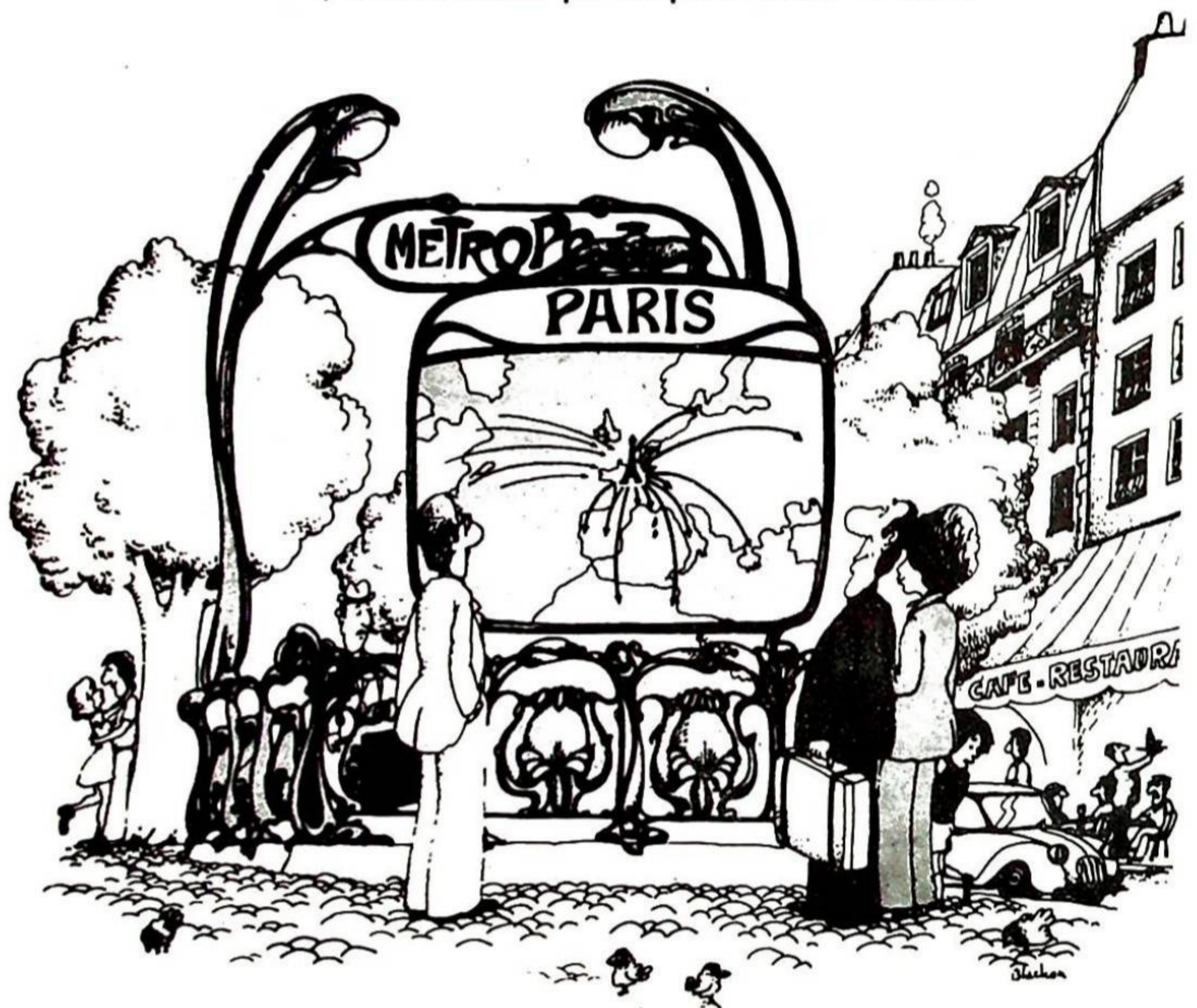
Déjà d'autres organisations commencent à grandir à côté de l'OPEP. Il existe l'association de pays producteurs de bauxite l'IBA dont nous faisons partie. On parle d'association de pays producteurs de zinc, de cuivre etc...

Cette crise est peut-être le prélude à une nouvelle géométrie du monde qui ne serait plus divisé en pays riches qui augmentent leurs richesses au dépend des pays pauvres qui deviennent de plus en plus pauvres mais un monde qui comprendrait des nations ayant toutes droit à une nourriture équilibrée, à des logements sains, à quelques rubans d'asphalte et à quelques usines, comme elles ont toutes droit au soleil et à la pluie car personne n'a créé quoi que ce soit. Tout est dans la nature et distribué au service de l'homme et non pour son asservissement encore moins par d'autres hommes ses frères.

Fritz PIERRE LOUIS

L'Europe via Paris

Correspondances pratiques vers 41 villes



AIR FRANCE

VALERIO CANEZ & CO.

Port-au-Prince, Haiti w.i.

Cable: VALCANEZ

Telephone:2-0636

Boite Postale:243

DISTRIBUTEUR DES PRODUITS

GENERAL ELECTRIC

*International
General Electric Co Inc.*

*E.I. Dupont de Nemours
& CO. INC.*

Radios

Hi -Fidelity

Freezers

Réfrigérateurs

Cuisinières Electriques

Chauffe-Eau

Moteurs

Appareils de climatisation

Ampoules Electriques

Appareils de Rayons-X

Appareils Thérapeutiques

Stérilisateurs

Metabolor

Tables et Lampes d'opération

Materiel Electrique

Lustres et Appliques Electriques

Films de Rayons-X

Produits Chimiques

Blaupunkt-Werke

Radio-Phono Radio Auto

Winpower Mig. Co.

Générateurs Diesel et Gazoline

The Permunt Co.

Appareil de Purification d'eau

Ampex Corporation

Magnetophone Stéréophonique

UN STYLE UNE DIMENSION

A LA MESURE

DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE

LES REFRIGERATEURS GENERAL ELECTRIC

VALERIO CANEZ ET CO. : distributeur pour Haiti

LA SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILE S.A.

est fière de présenter au public haitien

GOOD YEAR

GOOD YEAR une conception complètement nouvelle en matière de pneu

GOOD YEAR, le pneu dont la carcasse est en cordes de Polyester, ceinturé de fibre de verre.

EXIGEZ GOOD YEAR, le pneu de durée imbattable

EXIGEZ GOOD YEAR, à la Société Haitienne d'Automobile.

L'ATELIER

Institut de Dessin et de Peinture

33, Rue José Marty et Bellevue, 33

Boite Postale 181—Port-au-Prince, Haiti W.I.—Tel.: 2-4525

Galerie d'Art — Studio Nehemy

Cours de Dessin, de Peinture et d'Histoire de l'Art

Ouvert tous les jours de 8 h. à 6 H. p.m.

Dimanche et jours feriés sur rendez-vous

Tableaux des meilleurs artistes du pays

l'écologie

SES APPLICATIONS A LA FORET ,

EN FRANCE, EN HAITI

Par Guy Robart (1)

L'ÉCOLOGIE, DISCIPLINE DE SYNTHÈSE?

Considérée dans ses multiples disciplines, l'écologie est l'étude de l'ensemble des composantes de l'ambiance de la communauté vivante.

Les composantes font intervenir en première approximation, le climat (climatologie) et le substrat (édaphologie); mais les facteurs du milieu sont nombreux et nous pouvons distinguer des facteurs climatiques: lumières, température, eau, vent et perturbations atmosphériques, édaphique: physique et chimique, topographiques et biotiques: interaction avec la présence d'autres végétaux, d'autres animaux, action de l'homme.

En effet, si étymologiquement **écologie** signifie **habitat** (OIKOS du grec) ou toute idée de vie est exclue, cette vie ne peut être ignorée et l'étude des communautés vivantes ou biocénoses (biocénotique) permet une description des êtres vivants dans leur milieu, de leurs communautés et de l'environnement.

Certains auteurs (Roger Molinier 1960) ont alors proposé le terme d'écobiocénotiques pour la description la plus complète possible des milieux naturels, homogènes et plus ou moins équilibrés, compte tenu à la fois de leurs entités vivantes et non vivantes.

Est-ce une science réservée aux spécialistes?

Considérons l'enseignement de l'écologie au niveau de l'enseignement secondaire, elle pourrait être envisagée comme une tournure d'esprit permettant d'aborder le milieu naturel de

(1) Conférence prononcée à l'Institut Français le 6 mai 1975

façon concrète et synthétique pour essayer d'éclaircir les problèmes qui se posent sur le terrain par l'observation et l'expérimentation.

Ainsi pratiquée l'écologie est une discipline sollicitant la réflexion et la recherche personnelle de l'élève, l'entraînant à se poser des questions et à les poser autour de lui. L'écologie sera alors un outil de travail au service de la nature, de sa conservation, de son aménagement.

Considérée sous cet angle, l'écologie devient un point de départ et on peut l'aborder, tôt, sans connaissances biologiques préalables. Plus tard seulement elle pourra devenir une discipline de synthèse.

POURQUOI L'ÉCOLOGIE EST-ELLE SI SOUVENT ÉVOQUÉE DE NOS JOURS?

La raison en est principalement la pression démographique humaine et des problèmes, devenus aigus pour le monde moderne, sollicitant des solutions immédiates et relevant pour une grande part de l'écologie, tels que :

- La faim et la nécessité de l'augmentation des productions alimentaires, agricoles en particulier.
- La lutte contre les nuisances et les dégradations de l'environnement: érosion, pollution qui peuvent prendre localement des aspects dramatiques parfois irréversibles et croissent à une allure exponentielle.
- L'aménagement rationnel des territoires à mettre au service de l'homme en fonction de leurs vocations et non d'une urbanisation désordonnée.
- La protection d'espèces menacées et de paysages naturels représentatifs de différentes régions du globe.

LA FORET.

Est tout d'abord un paysage qui :

Présente des changements à courte échéance obéissant à un rythme saisonnier (phénologie), rythme qui est la traduction de la périodicité des facteurs écologiques.

– Les forêts tropicales tropophiles à essences caducifoliées ont un cycle biologique en résonance avec un cycle hydrique (saison sèche, saison humide) ce qui les différencie des forêts tempérées ou les pertes des feuilles et le ralentissement ou la reprise de la végétation correspond à un cycle thermique (Eté- Hiver), mais les résultats phénologiques ne sont guère différents.

– Présente un aboutissement, (climax) en équilibre avec des conditions macroclimatiques réalisées dans les forêts vierges qui ne persistent plus guère:

Bioclimax de forêts de résineux dans la zone subpolaire et dans l'étage sub-alpin de la zone tempérée.

Bioclimax de forêts de feuillus caducifoliés dans les zones tempérées.

Bioclimax de forêts de feuillus sempervirents dans les zones subtropicales.

– Présente des changements à moyenne échéance (ontogénie) en rapport avec l'action de facteurs climatiques, édaphiques ou d'agents anthropomorphes.

Modifications qui entraînent une évolution :

Régressive, rapide et provoquée par des coupes, le desouchage, les feux, les cyclones. Parfois spontanées par suite d'un vieillissement ou d'une dégénérescence de la biocénose.

Progressive, par augmentation du nombre des strates, naturelle et lente ou provoquée par l'homme, artificielle, accélérée par reforestation.

En forêt sempervirente l'étude de la reforestation faite par Holdridge, 1945, présente deux aspects :

Une petite surface abandonnée après une courte période de culture, à l'intérieur d'une forêt naturelle peut retourner rapidement à son état primitif. Succédant au développement d'espèces herbacées et subligneuses, des rameaux rejets puis des germinations dépassent rapidement les hautes herbes, Une strate ligneuse se dresse et en quelques années sera en continuité avec celle de la forêt environnante.

Par contre une culture longue et continue avec détérioration du sol demandera une régénération plus longue avec une étape graminéenne de plusieurs années puis le développement d'une couverture lianescente et sarmenteuse (*Arthrostyidium*, *Rubus*) qui retarde, déforme, sinon arrête définitivement la pousse et la germination des ligneux. Il y a peu de chance d'ailleurs d'observer les derniers stades de cette succession dans une région à forte pression anthropique car l'amélioration du sol qui accompagne cette évolution entraîne un regain d'intérêt pour son utilisation agricole.

Les extrêmes de ces deux types d'évolutions sont le désert et le climax, ou plutôt, compte tenu de nos jours de l'action inévitable de la présence de l'homme, d'un proclimax (voisin du climax, présentant des apparences de stabilité avec des oscillations de biocénoses).

La forêt est aussi une biocénose ou interfèrent : Vie végétale et vie animale. Vie aérienne ou épigée, souterraine ou hypogée. Vie liée par des rapports trophiques ou entrent en jeu des agents producteurs, des consommateurs primaires et secondaires et enfin des décomposeurs assurant la reminéralisation des substances organiques et bouclant la chaîne alimentaire.

C'est encore un milieu présentant des rapports que l'on pourrait qualifier d'accidentels :

Des interactions photiques qui chez les végétaux se ma-

nifestent par une stratification verticale ou les espèces ombrophiles constituent les sous-bois et les espèces héliophiles forment la strate supérieure. Ces plantes de lumière peuvent encore prendre une situation épiphyte, un port lianescent ou sarmenteux, se développer à la lisière de la forêt ou dans des espaces défrichés et transformés en clairières.

Des interactions thermiques ou hydriques se manifesteront par le parasitisme des insectes xylophages et le commensalisme des animaux corticoles, par exemple le développement des culicidae et des culicoides dans les aisselles foliaires des broméliacées ou dans l'écorce des cactacées.

Des interactions mécaniques qui permettront, pour ne rester que dans des exemples végétaux, la pollinisation et la dissémination des diaspores ou zoochorie.

La forêt est enfin un écosystème où interviennent une collection d'agents non vivants, climatiques et édaphiques principalement, qui apportent des matériaux indispensables à l'installation et au maintien de la vie, qui ont des rapports entre eux: Insolation et évapotranspiration, vent et précipitations, eau et sol et sont eux-mêmes modifiés, transformés par l'action du monde vivant: Atténuation de la luminosité ainsi que de la température dans les sous-strates forestières. Désagrégation des roches par les racines des végétaux supérieurs, ameublissement des sols par les animaux, retenue du sol par racines et rhizomes.

LA FORET FRANCAISE

Elle couvre treize millions d'hectares. C'est à la fois une source de matière première, un manteau de protection des sols contre l'érosion et un lieu de détente et de loisir.

En France, il existe un Office National des Forêts, qui administre les forêts de l'Etat et les Forêts départementales. Un Service des Eaux et Forêts, dans les directions départementales de l'Agriculture, gère les Forêts communales. Un Centre

Régional de la Propriété privée forestière (1 par région) gère toutes les Forêts privées, au sens strict du mot.

Un Fond Forestier National, dépendant du Ministère de l'Agriculture, via la Direction Générale des Eaux et forêts, peut créditer certains organismes privés qui font des investissements forestiers à long terme: Exploitation du Peuplier pour l'industrie de la cellulose et la pâte à papier par exemple.

L'Institut National des Recherches Agronomiques (3 centres: Nancy, Avignon, Orléans) a pour but de s'occuper de tous les problèmes relatifs à la forêt, comme par exemple l'amélioration des paturages, en vue de réaliser l'équilibre Agro-Sylvo-Pastoral.

-La reforestation a deux buts:

-Une reforestation de production: Par exemple récupération de terres marginales ne produisant pas: Peupliers dans les marécages de Sologne, Pin maritime dans les landes du Sud Ouest. (ici le but primitif était la protection).

Abandon et reforestation de terres agricoles marginales en E picea....dans les massifs montagneux Alpes, Jura, Pyrénées, Massif Central.

-Une reforestation de Protection: Création de rideaux brise-vent dans la Vallée du Rhone. Restauration de terrain en montagne qui associe des techniques de reboisement aux traitements des torrents et à la lutte contre les avalanches.

L'Institut National de Recherches Agronomique, mène des recherches et s'efforce de fournir aux gestionnaires des forêts les données et les méthodes adéquates pour la mise en valeur maximale des espaces boisés. Elles concernent :

-Les études climatiques, pédologiques et botaniques du milieu forestier.

-La sélection d'espèces nouvelles, l'amélioration des espèces existantes et les conditions de reboisement. Signalons ici que par suite de la main d'oeuvre chère il y a une grosse tendan-

ce à la mécanisation. Des plants restent de 1 à 3 ans (Conifères) en pépinière, les plantations sont plus denses que sous les tropiques de façon à obtenir le plus vite possible un couvert végétal complet.

-La protection contre les maladies, les insectes, le feu et la pollution.

-La qualité du bois en fonction de l'hérédité de l'arbre, du milieu ou du traitement.

A l'université de Toulouse après la publication en 1936 par le professeur Gaussen de la carte du tapis végétal de la France au 1/1000,000 s'est créé le **Service de Carte de la Végétation de la France (CNRS)** qui publie des cartes au 1/200,000 et à plus petite échelle.

Le choix écologique des couleurs est:

Le bleu pour l'humidité de l'air et du sol.

Le rouge - chaleur et lumière.

Le jaune - sol calcaire

Le noir - l'ombre

Le bistre - l'humus

Chaque série de végétation est aussi affectée d'une couleur traduisant au mieux son écologie.

Chaque carte est accompagnée d'une notice et de petites cartes : Géographie et administration, botanique, edaphologie, utilisation du sol, agriculture, pluviométrie, adversités agricoles.

L'université de Grenoble publie depuis 1963 sous la direction du professeur Ozenda des **Documents de cartographie écologique, écologie appliquée**, représentée par exemple par des cartes de l'environnement à moyenne échelle mettant en évidence des liens d'interdépendance qui s'établissent entre le milieu naturel et les activités humaines.

FORETS ET REBOISEMENT EN HAITI

"Il est spécialement défendu d'abattre des bois sur la

crête des montagnes jusqu'à cent pas de leur chute, ni à la tête et à l'entour des sources ou sur le bord des rivières....."

Ceci est un extrait du code rural haïtien du 6 Mai 1825.

Depuis :

- 2 codes ruraux et plus de 40 lois, décrets et communiqués ont été émis pour la protection des forêts et la conservation du sol.

- 4 "Forêts Nationales" d'une superficie totale de 700.000ha ont été créées.

- 2 grandes îles La Gonave et la Tortue, totalisant la superficie de la Guadeloupe ont été déclarées "Zones réservées".

- 5 sites naturels, et

- 3 zones protégées de sources pour l'alimentation en eau potable de Port-au-Prince.

Le 3 Mai 1938 sous le Président Sténio Vincent est instituée une fête de l'arbre avec réalisation de pépinières scolaires.

Dans le code rural du Docteur François Duvalier 24 Mai 1962 - 25 articles traitent des forêts et de la protection des arbres, 18 de la protection du sol.

Le 5 Juillet 1966, l'année 1966 est déclarée année d'ouverture de la campagne de reboisement sur toute l'étendue du territoire.

"Il est obligatoire de reboiser par priorité les terrains :

- qui correspondent aux bassins d'alimentation des sources, cours d'eau, puits et autres points d'eau.

- Compris dans les bassins d'alimentation des ouvrages d'irrigation qui donnent naissance aux torrents causant des inondations, situés à proximité des agglomérations".

Le 20 Novembre 1972 sont créés des forêts communales sur terrains tirés du domaine privé de l'état - une commission nationale d'aménagement du territoire (CONAT), et un fond spécial de reboisement (FSP).

POURQUOI Y A T'IL DEBOISEMENT EN HAITI?

C'est un problème économique.

-L'habitant utilise les matériaux à sa portée pour se loger, se meubler (arbres, arbustes), pour cuire ses aliments, se chauffer éventuellement (brindilles, branchettes).

-Le charbon de bois est un combustible des villes et agglomérations. Fabriqué par l'habitant il apporte à celui-ci le monnayable nécessaire à l'acquisition de vêtements et autres objets manufacturés ou non produit par lui, bref ses besoins économiques de prestige et ses obligations sociales.

-Par suite de la faible superficie des plaines (1/4 de la surface total) et d'une forte densité démographique les pentes sont cultivées après défrichage, désouchage des mornes.

-La préparation des terres avant la saison des pluies facilite l'érosion.

-Le brulis, nécessaire souvent au déparasitage, gêne les germinations et élimine les jeunes plantes.

-Les terres appauvries, au sol éliminé sont abandonnées pour la conquête d'autres à plus haute altitude.

-La végétation arborée ne subsiste qu'à l'état de rejets buissonnants dans les gorges étroites et sur les pentes trop abruptes pour la culture.

-La forêt dont ne subsistent que 750km² de conifères : (*Pinus occidentalis*) et 1765km² de feuillus soit 2515km² pour une surface totale de pays de 28,250km² (moins de 10%), recule devant une population de 5 millions d'habitants à 90% paysanne.

1km² de forêt pour près de 2000 habitants et la disparition presque totale de toute végétation primitive sont un pauvre bilan.

Mais le problème devient alarmant dans un avenir proche pour un pays à vocation agricole, principalement :

Accroissement de surfaces incultes et arides, climatologie perturbée.

Villes et routes menacées par le ravinement, l'alluvionnement, le déplacement des ravines.

Les problèmes d'urbanisation et d'aménagement deviennent critiques.

LE REBOISEMENT EN HAÏTI.

Par l'importance et la gravité des problèmes qu'elle touche, la question du reboisement demeure l'une des grandes affaires d'Haïti.

C'est avant tout un problème social.

-Un pourcentage des terres est propriété de l'état et ne pose pas à proprement parler de problèmes sinon celui général de la mise en valeur d'une terre affermée qui risque de vous être soustraite. (par le fait même de cette mise en valeur).

-Dans le cas des terres propriétés de particuliers, il doit y avoir dialogue entre état et possédant. Celui-ci doit trouver un intérêt et une motivation à cette action :

Au niveau de l'habitant la conception économique est individuelle. Possession et produit sont limités, dans l'espace à la cour et au jardin, et dans le temps à l'actuel. C'est la vie au jour le jour. L'éducation scolaire n'aborde pas, ou mal, l'action communautaire ou sociale.

A un niveau plus élevé dans l'échelle sociale existe la conception de propriété capital dont l'acquisition n'est généralement qu'une opération spéculative.

La question de reboisement, en Haïti, est donc liée à tout un ensemble de structures économique-sociales. L'ignorance de ces problèmes met donc en péril toute tentative de reboisement rationnel dans le pays.

L'expérience a montré que le problème du reboisement ne pouvait-être décidé seulement au niveau des experts. Une politique de reboisement en Haïti devrait normalement s'associer à des projets de développement du complexe rural, ayant pour but l'essor de la vie rurale, son animation, l'unité et la conservation des différents sites naturels du pays, l'harmonie des constructions, l'éducation, sur le vif, des adultes et des enfants, à partir des moyens propres de chaque région du pays, la promotion de l'artisanat, des traditions et des techniques rurales, bref, le développement et l'aménagement des différentes régions du pays. Cette animation du secteur rural aura l'avantage de provoquer l'enthousiasme, la collaboration et la participation de toutes les populations à un effort national pour le reboisement.

C'est aussi un problème technique.

Il est secondaire et a déjà été étudié, entre autre lors du projet d'aménagement du bassin hydrographique de l'Artibonite, "Watershed" Américain 1959-61, dans la région de Lascahobas sur une station expérimentale de 200 ha, dans la région des Cayes (Sud d'Haïti) depuis 1972, et une initiative privée américaine dans le Nord (région du Limbé). Mais il ne peut démarrer sans solutionner le précédent.

Etudes et observations nombreuses ont été faites, même sous une forme empirique, elles ne doivent pas être ignorées :

Le Botanique Ekman vers 1930 nous a laissé l'important herbier de Damien.

Le Professeur Holdridge en 1945 présente sa thèse (voir bibliographie) sur l'étude de la forêt des Pins et une classification climatique des formations végétales. En 1963 il établit la carte écologique de la République d'Haïti.

Harold A. Wood étudie le département N. E. d'Haiti et propose une cartographie de synthèse: Population, sols, topographie, cultures permettent l'utilisation contrôlée des surfaces.

Depuis le 1er Janvier 1974 est entré dans sa phase active le projet de reboisement, de lutte contre l'érosion et de mise en valeur des forêts de conifères, de 1972.

Un personnel international (FAC - PNUD) apporte sa coopération à un personnel national Haitien et sont réalisées :

Des études de base.

- Cartographie de bassins versants.
- Classification et cartographie des Massifs forestiers.
- Utilisation des photographies par satellites pour l'étude de l'évolution qualitative et quantitative de la couverture forestière depuis 1956.
- Recherche de solutions de remplacement du charbon de bois

La formation d'agents et de contremaîtres forestiers.

Des travaux sur le terrain avec installation de pépinières, d'essences forestières, fruitières et graminéennes; Mise en place d'arboreta d'élimination.

Dans ce dernier cas seront introduits des espèces exotiques à croissance rapide: conifères, eucalyptus ou rejetant de souche.

Après 3 ans d'observation des essais de confirmation s'étalant sur 10 ans seront lancés à grande échelle à raison de 2 à 3.000 ha, / an. L'objectif étant un reboisement de 100.000 ha sur 20 ans afin d'aménager rationnellement le réseau hydrographique.

CONCLUSION

En Haïti les paysages végétaux sont bien éloignés de leur aspects originels.

Les forêts résiduelles de résineux actuelles, compte tenu de l'action inévitable de la présence de l'homme constituent des pseudo-climax présentant des apparences de stabilité avec oscillation de biocénotique, mais en réel péril. L'histoire du tapis végétal se résume en une longue régression, et des conditions climatiques et topographiques peu propices au rétablissement d'équilibres biologiques compromis ou détruits tendent à aggraver les conséquences d'une exploitation de tous les temps irraisonnée.

Un problème vital et urgent de reboisement peut alors imposer logiquement l'introduction d'espèces exotiques comme cela a été réalisé dans d'autres parties du monde (Cotes de Normandie, Verdun, en France sur des sols minés et bombardés) et conduire à la création ou recréation de forêts de néoformation présentant toutes les apparences de stabilité et constituant des paraclimax.

On pense alors aux conifères fournissant bois de chauffage et de charpente, aux Eucalyptus à croissance rapide, aux multiples espèces, pouvant coloniser tous les milieux à toutes les altitudes mais oublie-t-on qu'à longue échéance les premiers ne donnent qu'un maigre sol acide, que les seconds épuisent le sol en eau et font baisser dangereusement le niveau des nappes souterraines.

Trois ans d'observation m'ont personnellement permis de constater, dans des régions particulièrement dégradées, qu'il faut considérer que les espèces favorisées sont d'abord celles qui étaient en place avant le déboisement, que certaines ont

une croissance rapide et présentent aussi un intérêt économique comme bois de construction ou arbre fruitier.

Est-il enfin nécessaire dans un but spéculatif ou pour des raisons impératives de survie humaine de modifier le visage du monde en l'uniformisant, et ne pas respecter, voir même faire disparaître des domaines floristiques comme celui d'Hispaniola dont la variété, l'originalité apportent encore de nos jours ce changement auquel de bon droit nous aspirons tous.

Il est indispensable de protéger, de conserver la flore comme la faune d'un territoire. Haiti et La République Dominicaine appartiennent à l'île de Saint Domingue, dans le bassin des Caraïbes, et ont un même patrimoine floristique qu'il faut conserver ou recréer dans son intégralité.

BIBLIOGRAPHIE

- HOLDRIDGE** Leslie Rensselaer - "The pine forest and adjacent mountain vegetation of Haiti considered from the standpoint of a new climatic classification of plant formations." 1945 (Thèse)
- MOLINIER** Roger et **VIGNES** Pierre - *Ecologie et biocénologie*. 1971 (Delachaux et Niestlé)
- OZENDA** P. *Biogéographie végétale*. 1964 (Doin Edit. Paris)
- SCHNELL** R. *Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux*. 1970 (Gauthier Villars. Paris)
(2 tomes avec importante bibliographie)
- WOOD** Harold A. "Northern Haiti, land, land use and settlement. A geographical investigation of the Département du Nord. 1963 (University of Toronto Press.) Canada

**LIBRAIRIE A LA CARAVELLE
INTERNATIONAL BOOK STORE**

*Livres – Revues – Journaux et Magazines : Haitiens
Français – Anglais – Espagnols et Allemands – Catalogues de
Modes – Cartes de Souhait – Cartes Postales*

**P. O. BOX 111
26, Rue Roux , 26
Téléphone : 2-0030**

LES PATES ALIMENTAIRES

«COQ»

**JEAN BARTHE
AVENUE DESSALINES**

*Coquilles – Coudes – Spaghetti – Coudes Côtelées -
Nouilles – Lettres Rondelles – Chiffres – Fidelini est
en sachet de 1/2 et 1 lb.*

AGENCE DE VOYAGES

55, Avenue Marie Jeanne, 55

IBO – TOURS

Cité de l'Exposition

Port-au-Prince, Haiti

*Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un
service rapide, pour un voyage sans problème, voyez
IBO TOURS où un personnel courtois et entraîné vous
aidera à éliminer tous vos soucis.*

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité

une croissance rapide et présentent aussi un intérêt économique comme bois de construction ou arbre fruitier.

Est-il enfin nécessaire dans un but spéculatif ou pour des raisons impératives de survie humaine de modifier le visage du monde en l'uniformisant, et ne pas respecter, voir même faire disparaître des domaines floristiques comme celui d'Hispaniola dont la variété, l'originalité apportent encore de nos jours ce changement auquel de bon droit nous aspirons tous.

Il est indispensable de protéger, de conserver la flore comme la faune d'un territoire. Haiti et La République Dominicaine appartiennent à l'île de Saint Domingue, dans le bassin des Caraïbes, et ont un même patrimoine floristique qu'il faut conserver ou recréer dans son intégralité.

BIBLIOGRAPHIE

- HOLDRIDGE** Leslie Rensselaer - "The pine forest and adjacent mountain vegetation of Haiti considered from the standpoint of a new climatic classification of plant formations." 1945 (Thèse)
- MOLINIER** Roger et **VIGNES** Pierre - *Ecologie et biocénologie*. 1971 (Delachaux et Niestlé)
- OZENDA** P. *Biogéographie végétale*. 1964 (Douin Edit. Paris)
- SCHNELL** R. *Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux*. 1970 (Gauthier Villars. Paris)
(2 tomes avec importante bibliographie)
- WOOD** Harold A. "Northern Haiti, land, land use and settlement. A geographical investigation of the Département du Nord. 1963 (University of Toronto Press.) Canada

**LIBRAIRIE A LA CARAVELLE
INTERNATIONAL BOOK STORE**

*Livres – Revues – Journaux et Magazines : Haitiens
Français – Anglais – Espagnols et Allemands – Catalogues de
Modes – Cartes de Souhait – Cartes Postales*

**P. O. BOX 111
26, Rue Roux , 26
Téléphone : 2-0030**

LES PATES ALIMENTAIRES

«COQ»

**JEAN BARTHE
AVENUE DESSALINES**

*Coquilles – Coudes – Spaghetti – Coudes Côtelées -
Nouilles – Lettres Rondelles – Chiffres – Fidelini est
en sachet de 1/2 et 1 lb.*

AGENCE DE VOYAGES

IBO – TOURS

**55, Avenue Marie Jeanne, 55
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince, Haiti**

*Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un
service rapide, pour un voyage sans problème, voyez
IBO TOURS où un personnel courtois et entraîné vous
aidera à éliminer tous vos soucis.*

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité

GALERIE HERVE MEHU

**Peintures – Sculptures
Rue Pan Americaine No. 35
Pétion - Ville**

Expose en permanence une collection d'oeuvres des plus grands peintres primitifs haitiens. Amateurs, connaisseurs, ou tout simplement curieux d'art et de peinture, passez à la Galerie d'Art de Pétion-Ville admirer ces tableaux qui étonnent les touristes du monde entier.

**Hervé Mehu
Directeur**

PHARMACIE SEJOURNE

**Fondé en 1864
Etienne SEJOURNE
(1889-1964)
Fremy SEJOURNE
(1889-1937)
Raoul et Max SEJOURNE
(1937)**

LABORATOIRE D'ANALYSES

**Laboratoire de prépa-
ration d'ampoules stéri-
lisées – Port-au-Prince**

RHUM BARBANCOURT

**Apprécié depuis 1962
57, Rue des Césars, 57**

**Tel : 2-0710
Port-au-Prince**



**L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

*Des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
où à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :*

HAITI

**LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU NOUVEAU MONDE**

**Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haiti**

A VOTRE SERVICE

TOUS LES SERVICES DE LA

BANQUE

NATIONALE

DE

PARIS

INTERETS SUR COMPTES D'EPARGNE : 4, 25%

SUR DEPOTS A TERME JUSQU'A 6 %

Rue du Quai, Port-au-Prince

Boîte Postale: 2322

- Tel: 2-3969

Bureau de change Aéroport François Duvalier

developpement communautaire | un bilan

Par Bernard Ethéard (1)

Pour traiter ce sujet, valablement, il aurait fallu ou que je sois un de ceux qui "font du développement communautaire", comme on dit couramment, un de ceux qui sont engagés, à un niveau quelconque, dans un projet de développement communautaire, or ce n'est pas le cas; ou alors que je me sois penché sur la littérature spécialisée et que je fasse une sorte de compte rendu, des différentes théories et des différentes expériences, telles qu'elles auraient été présentées et analysées dans ces textes savants, et là encore, ce n'est pas le cas.

Je vais tout simplement tenter de faire oeuvre de journaliste, un journaliste qui aurait des prétentions scientifiques. Autrement dit, je vais essayer de vous présenter quelques unes des expériences de développement communautaire que j'ai eu la chance de visiter au cours des 30 mois qui ont suivi mon retour au pays. Je ne me contenterai cependant pas de les décrire, mais je vais entreprendre de les analyser et de les interpréter, en les replaçant dans une sorte de cadre conceptuel, lequel devra permettre un jour, du moins je l'espère, d'élaborer une véritable théorie du développement communautaire.

Il est bien entendu que, si le titre de cet exposé annonce un "bilan", il ne saurait être question d'un bilan des activités communautaires dans le pays; en 30 mois il m'aurait été impossible de visiter tous les projets en cours, et surtout de les visiter tous assez longuement.

Il s'agit plutôt ici d'une sorte de bilan personnel, d'un temps d'arrêt marqué en vue de mesurer le chemin parcouru. Je viens en effet de laisser entendre qu'à partir des visites de pro-

(1) Conférence prononcée le 27 février 1975. B. Ethéard, sociologue rural, revient d'Allemagne où il a vécu 14 ans.

jets Je développement communautaire, j'essayais d'élaborer un cadre conceptuel devant servir à l'analyse et à l'interprétation de ces expériences. Celui qui se lance dans une telle entreprise doit de temps en temps rentrer en lui-même pour faire le point; mais pris dans le tourbillon de la vie quotidienne, on n'a pas, ou du moins on se donne le prétexte de n'avoir pas le temps de le faire. De sorte qu'en définitive, si quelqu'un doit tirer un profit de cette conférence, c'est sans doute moi tout le premier, car elle m'oblige justement à prendre le temps de faire le point.

Ceci dit, il est bien entendu que cette mise au point ne prétend pas être définitive; elle aura certainement besoin d'être revue, corrigée, complétée, à moins qu'elle ne doive être rejetée; il est bien entendu également que je ne prétends pas avoir le monopole de l'analyse et que cette conférence doit être considérée comme une invitation au dialogue, un dialogue qui, je l'espère, ne se laissera pas enfermer dans le cadre local et temporel de la discussion prévue à la fin de mon exposé.

I. LES BESJINS

A. Capital

Puisque j'ai annoncé mon intention de faire oeuvre de journaliste, je vais commencer par deux reportages.

A la fin du mois de Novembre, je me rendis avec quelques amis dans la vallée de l'Artibonite, à Desarmes, commune de Verrettes, à l'occasion d'un séminaire qu'y organisait le député de la région, lequel est également un spécialiste en mouvement coopératif. Il y avait là plus d'une centaine de paysans, tous venus de différentes localités situées le long de la vallée pour assister à ce séminaire.

Comme d'habitude, en pareille occasion, je profitai de la circonstance pour faire quelques interviews, et, comme d'habitude, l'une des questions que je posai était: "Ki sa ou ouè kominoté-ou-a pi besoin?" Sur 10 paysans venus de communautés,

situées dans la vallée elle-même, et non sur les collines surplombant le fleuve, 7 me répondirent: "Irrigation"...

Résultat paradoxal, quand on pense que l'on est dans la vallée de la plus importante rivière du pays; réponse encore plus paradoxale, quand on sait que dans cette vallée, les colons français avaient des plantations de canne à sucre (Moreau de St Méry parle de 14 sucreries dans la paroisse des Verrettes) par conséquent un système d'irrigation. Écoutons Moreau de St Méry :

"Les Verrettes ont beaucoup de ruisseaux et de rivières dont le cours aboutit à l'Artibonite... Il résulte de cette circonstance que des quatorze sucreries de la paroisse, onze ont des moulins à eau, et que toutes arrosent ou peuvent arroser par des canaux qui leur distribuent l'eau". (p. 86 1)

Admettons que tout ce système ait été détruit lors des guerres de l'Indépendance. Mais, tout près de nous, dans les années 40, la Standard Fruit, qui avait des bananeraies dans la région, y avait installé un système d'irrigation. Ce système existe encore; nous avons visité la prise sur berge, Head Gate, et la première vanne; il suffit de curer le système pour que tout marche, et pourtant ...

Ceci, c'est, si on veut, l'exemple pessimiste; passons maintenant au cas opposé.

Côtes de Fer.

Une petite agglomération de la côte Sud, à une trentaine de km à l'Ouest de Bainet, avec, en arrière plan, une petite plaine semi aride, frappée par le charençon qui détruisit les plants de coton, par le cyclone Flora, qui en 1963 détruisit les plants de café, par la chute des prix de la pite, qui fit perdre à cette culture sa rentabilité.

Mais là les habitants ont compris. Electrifiés par un député consciencieux et un animateur qui connaît son métier, ils ont, je dirais, en pensant à l'outillage rudimentaire dont ils dispo-

saient, avec leurs ongles et leurs dents, creusé, dans le roc, quatre kms d'un canal qui, s'alimentant dans la Rivière de Côtes de Fer, longe la montagne à flanc de coteau, permettant l'irrigation de cette plaine semi-aride, de sorte que l'on peut maintenant faire pousser des bananiers là où il n'y avait jusqu'alors que des bayahondes.

Comment interpréter ces deux situations?

Signalons tout d'abord que la construction d'un système d'irrigation correspond, en économie, à une création de capital technique, à un investissement; or, quand il y a investissement, c'est qu'il y a eu épargne, mais nous savons que la majorité des agriculteurs dans notre pays est incapable d'une épargne digne de ce nom.

Reprenons en effet les données sur la taille des exploitations agricoles fournies par l'Institut Haïtien de Statistiques à partir du recensement de 1970/71, nous constatons : que les exploitations de moins de 1 carreau représentent 71,00% du total

"	1 - 5	"	27,16	"
"	5 - 10	"	1,47	"
"	10 - 20	"	0,31	"
"	Plus de 20	"	0,05	"

			99,99	

Nous pouvons donc en conclure que si un investissement doit être réalisé et particulièrement un investissement aussi important que la construction d'un système d'irrigation, ce ne pourra être que sur une base collective. C'est ce qui a pu être réalisé à Côtes de Fer, c'est ce qui n'a pu, ou, nous l'espérons, n'a pas encore pu être réalisé à Désarmes; pourquoi dans un cas et pas dans l'autre, nous aurons l'occasion d'y revenir.

B. Services

Ceux d'entre vous qui ont visité la région de Fort-Jacques,

ou plus exactement de Bellevue-la-Montagne, ou le Service Chrétien exécute un programme d'assistance technique à une quinzaine de Conseils Communautaires, ont du être impressionnés par l'importance du réseau routier, entièrement construit par les membres de ces conseils au cours de leurs "journées communautaires", sous la supervision d'un ingénieur du Service Chrétien.

Certes, il faut souvent donner à ces paysans le fameux "food for work" pour les encourager au travail; mais en général ils sont conscients de l'utilité de la route qu'ils construisent. Ainsi, quand on leur demande pourquoi ils ont choisi la construction de la route comme premier travail communautaire, la première réponse, le plus souvent, est qu'il est plus facile de transporter un malade sur une bonne route que le long d'un sentier étroit. Puis, ils signalent que cette route les tire de leur isolement: "Ou pa ouè kou li yé-a ou ka vini visité nou".

Nous parlions à l'instant de transport de malades; à Baie de Henne, commune située sur la côte Sud de la Presqu'île du Nord-Ouest, les habitants du bourg réunis en Conseils Communautaires ont décidé d'entreprendre la construction d'un dispensaire. Cette décision correspond à un besoin vivement ressenti; en effet, Baie de Henne n'a pas reçu la visite d'un médecin depuis des temps immémoriaux. Ils ont donc commencé à rassembler les matériaux qu'ils peuvent trouver sur place, pierres, gravier, sable, se disant que si les responsables de la HACHO (la Haitian American Community Help Organisation, mène un vaste programme de développement dans la Presqu'île du Nord-Ouest) se rendent compte qu'ils sont vraiment décidés, cet organisme leur fournira les matériaux plus sophistiqués qu'ils ne peuvent se procurer eux-mêmes, fer, ciment etc.

Sur le même modèle: la communauté fournit les matériaux locaux et la main d'oeuvre, et essaie de trouver un organisme, privé ou public, national ou international, qui lui fournira le reste, de nombreuses écoles ont été ainsi construites un peu partout dans le pays.

Dans chacun des trois cas que nous venons de citer: école, dispensaire, route, il s'agit d'un investissement, mais d'un investissement d'un caractère assez différent de celui que représente la construction d'un système d'irrigation. En effet, le capital formé dans ces trois types de travaux n'apparaît pas directement comme facteur de production; sa fonction première est de mettre à la disposition du producteur, et de la population en général, un certain nombre de services: communication, enseignement, soins médicaux.

Ce genre d'investissement est actuellement considéré: comme devant être à la charge de l'Etat. En effet, dans la société moderne, on admet que chaque citoyen a droit à un certain nombre de services, la qualité de vie d'une population dépendant de la mesure dans laquelle cette population peut se soigner, s'instruire, etc. Et comme chaque citoyen ne peut avoir sa propre école, son propre dispensaire, c'est à l'Etat de mettre à sa disposition ces services par le moyen des équipements collectifs, même si le citoyen contribue à la création ou à l'entretien de ces équipements; en payant une certaine contribution pour les services qu'il utilise.

Or, quelle est la situation ici? Les ressources budgétaires limitées ne permettent pas de prévoir que dans un avenir proche toutes les collectivités seront dotées de ces équipements collectifs; c'est donc à ces collectivités locales de voir comment elles arriveront à se doter elles-mêmes des équipements qu'elles estiment absolument indispensables, comme le font les communautés qui se construisent leurs propres routes, leurs propres dispensaires, leurs propres écoles.

C. Organisation

Nous venons de voir comment l'action de la collectivité locale, de la communauté, peut se substituer tant à celle des individus qu'à celle de la collectivité nationale quand celles-ci sont défailtantes. Cela suppose cependant que cette communauté soit organisée, car une somme d'individus sans liens organi-

ques peut difficilement arriver à prendre des décisions et à les exécuter. Or, nous allons voir que nos communautés sont au départ loin d'être organisées.

Prenons tout d'abord l'organisation officielle, l'administration publique. Le territoire national est actuellement divisé en 9 Départements

27 Arrondissements

122 Communes

555 Sections Rurales

Sur le plan de l'administration, l'organisation s'arrête pratiquement au niveau de la commune, avec l'administration communale. En effet, au niveau de la Section Rurale, le seul représentant des pouvoirs publics est le chef de section, qui relève de l'administration militaire. Or selon les Résultats Préliminaires du Recensement Général de 1971, publiés par l'IHS, sur 4.314.628 habitants, 3.434.920 vivent dans des zones rurales, autrement dit 79,6 % de la population vivent dans ce que l'on pourrait appeler un "sous-développement administratif".

Ces chiffres globaux peuvent paraître assez abstraits, je vais essayer de rendre la situation plus perceptible en donnant les chiffres de population urbaine et rurale donnés par l'OEA pour les trois communes que j'ai eu l'occasion de visiter depuis le début de l'année.

Côtes de Fer (en face des chiffres officiels, les estimations données par le député)

Population urbaine:	1.120	2.000	
Population rurale: section	Gris Gris	13.116	14.000
	Labiche	9.716	12.000
	Bras Gauche	4.091	6.000
	Amazones	4.737	6.000
	Boucan Bélier	4.203	6.000
	Jamais Vu	7.154	11.000
		-----	-----
		43.017	55.000

Thomazeau

Population urbaine : 1.420

Population rurale : sections

Crochus	5.072
Gde Plaine	11.896
Gde Plaine	5.089
Trou d'Eau	26.396

	48.453

Limonade

Population urbaine : 1.870

Population rurale : sections

Bas de l'Anse	8.943
Basse Plaine	4.443
Roucou	4.563

	17.949

Source: Rapport de l'OEA: HAITI Mission d'Assistance Technique intégrée

Washington 1972

Chiffres pour 1965, information basée sur le recensement de 1950

Selon ces estimations, alors que la population des trois bourgs serait chaque fois de l'ordre de 2.000 personnes, le reste de la commune, l'ensemble des sections rurales, compterait près de 50.000 personnes pour Thomazeau et Cotes de Fer, près de 20.000 personnes pour Limonade. Quand aux sections rurales elles-mêmes, la plus peuplée, Trou d'Eau, dans la commune de Thomazeau, compterait 26.000 habitants, les moins peuplées 4.000 à 5.000 habitants.

Jusqu'ici nous avons abordé ce problème de l'organisation en partant d'en haut, à partir de l'appareil administratif qui émane du pouvoir central. Il s'agit maintenant de partir de la base, de voir dans quelle mesure une organisation sociale spontanée sert éventuellement de cadre à une véritable vie communautaire.

Or, là encore, la réponse est négative. Pour des raisons historiques qu'il serait trop long de développer ici, le type d'habitat dominant dans nos campagnes est l'habitat dispersé, chaque famille vivant sur la terre qu'elle exploite, de sorte que, la distance géographique conditionnant la distance sociale, ce que nous appelons communautés n'en sont pas en fait, mais seulement des sommes de ménages, la famille restant le principal réseau d'interaction sociale.

II. LES SOLUTIONS

A. Le Conseil d'Administration

Ce que nous avons appelé plus haut le "sous-développement administratif" ou "sous-équipement administratif", n'a pas manqué de retenir l'attention des gouvernants qui ont tenté d'y apporter une solution. C'est ainsi que le Code Rural François Duvalier prévoit l'installation d'une structure administrative au niveau de la section rurale: le Conseil d'Administration de la Section Rurale.

Nous reprenons ici les articles les plus importants sur ce point:

Loi No I

De la section rurale

Article 1er

La section rurale est la plus petite entité territoriale administrative de la République et constitue une personne morale.

Loi No II

De l'organisation de la section rurale

Chapitre I

Du conseil d'administration de la section rurale

Article 3

La section rurale est gérée par un Conseil d'Administration présidé par un leader de la Commune qui devra être un notable de la Section.

Article 4

Le Conseil d'Administration est composé de trois Membres sachant lire et écrire y compris le notable. Ils sont élus pour deux ans par l'Assemblée Générale des citoyens de la Section, réunis sur convocation du Conseil Communal ou de plein droit le deuxième dimanche d'Avril; ils prennent possession de leurs charges le deuxième lundi qui suit les élections.

Article 7

Le Conseil d'Administration a pour attributions de:

- a) stimuler et maintenir le progrès chez les populations par action collective;
- b) promouvoir la création d'organisations d'utilité publique telles que: écoles, dispensaires, coopératives, centres de loisir, associations diverses à caractère religieux, culturel, économique et sportif et en superviser le fonctionnement;
- c) recueillir et administrer, au profit exclusif de la communauté, toutes cotisations, contributions volontaires, tous dons pour financer l'exécution de ses projets;
- d) veiller à ce que les déclarations de naissance et décès soient faites dans le délai à l'Officier de l'Etat Civil compétent.

Article 13

Pour la réalisation des fins envisagées à l'article précédent, les principes de l'action communautaire seront en général appliqués; des dispositions devant être prises pour une participation active de la population.

Ces dispositions du Code Rural François Duvalier n'ont pas reçu l'exécution que l'on était en droit d'attendre. Cela est certainement dû en grande partie au fait que la Section Rurale est une entité bien trop vaste (50 km en moyenne), avec une population souvent trop nombreuse, mais surtout trop dispersée, pour qu'une application à la lettre soit possible. Il faut donc probablement, afin d'arriver à l'objectif que représente le Conseil d'administration de la Section Rurale, passer par un certain nombre d'étapes intermédiaires, créer une organisation à un niveau encore plus bas que celui de la Section Rurale, avec des entités plus restreintes, moins nombreuses, et, par conséquent, plus faciles à encadrer.

C'est ce que réalise l'Action Communautaire.

B. L'Action Communautaire

Dans la première partie de cette conférence, j'ai parlé de trois catégories de besoins des communautés rurales:

- besoin en capital, en tant que facteur de production
- besoin en équipements collectifs devant assurer à la population un certain nombre de services
- besoin d'organisation

L'Action Communautaire touche aux trois domaines.

1. Organisation

L'objectif primordial est l'organisation, ou plutôt la création de la communauté car, comme nous l'avons vu plus haut, ce que nous appelons communauté rurale n'est pas une en fait, mais plutôt une somme de ménages. En pratique, ce travail a plusieurs niveaux, et, dans une certaine mesure, la terminologie employée rend compte de la différence.

a) au niveau de la section rurale

Les Conseils Communautaires, ou Conseils d'Action Communautaire, tentent, à ce niveau de regrouper toute la population d'une section rurale. La principale remarque à faire à ce sujet, est que, comme pour le Conseil d'Administration de la section rurale, le territoire d'activités du Conseil est trop vaste, la population trop nombreuse, pour permettre un véritable effet d'intégration.

J'en voudrais pour indice la proposition faite par un membre de Conseil au cours d'une réunion à Boucan Bélier, dans la commune de Côtes de Fer. Ce jour-là, il y avait peu de monde à la réunion, et comme on discutait des causes de ces absences et des moyens de prévenir cette indifférence supposée des membres, un des paysans présents, dont j'ai oublié le nom, proposa de créer, à l'intérieur du Conseil, des sections, où les gens seraient réunis en quelque sorte par groupe de voisinage, cette formule devant, à son avis, accroître l'intérêt des paysans pour le travail du Conseil.

b) au niveau de l'habitation

Les Conseils Communautaires de Bellevue-la-Montagne réunissent les paysans par habitations. L'habitation n'est certes pas une délimitation officielle, elle est néanmoins très vivante dans l'esprit du paysan. J'ai même l'impression qu'à Bellevue-la-Montagne elle est plus importante que la section rurale. En effet, si un paysan vivant sur une autre habitation vient demander son admission à un Conseil, le président s'informerait auprès du Conseil de l'habitation où réside l'impétrant pour savoir

si celui-ci a des raisons inavouables de ne pas être membre du Conseil de sa propre habitation. Par contre la Fédération des Conseils Communautaires de Bellevue-la-Montagne ne fait aucune difficulté à admettre des Conseils d'habitations situées en dehors du territoire de la section, à Bellevue Chardonnière ou à Grand Fond par exemple.

Ces Conseils sont en général plus petits, à Bellevue-la-Montagne ils ne dépassent pas 150 membres, en général, les relations sociales sont donc plus faciles à établir ou à renforcer; et il est assez facile, en les fédérant, d'arriver à une organisation qui regroupe toute la population d'une section rurale.

c) le groupement communautaire

Il existe un troisième type d'organisation communautaire, le groupement communautaire. Celui-ci ne correspond à aucune entité géographique précise. Les groupements sont en général assez restreints. A Laborde, ils ne dépassent pas une vingtaine de personnes, à Saint-Louis du Nord, ils sont à peu près de la même taille.

Ces groupements jouissent d'une certaine popularité auprès des paysans, ainsi le président d'un groupement à Cap Rouge, commune de Saint Louis du Nord, m'a raconté qu'il était autrefois membre d'un Conseil et qu'il avait préféré le groupement au Conseil; l'une des raisons étant que, le groupement, plus restreint, permettait de mieux se tenir au courant et de mieux contrôler les activités de l'organisation.

Quel que soit le niveau auquel se place l'organisation installée, les buts et les moyens utilisés sont à peu près les mêmes partout. Il s'agit de donner une vie propre à la communauté par le moyen de réunions au cours desquelles sont débattus les problèmes communs. La prise de conscience des problèmes doit être suivie de la recherche de solutions à la hauteur des moyens de la communauté, et, une fois une résolution adoptée, de l'exécution de certains travaux. Ces travaux exécutés en

commun vont peu à peu habituer les membres de l'organisation à coopérer entre eux, et, par l'intervention du processus de la division du travail, renforcer l'intégration de la communauté. (C'est ici le moment de se rappeler de la thèse d'Emile Durkheim sur la fonction intégrative de la division du travail social)

Pour arriver à ces résultats, deux personnages sont indispensables: l'animateur et le leader.

L'animateur est le plus souvent un individu étranger à la communauté, mais qui a reçu une formation spéciale lui permettant de sensibiliser la communauté sur ses propres problèmes, et de la guider dans ses premiers pas sur la voie de l'organisation et de l'exécution des travaux communautaires.

Le leader, par contre est un membre de la communauté qui, soit à cause de sa position sociale, soit à cause de sa fonction, soit à cause de sa personnalité, jouit d'un certain prestige dans la communauté et peut remplir la fonction de meneur d'hommes. Il doit cependant avoir également une certaine ouverture sur le monde extérieur, afin d'être à même d'assimiler les innovations que l'animateur tentera de faire passer.

2. Investissements

Qu'il s'agisse de besoin en capital, en tant que facteur de production, qu'il s'agisse de besoin en équipements collectifs, le mot clé est: Investissement.

Mais nous le savons déjà, le niveau économique de la majorité des paysans ne permet pas une épargne qui mérite ce nom. Même l'épargne collective et plus ou moins forcée, sous forme de droits d'entrée au Conseil et de cotisations mensuelles ne donne pas de grands résultats, comme le montre l'histoire du taureau de Bellevue-la-Montagne...

La Fédération des Conseils Communautaires de Bellevue-la-Montagne avait reçu en don d'une organisation étrangère un taureau devant servir à améliorer le cheptel de la région. Le

taureau leur était donné, livré à Port-au-Prince. Le Service Chrétien d'Haïti, de son côté, s'était chargé du transport du taureau jusqu'à Fort-Jacques. Il ne restait donc comme contribution de la Fédération, que la construction d'une petite étable et d'une petite citerne. Ce faible investissement dépassait cependant les ressources dont disposait la Fédération, au point qu'elle fut obligée de faire un emprunt auprès du Service Chrétien afin de pouvoir terminer les travaux.

Il est cependant une forme d'investissement collectif qui est assez facile à réaliser: c'est la création de capital technique à partir du travail des paysans, dont nous avons vu un exemple tout au début avec la construction du système d'irrigation de Passe Herlin, à Côtes de Fer, d'autres exemples étant le travail sur les routes, la construction de dispensaires, d'écoles, etc.

Cette forme d'investissement ne présente pas une trop lourde charge pour les paysans. En effet, à cause de l'exigüité des parcelles dont dispose chaque cultivateur, et par suite de la dépendance des travaux agricoles vis-à-vis du rythme saisonnier, il y a dans nos campagnes un sous-emploi à la fois chronique et saisonnier, lequel présente au moins l'avantage que, durant leurs moments ou leurs périodes d'inactivité, les paysans peuvent se consacrer à des travaux communautaires correspondant à une création de capital technique.

Il y a cependant des circonstances, et l'histoire du taureau le montre bien, où l'on a absolument besoin de capital liquide. Pour résoudre ce problème, un certain nombre de projets sont arrivés à une formule originale, celle du jardin communautaire.

Ainsi à Laborde, chaque groupement a son jardin communautaire, jardin qu'il a acheté ou affermé, la propriété du jardin étant la condition indispensable pour la création du groupement. Ce jardin est cultivé en commun et le profit tiré de la culture du jardin est divisé en trois parts, une qui reste dans la caisse du groupement, une qui est distribuée aux membres du groupe-

ment, mais que ceux-ci doivent également déposer en caisse d'épargne, une troisième, également distribuée aux membres avec liberté d'en disposer comme l'on leur semble. Souvent ces jardins communautaires sont en même temps des jardins de démonstration, où on applique de nouvelles méthodes de culture, afin que les paysans se rendent compte de visu des avantages de cette nouvelle méthode, et soient encouragés à l'appliquer dans leurs jardins personnels.

Cette méthode est très intéressante, mais connaît des limites; en effet, dans certaines régions, sous l'effet de la pression démographique, il est impossible de trouver le moindre carreau de terre pour un jardin de démonstration.

Je conclurai avec ce par quoi j'aurais éventuellement dû commencer: une définition du développement communautaire.

Suivant une définition proposée dans un bulletin officiel de l'AID et citée par le Prof. Alvin Bertrand, le développement communautaire serait un processus d'action sociale dans lequel la population d'une communauté.

- s'organise en vue de la planification et de l'action
- définit ses besoins collectifs et individuels
- dresse des plans collectifs et individuels en vue de faire face à ces besoins et de résoudre ces problèmes
- exécute ces plans en utilisant au maximum les ressources de la communauté
- supplée, si nécessaire, à ces ressources en ayant recours aux services et à l'équipement d'agences gouvernementales ou non-gouvernementales extérieures à la communauté.

Si nous repassons en revue les exemples cités plus haut, nous pouvons constater que cette définition, qui a un caractère plutôt descriptif, rend assez fidèlement compte de l'ensemble des activités groupées sous le nom d'action communautaire. Je

n'aimerais cependant pas terminer sans faire une petite remarque. Suivant cette définition, les groupements ou Conseils Communautaires s'occupent essentiellement de leurs propres affaires et on peut se sentir un peu mal à l'aise devant une action à caractère tellement "égoïste"; mais il faut tenir compte du fait qu'en s'organisant et en créant du capital, ces mouvements soulagent le pouvoir central d'un certain nombre de dépenses qu'il n'aura pas à faire, puisque les groupements s'en chargent eux-mêmes, lui permettant ainsi de se consacrer à des problèmes au niveau national, et dans cette mesure on peut considérer que l'action communautaire apporte une contribution non négligeable à tout programme de modernisation entrepris par un gouvernement conscient de ses responsabilités.

VERSAILLES BIGIO FRERES

**Montres Suisses : Oris, Mocado, Girard Perregaux
Consul
Parfums Français
Bijoux or 18 carats.**

Utilisez les chaises THONET de qualité supérieure
en vente à la

TIPCO
Place Geffrard

Achetez à la **SHEICA** ou à la **TIPCO** : Mosaïques,
Céramiques, les plus jolis coloris.

Machines à coudre **LA MADONA** parmi les toutes meil-
leures sur place.

Plus de «black out» grâce aux lampes à Kerosène 200,
350 et 500 bougies en vente à la **TIPCO**, Place Geffrard.

LA PHARMACIE DE LA SANTE

Vend ses produits à bon marché

Très disposée

A vous aider

Toujours avec célérité

Au 113 de la Rue Pavée

Port-au-Prince, Haiti

Tel : 2 - 2086

LE CENTRE D'ART
BERCEAU DE L'ART HAITIEN

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux et d'objets
d'art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D' AVANCE BIENVENUE A TOUS

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATIRE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'Urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose .: Une cuillerée à thé dans un verre d'eau
toutes les quatres heures.

JOSEPH NADAL & CO.
Distributeur Exclusif

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE

PALME

VEVEY

POPULAIRE

CREME

Avant de laisser Haiti ne manquez pas de visiter

«BALIND'JO » SHOP

L'endroit où vous pourrez faire le meilleur usage du dollar:
Paille, pite, écaille de tortue, acajou, poupées indigènes.
Nous avons un Service d'emballage, et nous prendrons
soin de l'embarquement, si cela peut vous aider.

FABRIQUE ET MAGASIN

**47, Ruelle WAAG
Port-au-Prince, Haiti**

Mme Blémur MAIGNAN
Directrice

CHAUSSURES

HAITI, S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITE A VOTRE PRIX

**PARUS AUX
EDITIONS CARAIBES**

FILS DE MISERE

Marie Thérèse COLIMON
Prix France-Haiti 1973

**CONTRIBUTION A L'ETUDE
COMPAREE DU FRANCAIS
ET DU CREOLE**

Dr. Pradel POMPILUS

**HISTOIRE DE LA LITTERA-
TURE HAITIENNE – ILLUSTRÉE
PAR LES TEXTES Tomes 1 et 2**

F. Raphael BERROU
Dr. Pradel POMPILUS

LES MARRONS DE LA LIBERTE

Jean FOUCHARD

**LANGUE ET LITTERATURE DES
ABORIGENES D'AYTI**

Jean Fouchard

LA FIN DES BAIONNETTES

Alix MATHON
Prix France Haiti 1971

**LA REPRESENTATION PARLE-
MENTAIRE DE FORT LIBERTE**

CALIXTE

**LES REVOLTES BLANCHES A
SAINT DOMINGUE AUX XVII^{ème}
ET XVIII^{ème} SIECLES**

Charles FROSTIN

HAITI REPUBLIQUE CARAIBE

Pierre PLUCHON

**DEUX POETES INDIGENISTES :
CARL BROUARD ET EMILE ROUMER**

F. Raphaël BERROU
Dr. Pradel POMPILUS

Ces livres sont en vente dans toutes les librairies de Port-au-Prince et peuvent être consultés à la salle d'exposition des EDITIONS CARAIBES, 73, Lalue, Telephone : 2-3179

LA GALERIE D'ART

« THE RED CARPET »

Pétion-Ville - Rue Américaine - Tel. 7449

PRESENTE EN PERMANENCE

*les oeuvres des peintres et sculpteurs les plus célèbres
d'Haiti*

*Toute la culture haïtienne y est exprimée avec une in-
tensité rare dans des coloris magiques par des artistes
de toutes les provinces, appartenant aux écoles typi-
ques du terroir.*

EPICERIE RIGAUD

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

*vous offre les articles suivants :
Vins, Conserves, Provisions alimentaires
toutes sortes de produits de beauté .*

PRIX AVANTAGEUX

*«Bell femm, cé bel malheu»
dit le proverbe créole*

*mais celle qui sort de l'Institut de Beauté Paule Duncan
est heureuse ... et rend heureux*

**INSTITUT DE BEAUTE
PAULE DUNCAN**

61, Avenue des Dalles (Petit Four)

Port-au-Prince

une technologie pour notre développement

par Jean Jacques Honorat

INTRODUCTION

Les Conditions du Développement.—

Toute question d'idéologie et tout parti-pris de doctrine mis à part, le développement implique — tout le monde le sait déjà — une triple série de transformations que les spécialistes appellent "les trois Révolutions du développement" (Paul Borel). Permettez qu'en manière d'introduction je les rappelle ici schématiquement:

- 1) des transformations sociales, opérant le transfert du pouvoir économique, c'est-à-dire de la capacité d'investissement, des classes dominantes sclérosées (Bourgeoisies mercantiles dans l'Europe pré-capitaliste, bourgeoisie coloniale aux Etats-Unis d'Amérique, noblesse féodale aux pays des Tsars ou des Mandarins), à une classe de plus en plus dynamique et animée d'une volonté d'expansion économique (ici bourgeois capitalistes, tels les Jacques Coeur en France, les Matthew Boulton en Angleterre; ailleurs intelligentsia révolutionnaire s'appuyant soit sur la classe ouvrière, soit sur les masses paysannes);
- 2) des transformations culturelles, connues encore sous les noms de Révolution des besoins ou Evolution de l'Homme, par quoi se réalise une prise de conscience générale ou majoritaire, une ouverture des esprits qui conduit la totalité ou la majorité de la population à opter pour une vue que l'idéologie nouvelle promet de meilleure qualité. L'oeuvre ardente des philosophes français, de Voltaire aux Encyclopédistes, nous servira ici de parfaite illustration;

- 3) des transformations structurelles comprenant d'une part .
- a) une révolution économique, c'est-à-dire une politique économique nouvelle avec son ensemble cohérent d'institutions et de modalités composant les stratégies financière, industrielle et commerciale de l'expansion économique recherchée. L'histoire des doctrines économiques fournit sur ce point tout un répertoire de systèmes et de régimes adoptés tour à tour par les Sociétés occidentales selon les circonstances de lieu, de temps et de moyens de leur procès évolutif, depuis le corporatisme médiéval jusqu'au socialisme contemporain, en passant par le mercantilisme et les multiples formes de l'interventionnisme étatique;
 - b) et d'autre part enfin, une révolution technologique, caractérisée par le niveau de perfection des techniques, méthodes et procédés utilisés pour opérer l'accroissement de la capacité de production. Nous en verrons maints exemples tout à l'heure.

Trois séries de transformations, mais quatre piliers solidaires sur lesquels s'édifie le projet collectif d'humanisation renfermé dans le concept de développement. Intentionnalité et volontarisme dans la recherche du changement, adhésion collective aux critères d'humanisme proposés, planification de la croissance économique, augmentation qualitative et quantitative des moyens de production, telles sont les quatre voies d'enclenchement de tout processus de développement, telles sont les quatre colonnes sur lesquelles s'échafaude nécessairement la grande mutation collective que constitue le développement.

Intérêt de l'analyse.-

C'est seulement l'une de ces quatre révolutions, celle de la Technologie, que je me propose d'analyser ici, pour en dégager

la signification et la portée générales et en évoquer les conditions d'application au cas d'Haiti qui nous préoccupe tous.

Afin de bien circonscrire les débats, de fournir des thèmes concrets à votre méditation et d'indiquer par ainsi dès l'abord toute l'importance pratique et actuelle d'une réflexion théorique sur la technologie, disons qu'il s'agira pour nous d'examiner ensemble dans quelle mesure nous, haïtiens, participons efficacement au développement de notre pays en nous attachant de façon inconditionnelle aux «bienfaits» de l'Assistance technique étrangère; dans quelle mesure nous procédons à un accroissement réel de la productivité nationale lorsque nous adoptons des programmes, disons, d'importation massive de tracteurs agricoles; dans quelles proportions nous réalisons de façon sérieuse et positive nos objectifs d'élargissement de notre capacité infrastructurelle de production lorsque, pour construire une route de 100 kilomètres par exemple, nous importons, naturellement à prix fort puisqu'il ne s'agit pas de missionnaires, une grande compagnie étrangère qui vient avec ses techniciens grassement rémunérés et ses machines monumentales.

Le problème, en d'autres termes, est donc de savoir, dans ce combat nôtre qui doit avoir pour objectif la maximisation de notre capacité de production, s'il peut exister un choix de techniques possible. Et, si oui, quelle technologie convient le mieux à nos conditions d'existence et à nos besoins de développement.

Plan de notre recherche.-

Pour nous donner une base de travail et démystifier le concept lui-même, nous partirons d'abord à la recherche d'une définition de la Technologie. Puis d'un rapide coup d'aile nous survolerons l'histoire de quelques grandes révolutions économiques pour déterminer les caractéristiques technologiques qui ont con-

ditionné leur mise en train. Nous lèverons ensuite le voile de la théorie contemporaine et de la jurisprudence internationale voir naître et s'amplifier la multiple clameur des peuples du Tiers-Monde parmi les appétits tenaces des intérêts dominateurs et l'éveil douloureux des écrasés millénaires à toutes les lumières et toutes les espérances de l'Homme. Et finalement, nous inspirant et de l'Economie et des nouvelles données de la recherche scientifique, nous essaierons de dégager pour nous des leçons et d'esquisser des perspectives.

Mon propos ne sera pas, je vous en avertis, de formuler des réponses définitives aux questions qui pourront jaillir, mais plutôt, mais simplement, de remettre précisément en question les réponses toutes faites, de provoquer de nouvelles interrogations, en attirant l'attention sur une science nouvelle, utile et utilitaire, afin que soient remises en cause, en vue d'un nouvel examen, certaines échelles de valeurs données trop longtemps pour universelles, pour intouchables et pour suprêmement infaillibles.

DEFINITION

Qu'est-ce que donc la Technologie?

C'est, nous dit modestement le petit Larousse, l'étude des outils, des procédés et des méthodes employés dans diverses branches de l'industrie.

La définition de l'UNESCO, pour se vouloir plus savante, nous semble moins précise. "La technologie, déclare en effet le document officiel de la Conférence de Dakar (21-30 janvier 1974), désigne la totalité – ou la partie organique – des connaissances qui ont un rapport direct avec la production ou l'amélioration des biens et des services." Et plus loin, cherchant l'explication, le texte de poursuivre: "Elle (la technologie) englobe les études nécessaires pour déterminer dans quelle mesu-

re les innovations sont possibles, utiles, acceptables et profitables au point de vue technique, social et économique.”

Si, pourtant, nous rappelons les enseignements de la Cybernétique appliquée à l'étude des faits sociaux, il nous apparaît que ce n'est guère la technologie en tant que discipline, mais la Société elle-même qui, instinctivement, dans son dynamisme interne, fait le tri des innovations proposées par la technologie, et rejette d'emblée, par le jeu régulateur des critères de fiabilité, de nécessité ou de rentabilité, ou même parfois par traditionnalisme, par conformisme ou simple respect de la mode, celles qu'elle juge inutiles, inacceptables et non profitables. En d'autres termes, ce n'est pas le technologue, mais plutôt l'économiste ou le manager qui intervient pour dire à l'entrepreneur que telle machinerie, par exemple, ne sera pas utile ou profitable à son entreprise. Quand le technologue a fini son travail d'invention il entre dans la décision de l'entrepreneur des considérations de tous ordres (tels par exemple l'output des machines par rapport aux débouchés, les coûts et facilités d'entretien, le seuil de rentabilité de l'entreprise, les goûts de la clientèle etc...), considérations que la seule performance technique n'arrive pas toujours à contrebalancer.

Ainsi toute la prodigieuse ingéniosité d'un Ctésibius ou d'un Héron d'Alexandrie ne contribua jadis qu'à la création de statues animées et de jouets mécaniques pour l'amusement des grecs antiques, parce que l'abondance de la main d'oeuvre servile et l'exiguité des marchés de l'époque n'imposaient pas au peuple des héliènes la mutation industrielle de leurs moyens de production. De même, de nos jours, dans des pays comme la Suède, le Japon, les Etats-Unis, où la recherche technologique est des plus active, ce n'est certainement pas la faute à la technologie si des milliers de brevets restent pourrir dans les tiroirs de leur détenteurs, de quelque valeur scientifique que

puissent se prévaloir les innovations qu'ils servent à consacrer.

Si donc la définition de l'UNESCO semble empiéter sur les domaines de l'Economie et du Management, retenons toutefois, quoiqu'entachée d'imprécision, la notion de "connaissances qui ont un rapport direct avec la production ou l'amélioration des biens et des services", quitte à expliciter plus tard ce rapport.

Pour l'Encyclopédie du XXe siècle, la technologie, traité des Arts et Métiers en général, est une science relativement neuve qui utilise à la fois les méthodes des Sciences naturelles et des Sciences physiques, réalise une classification des produits et des méthodes utilisées pour les élaborer, puis décrit avec précision chaque procédé de fabrication tout en en faisant la critique à la lumière des lois des mathématiques, de la Physique et de la Chimie.

Voilà qui nous renseigne généreusement sur le rôle classificatoire et didactique de la technologie en tant qu'objet d'études, mais qui nous laisse sur notre faim quant au caractère expérimental et dynamique d'une activité qui ne vaut que par ses recherches pratiques et ses progrès incessants sous la pression des besoins sociaux. Mais une lumière nouvelle a été versée sur le concept que nous tentons d'appréhender, puisqu'il est fait état de l'utilisation des méthodes des Sciences physiques et naturelles.

En définitive, nous pouvons proposer à notre quête de compréhension que la technologie est la science qui applique les connaissances et les méthodes des Sciences physiques et naturelles à l'étude et à l'élaboration des techniques et procédés nécessaires à la production des biens et des services.

Elle est donc une science appliquée. Que dis-je? Elle est

par excellence l'application de la Science à l'effet non pas seulement de savoir, mais de créer des instruments destinés à résoudre une difficulté sociale précise. C'est par là qu'elle se distingue de la Science pure qui se veut, elle, connaissance pour comprendre. Celle-ci, a-t-on dit, est fille de l'étonnement; celle là de la nécessité. L'une se contente de constater sans inventer; l'autre utilise les lois découvertes par la première pour forger des combinaisons novatrices. Entre les deux il y a la société des hommes qui, comme l'Etre biologique, a besoin des faits perceptifs et cognitifs pour réaliser sa fonction essentielle qui demeure de triompher de l'environnement par adaptation incessante, afin de vivre et de survivre...

La technologie se démarque également de l'Economie politique en ce que celle-ci, bien que traitant comme elle de la production des biens et des services, s'intéresse non pas aux méthodes et procédés de cette production, mais aux rapports d'échanges qu'elle institue entre les hommes. Les deux travaillent ensemble à la satisfaction optimum des besoins de la société. Mais l'une, l'Economique, projette les objectifs et calcule les voies et moyens, tandis que l'autre, la technologie, invente les instruments et met en place les conditions de cette satisfaction. L'une cogite et planifie la production, l'autre crée et organise la productivité.

Il convient enfin de distinguer la technologie d'une branche nouvelle de la Sociologie industrielle, l'Ergonomie, qui s'applique, elle aussi, à rechercher la maximisation de la productivité au niveau de l'entreprise. L'Ergonomie (étymologiquement: ERG, force - NOMOS, organisation), c'est l'étude des conditions de travail dans lesquelles la main d'oeuvre fournit les rendements les plus satisfaisants, c'est elle qui détermine les cadences à exiger (tant de mouvements à la minute ou tant de pièces à la journée), les positions optimales (debout ou assis) des ouvriers,

ou encore les conditions d'aération, d'éclairage etc... de l'atelier, qui favorisent le fonctionnement maximum de la force de travail. Chez nous, par exemple, une étude sur l'influence du chant rythmé sur le travail des cultivateurs ou des maçons relèverait de l'Ergonomie et non de la Technologie. Mais, à la limite, la technologie tient compte des données de l'ergonomie, quand elle entreprend d'organiser les méthodes de production et d'établir le niveau professionnel à exiger. La jonction entre les deux disciplines se fait donc au niveau de l'utilité, et l'une est à l'autre comme la cytologie, par exemple, est à la Médecine, ou l'Entomologie à l'Agronomie.

II

TECHNOLOGIE ET DEVELOPPEMENT

De l'Homo faber à l'Homo sapiens.-

Fille, donc, de la connaissance et de la nécessité, et fruit de l'application incessante de la première pour les victoires nécessaires de l'homme sur la seconde, la technologie s'est trouvée sur les fonts baptismaux de toutes les civilisations, améliorant sans cesse les méthodes préhistoriques de la chasse et de la cueillette; perfectionnant à chaque étape évolutive du paléolithique les techniques de la pierre; maîtrisant le feu qui cuit et conserve, sans même savoir qu'il conservait en stérilisant; créant au Néolithique, chez les peuplades sédentaires des zones tropicales, l'agriculture qui organise et multiplie les récoltes, et la poterie qui permet l'emmagasinage, le transport, donc le commerce des denrées; instituant l'élevage qui supprime les dangers et les aléas de la chasse et fournit en même temps l'énergie du chameau, du boeuf et du cheval; imaginant ici les effets de la poudre à canon, là le travail du fer, du cuivre ou du bronze; mettant au point ailleurs la boussole, qui multiplie en terme mondial les dimensions des marchés, et bientôt l'Imprime-

rie, qui épaissit par le livre la densité du savoir et par lui pulvérise les tours d'ivoire de la connaissance... Que dire encore?... Toutes les civilisations ont eu en vérité leur technologie, comme elles ont eu leur science et aussi leurs besoins. C'est donc par ethnocentrisme et se croyant la fin et la finalité de l'évolution humaine que la civilisation de l'Occident a pris pour elle-même et pour elle seule le qualificatif de technologique, parce qu'elle aura su seulement inventer le vocable et codifier le concept.

L'on ne saurait toutefois refuser à la machine, qui demeure du point de vue qui nous occupe la conquête capitale de la civilisation aujourd'hui dominante, des qualités exceptionnelles d'efficacité qui en font un instrument d'une puissance à effet multiplicateur. Tant de puissance et tant d'efficacité qu'elle a fini par happer dans ses engrenages devenus monstrueux les bras étonnés de ses propres inventeurs.

Le Développement occidental.-

A-t-il pourtant suffi des performances de la Mécanique pour organiser la croissance des diverses sociétés nationales au sein de cette civilisation euraméricaine?

Les nations développées dites occidentales, leur propre histoire nous l'enseigne, doivent une grande part de leur croissance à l'écrasement des peuples méridionaux. Et c'est encore l'histoire qui nous invite à constater, sans aucune arrière-pensée raciste, que le développement des peuples blancs nordiques s'est, en grande partie, réalisé sur le cadavre des peuples de couleur. C'est en effet, on se le rappelle, l'odieuse traite des noirs puis le pillage systématique des richesses naturelles de l'Afrique noire d'une part, et de l'autre l'anéantissement des populations amérindiennes et l'exploitation à outrance des terres vierges du Nouveau Monde, qui devaient contribuer de façon substantielle à la fabuleuse accumulation de capital nécessaire au financement ultérieur de l'expansion économique des grandes

nations occidentales restées pendant un millénaire (450 à 1450 env.) accroupies dans les ténèbres du Moyen-Age.

Accumulation de vastes réserves financières, abondance de matières premières, main-d'oeuvre gratuite grâce au perfectionnement de l'esclavage, débouchés immenses et assurés pour les produits de leurs manufactures, tels semblent se détacher sur l'écran de l'Histoire les traits caractéristiques de l'Economie des nations blanches du XVIe au XVIIIe siècles, c'est-à-dire au cours de la période préparatoire précédant la phase de développement du capitalisme industriel. Rien d'étonnant alors, dans cette aventure toute de férocité et d'exploitation des 3/4 de l'Humanité par et au profit de l'autre 1/4, que les techniques de production fussent marquées par l'abondance de tous les facteurs et moyens de production, et par les dimensions planétaires des champs de force de ces économies de grande puissance.

Seule l'Espagne et le Portugal allaient pourtant se contenter de cette euphorie, étouffer les velléités capitalistes de leurs factions progressistes, et négliger le perfectionnement de leurs moyens technologiques. Laissant ces deux nations ibériques dans le rêve de leur richesse coloniale et la pieuse impuissance de leur mercantilisme décadent; décuplant de leur côté leur capacité de production par la mise au point des métiers à tisser et à carder, la conquête de la fonte puis de l'acier, et les victoires successives de la thermodynamique; s'appuyant largement, pour ce faire, sur le démantèlement systématique – et civilisateur entre guillemets! – des vastes régions du monde confiées à leur tutelle par les traités de partage entre héros de guerres faciles ou par les bulles complices des pontifes souverains; l'Angleterre d'abord, puis la France, et puis enfin l'Allemagne et les Etats-Unis d'Amérique, allaient réaliser à leur profit, dans le tournant du XIXe siècle la première grande révolution industrielle qui devait leur assurer la domination incontestable du monde contemporain.

La capacité ainsi multipliée de leur potentiel industriel

pouvait désormais permettre à ces nations développées de se passer de l'esclavage, ancienne grande pourvoyeuse d'énergie. Mieux encore: l'accroissement incessant de cette capacité par les perfectionnements constants de la recherche énergétique (électricité, pétrole), et une active mise au point des matières premières (chimie agricole et chimie de synthèse) allaient bientôt rendre caducs et condamner au rayon des antiquaires les cadres et les méthodes du régime politique colonial lui-même. Restait seulement à sauvegarder, par le jeu des privilèges exclusifs, l'approvisionnement des anciennes métropoles en matières premières et produits de base, et l'accès de leurs produits manufacturés aux vastes marchés des anciennes colonies. D'où les libérations spectaculaires du XXe siècle, les pompeuses professions de foi anticolonialistes, s'assortissant en sous-main du partage systématique du monde sous le manteau de la doctrine de Monroe, du Commonwealth et de l'Union française. Le colonialisme politique cédait la place au colonialisme économique, mais par cet habile détour gardait astucieusement et sa force et ses prérogatives.

Tandis que les nations ainsi vassalisées continuaient de payer largement les lourdes factures de la Super-Civilisation, les revendications pressantes de leurs propres classes ouvrières obligeaient en même temps les nations riches à accélérer le processus mécanocratique de leurs techniques de production, seul moyen pour elles de maintenir et d'accroître leur capacité productive tout en éliminant progressivement le rôle de la force de travail. De plus, pour relayer sans cesse l'expansion de leur économie toujours menacée de stagnation par les phénomènes de rendements décroissants, et créer parallèlement de nouveaux emplois pour utiliser profitablement la main-d'oeuvre cycliquement libérée, la croissance économique permanente devenait, à côté de l'expansionisme impérialiste, une rançon impérative du développement, mobilisant dans de gigantesques laboratoires de recherche technologique, sous peine d'être rapidement dépassé et laissé sur la touche, des sommes fabuleuses variant entre 2

et 5% du produit national des pays avancés. C'était la guerre technologique annoncée depuis longtemps par Schumpeter, et qui devait aboutir, après la seconde guerre mondiale, à la deuxième grande révolution industrielle, avec les triomphes de l'électronique, de l'automatisation, de la vitesse et de l'énergie nucléaire, appliqués à des techniques et procédés de production basés de plus en plus sur l'abondance des moyens financiers et de la matière première, l'ampleur des marchés à desservir, et conduisant au perfectionnement irrésistible de la machine.

Autres modèles de développement.-

De l'autre côté du monde, le Japon nous semble avoir suivi le même cheminement historique, édifiant son développement actuel sur les réserves financières accumulées par l'empire nippon, et se démarquant des schémas occidentaux par quelques variantes dans les modalités, imputables aux différences d'écologie et de culture.

Avec les nuances politiques et les particularités stratégiques que l'on connaît, l'Union Soviétique elle aussi, se dressant dans la foulée de l'impérialisme des Tsars, a construit son développement sur une productivité sans cesse accrue, affectée des mêmes exposants technologiques de gigantisme et d'abondance.

Seule la Suède peut-être, grande par son étendue géographique, mais petite par sa surface utile (toute sa moitié septentrionale est un éternel désert de glace, et seulement 1/10 de sa superficie est cultivable), seule la petite Suède donc, comme on l'appelle, paraît offrir avec nous quelques points de comparaison, ayant donné l'exemple d'un petit peuple de 3 millions de paysans passant, en moins d'un 1/2 siècle, de l'état de famine à celui de nation la plus riche du monde après le colosse nord-américain.

Mais cette "petite Suède", il faut le dire, dispose d'impor-

tants gisements de fer, et s'était même taillé une haute place dans l'histoire de la sidérurgie au cours du XIXe siècle. A cette époque, rappelons-le, alors que nos grands-pères se gargarisaient vaniteusement dans de futiles joutes oratoires aux deux étages du parlement ou sous les voûtes austères du temple de Thémis, et que notre collectivité, mise à genoux devant le beau parler français, croyait naïvement trouver dans cette verbosité truffée de suffisance, mais aussi d'inefficacité, le critère exclusif et le symbole non-équivoque de la valeur, voire de la perfection, les Linné, entre-temps, et les Berzélius, s'illustraient prodigieusement dans les domaines de la Science, cependant qu'un Christopher Polhem et un Alfred Nobel marquaient de leurs noms des pages glorieuses d'une puissante tradition technologique.

Elle avait su également, la "petite Suède", capitaliser intelligemment sa neutralité au cours de la seconde guerre mondiale, et accumuler ainsi – chance que nous n'avons jamais eue – les réserves financières nécessaires à son décollage.

Deux mondes et deux mesures.-

Nous pouvons donc dégager de ces brefs rappels historiques deux conclusions essentielles. Ils nous enseignent tout d'abord que la technologie occidentale est, par essence et par vocation, une technologie de grande échelle, basée sur l'abondance des facteurs de production et l'ample dimensions des marchés à satisfaire. Les méthodes, techniques et procédés combinés par cette technologie utilisent donc des composantes dont les normes sophistiquées et les ordres de grandeur ne peuvent absolument pas être alimentés par l'apport de nos propres ressources financières et matérielles, qu'affectent et que distinguent, dans leur état actuel, des conditions de taille réduite et de pénurie. Ils sont dotés, d'autre part, de coefficients de rentabilité dont les seuils les plus bas dépassent amplement les possibilités actuelles de nos débouchés.

Il s'ensuit qu'inconditionnellement appliquée à nos efforts de production, une telle technologie ne peut ici conduire qu'à des gaspillages néfastes, et à une détérioration accrue, à notre détriment, de la balance du commerce extérieur, aggravant davantage la dépendance de notre Economie et paralysant finalement notre développement.

Ensuite, force est faite de constater que l'histoire économique ne nous offre pas de modèles capables d'inspirer une stratégie théorique adaptable à nos problèmes et situations spécifiques. Nous sommes bon avant-dernier parmi les 25 pays catalogués comme le «noyau dur» des sous-développés, pays pauvres parmi les plus pauvres auxquels la théorie contemporaine a déjà appliqué le nom de Quart-Monde, et pour lesquels l'on a davantage tendance à parler de tactique plutôt que de stratégie, tellement les solutions semblent dépendre du choc des réalités plutôt que d'une vue surimposée et aprioriste de l'esprit.

III

LES SOLUTIONS PROPOSEES

Au problème technologique ainsi posé et qui affecte la totalité des pays du Tiers-Monde, y a-t-il jamais eu des tentatives de solution?

L'Assistance Technique.-

Les raisons de l'échec

Face à l'écueil technologique qui bloque ici comme ailleurs les efforts de production de toutes les nations pauvres, la Communauté internationale, prise dans l'élan généreux des sentiments idéalistes de l'après-grande-guerre, a cru pouvoir administrer ces temps derniers à la maladie du Tiers-Monde les remèdes de l'Assistance technique, ensemble de projets et de programmes grâce à quoi devrait se produire, par généralisation

et extrapolation arbitraire des critères quantifiés du modèle occidental de civilisation, l'initiation progressive des pays sous-développés aux méthodes, techniques et procédés qui ont fait, dans les conditions que nous venons de passer en revue, la richesse des nations industrialisées.

Les résultats de cette entreprise se sont montrés si chétifs à l'échelle internationale, que des auteurs comme Ivan Illich ont pu écrire que la route de la pauvreté est construite avec les pavés de l'Assistance technique, tandis que des observateurs comme Marthoz y verraient même une technique pour assister au sous-développement du Tiers-Monde. Résumant ces opinions avec l'objectivité et la rigueur qui ont toujours caractérisé ses analyses, Tibor MENDE (1) vient de démontrer comment l'Aide internationale, généreuse dans ses prémisses, s'est vite révélée dans la réalité comme le nouveau "chasse-pieds" grâce auquel on fait entrer maintenant les pauvres dans le cothurne étroit de la "dépendance perpétuelle", ou comme "l'innovation la plus importante dans la grande mutation contemporaine" qui voit les grandes puissances passer "de la coûteuse présence coloniale à un contrôle indirect plus profitable", à une récolonisation plus intelligente, camouflant sous un masque moins hideux, mais non moins déformant, la distribution internationale des influences économiques.

Qu'en est-il de toutes ces critiques?

L'aide internationale, nous venons de le dire, a commis l'erreur de mal poser au départ le concept même de développement, en y voyant une simple procédure pour faire adopter par les sociétés sous-développées, qui se trouvent être pour la plupart des sociétés non-occidentales, les normes et barèmes de civilisation épousés par les sociétés occidentales dans les conditions particulières de leur évolution historique. Culturelle-

ment, économiquement, sans aucun souci des valeurs sociales et humaines fondamentales, mais selon des données rigides d'une mathématique implacable se résumant à une monétarisation méticuleuse de l'Homme, développement était donné pour synonyme d'occidentalisation, c'est-à-dire d'assimilation pure et simple et de conversion obligée de tout le genre humain aux habitudes de consommation, aux modes de penser et de vivre des sociétés occidentales.

Il en est résulté, sur le plan de la technologie qui nous occupe, une perversion inévitable de l'Assistance technique. Dans les meilleures des éventualités, je veux dire: même dans les cas hypothétiques de vocation désintéressée des instances donatrices, de validité des projets sélectionnés, de compétence et de bonne foi des techniciens appointés par l'Assistant, cette Assistance s'est appliquée à n'être que l'exportation aveugle des solutions techniques occidentales, telles que nous venons de les définir, au lieu de se faire volonté d'adaptation des méthodes et procédés scientifiques, qui eux sont universels, aux conditions d'existence et aux besoins spécifiques des pays assistés. Transfert donc de formules techniques mais non d'esprit technique, qui aboutit chez nous à des gaspillages navrants de temps et d'argent, et sert de frein finalement à une prise de conscience dynamique des véritables problèmes.

Citons à titre d'exemple les projets de pisciculture ou d'artisanat rural, qui n'ont jamais su motiver une large participation paysanne et n'ont exercé aucune influence sur les techniques indigènes. Citons encore l'assistance qui nous fut prêtée, il y a quelque temps, pour la circulation automobile à Port-au-Prince, et qui crut devoir matérialiser l'idée farfelue de calquer la dénomination des rues de notre ville sur le modèle des cités nord-américaines: avenue 1, 2, 3, nord-ouest, sud'est, et autres cocaseries du même genre.

Le peuple haïtien, qui n'a souvent pour se soulager que sa goguenardise vengeresse, a défini mieux que toute rhétorique l'image qu'il se fait de cette assistance en traduisant le sigle des plaques d'immatriculation attribuées aux véhicules des dits experts (O.I.) par ces mots tout emplis d'une compréhensible amertume : Organisations Inutiles.

Exigence d'Adaptation

J'aurais aimé opposer à ces exemples négatifs celui combien rassurant de l'Assistance pédagogique, dont les excellents techniciens ont finalement compris qu'il fallait rompre avec 170 ans d'un enseignement strictement élitiste, et proposer pour notre peuple une pédagogie active basée sur la reconnaissance définitive du Créole comme langue maternelle de l'haïtien, et l'introduction du Français comme langue étrangère et "d'accompagnement".

Malheureusement, pour des raisons qui semblent ne pas relever de la Mission elle-même, l'on fait pousser cette méthode techniquement impeccable sur une erreur scientifique fondamentale. En pratiquant dès le stade d'initiation l'introduction de la langue étrangère, l'on néglige en effet une donnée capitale maintenant établie de la Linguistique, de la Sémantique et de la Sémiologie modernes.

Qu'il s'agisse de la théorie du champ linguistique de Weisgerber, élargissant elle-même les découvertes de Herder sur le rôle actif de la langue maternelle dans la formation, chez l'homme, de la vision du monde; ou bien de la théorie de la double articulation de Martinet, expliquant à partir de Saussure et de Benveniste le double tour cérébral grâce auquel l'homme organise intellectuellement sa connaissance du monde environnant, puis crée, pour ses rapports avec ses semblables, son instrument so-

nore de communication; qu'il s'agisse enfin des thèses structuralistes de la Linguistique américaine, prolongeant les célèbres travaux de Troubetskoy et de Jakobson sur la phonologie et la stratification du langage; l'entente est aujourd'hui définitivement acquise, en dépit de quelques divergences d'Ecole, autour du théorème fondamental qui veut qu'une langue est d'abord et essentiellement repère de la connaissance, c'est-à-dire avant tout système mental de représentation et d'identification du monde, qui prend sa source dans les mêmes régions inconscientes où le cerveau fabrique la pensée. Il découle de ce postulat et pour les besoins de l'Enseignement, qu'au stade de codification sémiologique de cette identification sémantique, c'est-à-dire au moment où l'alphabétisation entreprend d'apposer les codes orthographiques aux conventions sonores liant déjà l'esprit du sujet au monde signifié, toute imposition d'un autre système de représentation ne peut que heurter les mécanismes inconscients de la pensée, aménager une disharmonie entre les catégories conscientes et les catégories inconscientes du langage, et installer chez le sujet un déséquilibre psychique qui mène infailliblement - excepté chez un faible pourcentage d'esprits d'élite - à l'ambiguïté psychologique, à l'aliénation culturelle et au blocage intellectuel.

Mais si dès maintenant l'on compare, selon les renseignements du numéro 125 de la Revue Conjonction, les résultats des premiers essais de cette nouvelle pédagogie avec ceux, aberrants, de notre enseignement traditionnel, il appert que cet exemple, quoiqu'encore à son temps de rodage, illustre déjà les possibilités de l'Assistance technique, quand elle prend la peine de s'adapter - ne fut-ce que partiellement et même tardivement - aux conditions d'existence et aux besoins réels de la nation assistée. Ce qui sort en tout cas démontré de cette expérience, c'est le caractère obligatoire de cette adaptation de la technique à l'échelle des milieux à transformer.

La technologie intermédiaire

La demi-mesure

Mus par ce souci d'adaptation, et devant les échecs par quoi se sont soldées toutes les formules de l'Aide technique au Tiers-Monde, des chercheurs généreux et des technologues avertis se sont résolument mis au travail, en quête d'une technologie spécifique faite pour les conditions socio-économiques prévalant dans l'aire géographique du sous-développement. En Angleterre, en Allemagne, en France, aux Etats-Unis, au Canada, des laboratoires s'adonnent à des investigations intensives, dans un effort remarquable pour transposer les méthodes et procédés de la technique occidentale aux conditions de pénurie qui caractérisent les facteurs de production des pays pauvres.

Résumant les travaux de l'Ecole anglaise - encore qu'elle se refuse le nom d'Ecole pour revendiquer celui de groupe de travail, marquant ainsi sa volonté pragmatique et sa vocation utilitaire -, résumant donc les préoccupations des chercheurs anglais dans leur quête d'une solution médiane entre, d'une part, le "backwardness" (l'arriérisme) qui qualifie l'activité productive des économies sous-développées, et d'autre part l'"advanced technology" (Technologie avancée ou de pointe) qui caractérise les méthodes et techniques de production des sociétés industrielles, Schumacher a proposé les appellations de "Intermediate technology" (Technologie intermédiaire), de "self-help technology" (technologie d'auto-assistance), pour désigner la mise en place de techniques dites "appropriées", simples et peu coûteuses, dont il énumère lui-même les quatre critères de sélection : smallness (petitesse), simplicity (simplicité), capital cheapness (financement réduit), et non-violence (non-violence).

Point n'est besoin de s'attarder sur le principe de modicité qui sert de base aux trois premiers critères de Schumacher : il s'explique de lui-même, et représente évidemment une règle d'or pour toute tentative d'amélioration ou de production, en

pays sous-développés, des services sociaux comme ceux sur lesquels se penchent la technologie médicale, la technologie des transports ou celle de la construction par exemple. Quant au concept de la non-violence, il ne s'agit pas ici, on s'en doute bien, de la tactique politique illustrée par Gandhi ou Martin Luther King, mais plutôt de la préoccupation toute récente de la Civilisation occidentale, préoccupation que la nouvelle école de Francfort, celle d'Adorno, de Marcuse etc..., appelle plutôt le thème de la réconciliation : réconciliation de l'Homme avec la Nature qu'il a trop longtemps mutilée sous prétexte de la dominer, et qu'il tache d'appeler précipitamment à son secours maintenant qu'il se sent menacé par le choc en retour de ses propres oeuvres irréfléchies.

Schumacher entend par là faire bénéficier le Tiers-Monde de l'expérience maléfique de l'Occident, l'avertir des dangers du développement sauvage qui détruit l'équilibre de la nature, et l'invite à respecter avec sagesse les lois de l'Ecologie dont le mépris a conduit l'homme occidental au suicide de l'Homme. La leçon est à retenir.

Le dilemme technologique

Cependant, encore que la préoccupation d'auto-assistance s'identifie parfaitement avec celle d'indépendance économique qui caractérise de nos jours toutes les démarches du Tiers-Monde, le nanisme économique prescrit par la Technologie intermédiaire ne reste pas, sur le chapitre des biens de production et de consommation, exempt de toute critique.

Cette technologie se ramène tout d'abord à une évidente irrationalité économique, puisqu'elle ne peut jamais arriver à créer une productivité compétitive, laissant les pays pauvres se débattre dans un cercle vicieux. En effet, aucune nation du Tiers ou du Quart-Monde, sauf peut-être l'immense Chine, ne peut se permettre de ne produire que pour ses propres besoins et vivre en économie strictement fermée. C'est d'ailleurs de la balance excédentaire de leur commerce extérieur que ces pays

peuvent puiser les "surplus disponibles" pour le financement de leurs projets de développement.

La question est d'importance et mérite examen.

Elle s'attire ensuite l'accusation de colonialisme technologique, pour ce que ses ambitions moyennes semblent conçues aux fins de maintenir inchangées la coagulation actuelle du monde et l'actuelle répartition des blocs et des marchés, en retenant systématiquement la capacité productive des pays sous-développés à un niveau et dans un état d'infériorité par rapport à celle toujours plus perfectionnée, toujours plus avancée du monde occidental.

La question est d'importance et mérite examen.

La production des pays pauvres, puisqu'elle ne peut se contenter des marchés internes, doit se soumettre à une exigence de compétitivité afin de soutenir favorablement non seulement la concurrence des autres pays du Tiers-Monde, mais aussi celle des secteurs primaires largement protégés et favorisés des propres pays développés. Comment ces pays démunis peuvent-ils remplir cette condition sans donner une dimension concurrentielle à leurs entreprises? Et comment parvenir à un tel résultat sans la mise au point de moyens techniques tout aussi efficaces, et même peut-être, précisément en raison directe de la modicité des éléments de mise en oeuvre, plus avancés sur le plan de la rationalisation que ceux de la technologie occidentale, en même temps que plus en harmonie avec le niveau des capacités et des besoins des économies anémiées?

D'un autre côté comment ces pays démunis peuvent-ils supporter les coûts de telles recherches scientifiques et technologiques sans amputer de façon substantielle leurs programmes d'investissement immédiatement productifs? Tel est le cercle de fer dans lequel le dilemme technologique – la guerre des innovations dont parlait Schumpeter – tient enserrées les nations du Tiers-Monde et à fortiori celles encore plus déshéritées du Quart-Monde.

Primauté de l'intérêt.

Pour tâcher de briser ce cercle et de trancher le dilemme, ces nations ont pu récemment, soit grâce à leur présence majoritaire dans des organismes internationaux, soit dans des associations interrégionales ou interétatiques spécialisées, articuler ce que l'on a convenu d'appeler une Stratégie internationale de développement. Stratégie basée sur la constitution de blocs de pression en vue d'obtenir un "repartition du monde déjà partagé", c'est-à-dire une nouvelle distribution des marchés internationaux, une nouvelle réglementation des échanges qui tienne compte des droits des pays pauvres à une réciprocité dans les privilèges, à de meilleurs prix pour leurs produits de base, et à la protection de leurs industries naissantes contre les manœuvres des grands cartels.

Aux termes de cette stratégie, il s'agit pour le Tiers et le Quart-Monde de reprendre enfin possession de leurs matières premières, de les vendre sans plus les donner en cadeau aux grandes multinationales, de les transformer sur place pour parvenir à une diversification de leur propre économie, de rétablir sur des bases saines et équitables la division internationale du travail, bref de renverser toute la stratégie commerciale échafaudée naguère, nous l'avons vu, sous l'égide du Big Stick, du Commonwealth et de la Coopération, afin d'aboutir à une répartition plus juste, plus humaine, des revenus et des standards de vie.

Mais alors, dans ces gigantesques conflits d'intérêts et de droits considérés comme acquis, dans quelle mesure les nations dominantes sont-elles, disposées à laisser prendre sur elles toutes ces victoires? Les instances internationales comme la CNUCED ou l'ONUDI d'une part, et de l'autre les efforts tiermondistes d'intégration et de lutte collective comme le CARICOM, l'ALAC, ou l'OPEP, sont-ils jamais encore parvenus à l'établissement de contrats dûment signés ou à la formulation d'une procédure comminatoire servant de règle exigible entre tous les Etats? Leurs vœux et leurs fracassantes résolutions,

leurs recommandations prises au conditionnel, n'arrivent pas à engager les grandes puissances, lesquelles se font d'ailleurs toujours fort d'en infirmer la portée soit par de sérieuses mises en garde, soit par leur rejet préemptoire, soit par l'expression parfois mal déguisée de leur mécontentement et de leur mauvaise humeur.

D'un autre côté, assistance technique, programme de prêts des institutions internationales de crédit, formules nouvelles dont se prévalent les nations riches pour se tailler une image de bienfaiteurs zélés et d'organiseurs attentifs du développement universel, n'ont-ils pas toujours été assortis de conditions de liaisons, avouées ou inavouées, grâce auxquelles les donateurs imposent aux nations pauvres, et à leurs frais, des biens d'équipement et des habitudes de consommation qui asservissent inexorablement les économies sous-développées à celle des grandes puissances? George Woods lui-même, ancien président de la Banque Mondiale, ne pouvait s'empêcher de constater que "certains pays ont indiqué clairement qu'ils ne considèrent le financement du développement que comme une subvention déguisée à leurs exportations".

Dans quelle mesure alors – peut-on légitimement se demander – dans quelle mesure des centres de recherche disséminés dans le monde occidental (et depuis peu dans certains grands pays en voie de développement: Brésil, Colombie e.g.) peuvent-ils vraiment aboutir à l'élaboration d'une technologie qui fournirait aux nations pauvres l'arme suprême dont elles ont justement besoin dans leur bataille économique contre les nations maîtresses du monde? Les grandes puissances auraient-elles brusquement cessé d'avoir besoin de marchés sûrs pour leurs produits manufacturés? Seraient-elles enfin parvenues à ce haut degré de sagesse et à ce suprême humanisme qui les écarteraient de tous les calculs dérisoires et à court terme, pour les élever jusqu'à une vision grandiose de leurs intérêts dans un monde universellement doté de plus larges moyens économiques et de

plus vastes ambitions sociales et culturelles? L'âne mécanique et le moteur à eau, solutions nécessaires aux problèmes du Tiers-Monde, pourront-ils jamais prendre naissance dans les ateliers de l'Occident?

Facteurs d'échelle.

Autant de questions qui, pour n'être malheureusement que mirages d'une bienheureuse utopie, semblent justifier pleinement les suspicions dont fait l'objet le concept occidental de technologie intermédiaire, de quelque bonne foi qu'en puissent être animés les protagonistes et les savants technologues attachés à son élaboration.

Il se dégage toutefois de cette idée généreuse une exigence de parcimonie et de simplicité que le Tiers-Monde aurait absolument tort de ne pas adopter comme règles fondamentales de tout programme d'amélioration ou de création de méthodes et de techniques pour ses propres besoins de production. Il ressort néanmoins des considérations qui précèdent qu'il appartient aux pays sous-développés, et à eux seuls, de relever le défi technologique de leur libération, et de briser, dans leurs laboratoires et à leur propre échelle, après une victoire nécessaire sur eux-mêmes, sur leur notoire indiscipline et leur lamentable incurie, le cercle vicieux du sous-équipement, de la sous-production et de la sous-existence. L'Inde et l'Algérie nous en fournissent déjà l'encourageant exemple.

C'est dans cette perspective que nous allons considérer maintenant comment se pose en particulier pour nous, haïtiens, le problème de la technologie.

IV

POUR UNE TECHNOLOGIE NATIONALE

Quête, donc, de méthodes et de procédés pour arriver à maxi-

miser notre capacité de production, le défi technologique se pose pour nous à deux niveaux ;

- a) celui, sociologique, de l'esprit expérimental donc question de Culture, partant d'éducation; puis
- b) celui, opérationnel, des projets de développement, donc question d'organisation, de rendement, de rentabilité.

Examinons ces deux étapes.

Projets et Rentabilité

Qu'il s'agisse du projet global qu'est le développement ou de projets spécifiques s'insérant dans le cadre de celui-la, le critère de sélection et de décision qui s'impose est évidemment celui de la rentabilité. Celui-ci se calcule non pas selon le volume de production du projet, non pas selon le nombre de bras qu'il met au travail, mais en tenant compte de conséquences bien plus profondes et de résultats autrement fondamentaux.

Pour évaluer la rentabilité d'un projet, deux systèmes s'offrent au chercheur.

L'Ecole française considère les modifications dans le mouvement des échanges provoqués par l'impact du projet dans son champ d'influence, puis les modifications dans l'échelle des revenus distribués sous forme de salaires, d'intérêts, de rentes, d'impôts et de redevances; puis elle comptabilise l'effet multiplicateur de cette double série de modifications sur la production globale, sur l'emploi et finalement sur la formation nationale du capital fixe utilisable.

L'école américaine, de son côté, tient compte de deux indices :

I) le taux de rentabilité nationale brute, ou valeur ajoutée, qui représente le revenu brut créé par l'investissement et distribué à la main d'oeuvre, au capital ou à l'Etat;

II) le taux de surplus financier, ou effet de développement,

qui constitue la contribution du projet à l'accumulation du capital national.

C'est ici qu'intervient la technologie. L'effet de développement d'un projet, ou son apport à la formation du capital national, est fonction du niveau de la productivité. Or, nous l'avons vu, c'est à la technologie qu'il appartient de porter à son maximum le coefficient d'efficacité d'une entreprise de production.

Elle le fera en se livrant à des recherches sur les différents facteurs de production, recherches à partir desquelles elle élaborera des combinaisons novatrices que l'entrepreneur privé ou public choisira conformément à son volume ou à son plan de production.

Quatre points cardinaux -

Les travaux d'une technologie nationale en vue de notre développement auraient donc pour tâches prioritaires :

1o- d'inventer dans l'immédiat, pour la fourniture des biens et des services actuellement mis en oeuvre (de l'huile de cuisine aux cabrouets de Port-au-Prince), des procédés nouveaux, tant chimiques que mécaniques, de production qui viennent utiliser des matières premières et autant que possible des biens de production d'origine locale, afin de bloquer toute exportation inutile de devises, et d'accorder en même temps, par l'effet multiplicateur des ramifications géographiques et sectorielles induites, un véritable coefficient de rentabilité nationale aux entreprises existantes;

2o- de mettre au point, par voie de recherches scientifiques, des produits nouveaux qui viendront, compte tenu de la loi des marchés, organiser la diversification de la production nationale et l'intégration agro-industrielle;

3o- d'élaborer, soit par voie d'extraction, soit par voie de synthèse, de nouveaux matériaux, de nouvelles sources d'énergie et de nouvelles matières premières destinées à alimenter, l'équipement infrastructurel et l'expansion progressive de l'activité économique;

40- de procéder à une organisation du travail qui sache adapter le nombre et le niveau professionnel des 2.335.000 paires de bras de notre population active aux exigences d'une mécanisation non pas aveugle mais intégrée en vue de l'engagement de l'homme lui-même dans la bataille du développement.

Entreprises et développement

C'est par ces voies et moyens qu'une technologie nationale viendra porter à leur maximum le coefficient de productivité et l'effet de développement de toute entreprise haïtienne privée ou publique. Car, en définitive, sans cet effet et sans ce coefficient multiplicateurs, la valeur d'une entreprise quelconque demeure nulle et de nul effet sur le développement global de la nation. Dans ses intéressantes études sur l'Inde, Morris J. SOLOMON (1) a bien montré qu'une usine peut constituer une entreprise parfaitement rentable, c'est-à-dire rapporter des profits substantiels à son propriétaire, mais en même temps ne pas représenter effectivement une industrie de développement, une industrie qui participe à l'équipement de la nation, une "industrie industrialisante" selon la conception de Rostow

Dans la même logique, un projet public trop fortement mécanisé et utilisant des machines et des matériaux importés, peut à court terme exercer un réjouissant mais illusoire effet de croissance, et ne pas se révéler à long terme une opération de développement, si la machinerie utilisée ne peut pas être réemployée dans d'autres secteurs pour étendre son temps d'amortissement et de dépréciation, si son entretien et son fonctionnement rendent l'économie nationale toujours tributaire du pays fournisseur (pièces de rechange, gazoline, gasoil), si la survie de l'ouvrage lui-même ne fait qu'alourdir en permanence le tableau des importations (goudron, asphalte), et si les modifications provoquées dans le mouvement des échanges et l'échelle des revenus n'arrivent pas à produire un effet de diffusion et de multiplication sur le capital technique et le capital monétaire de la nation, je veux dire un effet de progression en chaîne sur la masse des biens et moyens de production et sur le relèvement du taux d'investissement.

Les effets d'une telle entreprise ou de tels travaux publics finissent à long terme par n'avoir aucun impact sur la richesse nationale, et le mouvement d'euphorie un moment enregistré atteint vite la stagnation pour finalement se diluer, parce que ne pouvant pas être auto-entretenu. (Exemple : Belladère). Tous les revenus distribués par de telles activités sont en effet immédiatement réexportés : Ceux du capital vont rembourser les coûts et payer l'entretien des machines et matières importées; ceux de l'Etat servent à colmater les déficits accrus de la balance des paiements; ceux de l'entrepreneur et du salariat suivent le mouvement centrifuge constaté à la fois par les lois de Engel et de Veblen, et selon lequel dans toute société fortement différenciée - dont les sociétés sous-développées restent l'exemple le plus classique -, tout relèvement du pouvoir d'achat se traduit par un accroissement plus que proportionnel de la consommation de produits manufacturés, donc un alourdissement des postes d'importation et un renforcement des influences étrangères.

C'est ainsi que chez nous, par exemple, toute modification des revenus chez les ressortissants des classes populaires se traduit par une volonté de se démarquer aussi ostensiblement que possible du secteur paysan moyennant l'adoption de tous les signes extérieurs de la non-ruralité : perruques et tenues vestimentaires des couches supérieures de la population urbaine (modes gogo, yéyé etc.), bracelets-montres qui parfois n'indiquent aucune heure, lunettes et serviettes donnant des airs d'"intellectualité" (les moins jeunes se rappellent certainement la vogue des lunettes hexagonales qui suivit, l'époque de l'Exposition du Bi-centenaire par exemple)... (1)

Les classes moyennes et bourgeoises à leur tour, pour fuir la ressemblance ainsi recherchée par les catégories prolétariennes, utilisent la part de revenus qui leur échut pour importer cycliquement les modes de consommation venant du modèle international, des petits pois en conserve à la voiture de grand luxe en passant par les pires niaiseries vestimentaires.

C'est ce que l'on pourrait appeler le lagon du snobisme et de la

désertion sociale, qui soumet toutes les couches de la population aux habitudes de consommation des pays industrialisés, épongeant en faveur de ceux-ci toute inflexion positive de la courbe des revenus : phénomène sociologique qui exprime l'un des paramètres les plus régressifs du sous-développement, et auquel seule une technologie nationale peut et doit fournir des solutions nationales.

Leviers du décollage -

Pour toutes ces raisons, dans tout pays à la recherche méthodique du développement, la technologie soumet les combinaisons novatrices qu'elle a pour tâche d'élaborer aux deux objectifs qui se présentent comme les points d'appui essentiels du décollage économique : la nationalisation des habitudes de consommation, et la mise au travail des masses inoccupées.

En fournissant à l'agriculture, à l'artisanat et à l'industrie les moyens de produire plus et mieux, la technologie permet à la société de s'imposer de nouvelles habitudes de consommation qui parviennent, sans porter préjudice aux conditions nécessaires de prix et de qualité, à bloquer l'exportation massive de numéraire en créant en faveur de la production nationale le climat favorable à la constitution des marchés internes et à l'application enthousiaste du slogan "Consommez national".

Ensuite, une technologie de développement ne se paie jamais le luxe de "machiniser" à outrance les entreprises s'insérant dans le cadre du projet global de développement. Elle préfère mobiliser au départ les masses inemployées, équipées d'un outillage mécanisé à la limite de la rentabilité optimale, permettant ainsi la conversion du capital main-d'oeuvre en capital financier destiné au paiement de l'équipement national. Exemple : les constructions de routes en Allemagne au début de l'ère national-socialiste. Exemple encore : l'industrie horlogère de l'Inde, qui a su conquérir le marché mondial, y compris celui de la Suisse en sous-traitance, pour avoir eu l'intelligence de mettre en pratique les enseignements de Gandhi qui prescrivait

pour l'Inde "non pas une production en masse mais une production par les masses"

En serions-nous incapables?

J'ai battu des mains, un matin de novembre de l'année dernière, quand j'ai vu dans les rues de Port-au-Prince Léopards et Miliciens en tenue de campagne, s'occuper, pelles et brouettes en mains, avec un sérieux et une efficacité incomparables, de débarasser la chaussée des alluvions accumulées par les inondations de la veille. J'ai battu encore des mains quand j'ai lu le mois dernier, dans un journal de jeunes, COUMBITE, l'organe des élèves de la classe de philosophie de l'Institution St-Louis de Gonzague, quand j'ai lu dis-je dans cet intéressant périodique les propos d'un jeune de certainement moins de 20 ans, réclamant la constitution de brigades de jeunesse pour la participation des jeunes aux travaux qu'appelle le développement. J'ai cru voir dans ces deux manifestations exemplaires les signes évidents d'une nouvelle mentalité en gestation: celle faite de civisme, de volonté collective de progrès, du sens de la responsabilité de chaque citoyen devant la nation. Une tendance nouvelle est donc en train de prendre corps: aux techniciens assemblés de le savoir endiguer pour en ensemercer la vigueur vierge de nos multitudes en guenilles, et forger avec elles, et pour elles, les routes ensoleillées de notre transhuman- ce.

Mais auparavant, examinons sans plus tarder l'autre niveau du problème technologique qui nous étreint: celui de l'esprit expérimental.

Mysticisme et Technologie.-

Méfaits du «Bondieu Bon»

Michel Lamatinière HONORAT, définissant, dans une récente conférence à l'Institut français, l'une des composantes de la mentalité haïtienne, démontrait comment notre croyance au "Merveilleux" constitue l'un des dénominateurs communs de

toutes les démarches de l'Homme haïtien, du bourgeois comme du prolétaire, du citadin comme du paysan. Croyance au merveilleux, notre "pensée miraculaire" (J.P. Mars) déborde en effet le cadre des manifestations culturelles du Vodou et du Christianisme pour caractériser nos attitudes individuelles face à la pression des besoins sociaux les plus courants. Les "expéditions", les "points", les "luminations" d'une part; le fétichisme iconolâtre, les avemaria portés en sautoir, les ablutions à l'eau de Lourdes d'autre part; ou encore les jeûnes sur la montagne, les "messages" tonitruants, la croyance à l'omnipotence du "bénédictin" crié avec une vigoureuse conviction; autant de formes que prennent chez nous notre commun éloignement de l'esprit expérimental, et son remplacement par attentisme polyvalent et tout empreint de candeur, fondé sur l'espérance que un et un pourraient un jour, par le jeu de quelque mécanisme méta-naturel, finir par faire autre chose que deux.

Cette attitude envahit même les sphères administratives pour nous figer dans le confort fragile où règne souverainement l'innocente vertu des mots. Que de fois en effet ne lisons-nous pas dans nos journaux que tel problème a enfin reçu son heureuse et définitive solution parce que tel administrateur compétent aura prononcé un beau discours, émis un communiqué pertinent ou passé des instructions énergiques.

Magie sympathique, magie homéopathique, magie verbale, autant de manifestations d'une mentalité mystique, disons le mot: d'une mentalité magico-religieuse qui, digérant mal l'enseignement des Religions, nous retient dans les limites commodes mais improductives de l'irrationnel. Notez bien que parfois, auto-suggestion et la Foi aidant, il se produit d'authentiques miracles qui ne manquent pas de raffermir la soumission collective au "Bondieu Bon". Mais une communauté peut difficilement vivre de miracles, le miracle étant par définition production exceptionnelle d'effets sans cause explicable, donc selon des normes inconnues partant non répétable. Or seules intéressent

le Social les innovations produites selon des normes définies, répétable par quiconque en possède le mécanisme, et produisant toujours dans les mêmes conditions les mêmes effets recherchés: seules de telles innovations peuvent devenir techniques de production. Il s'ensuit donc que la technologie, fait social par excellence, ne peut en aucun cas se construire sur le merveilleux.

L'homme partout est l'homme

Mais que dis-je? Cette croyance au merveilleux serait-elle l'apanage exclusif de l'homme haïtien? Ne retrouve-t-on pas sous nos péristyles ou dans le secret de nos baguis des blancs bien blancs, bien connus pour leur matérialisme et la rationalité de leurs jugements, s'assurant avec conviction du concours de quelque "point" pour la bonne marche de leurs affaires? D'aucuns même, en poste ici, se font "marrer un paquet" auquel ils arrivent à croire avec tant de force que, même transférés ailleurs, ils paient régulièrement le voyage de leurs houngans pour le renouvellement périodique du fétiche.

Que dire alors de la vague nouvelle qui envahit depuis quelque temps, dans certaines grandes capitales d'Europe, les officines des voyants, des marchands de tarôts, des radiesthésistes et occultistes de toute espèce? Hier encore, avant Pasteur et la bactériologie, n'est-ce pas cette croyance au merveilleux qui peuplait l'Europe blanche de cathédrales et de centres de pèlerinage pour prémunir et sauver les populations des ravages des redoutables épidémies?

L'Angleterre elle-même, berceau du capitalisme industriel, a toujours été, on le sait bien, un des hauts lieux de tables tournantes, des invocations et du mystère. Dans leur ouvrage démystificateur, "Le matin des magiciens", MM. Pauwels et Bergier ont bien montré que le parti nazi, qui a su dans les années 30 et en un temps record reconstruire la puissance économique de l'Allemagne, n'était dans son essence qu'une secte magique, utilisant pour frapper l'imagination des masses allemandes les

effets du merveilleux.

Et alors, cette croyance au merveilleux a-t-elle jamais empêché le développement de l'esprit expérimental chez l'homme blanc? Ne faudrait-il pas au contraire prétendre que cette croyance au merveilleux n'est au fond qu'une manifestation de l'étonnement intellectuel, une prise de conscience de l'existence d'un ordre de choses qui échappe à la perception courante, étonnement et prise de conscience qu'il suffit de transformer en réflexion méthodique pour engendrer la Science?

Triomphe de l'Homme

Les développements nouveaux des Sciences naturelles semblent devoir en vérité conduire l'homme à une révision totale des canons de la Pensée. Depuis quelque temps en effet, l'on semble revenir, dans les laboratoires, sur le mépris de la Science occidentale à l'endroit d'un mode de connaissances trop longtemps qualifié de superstitieux.

Chassée jadis des avenues de la science par les éclats de rire de la chimie naissante à cause de ses recherches sur la transmutation des métaux, l'alchimie avait déjà repris un peu de son prestige depuis que Lord Rutheford était parvenu, dès 1919, à bombarder l'azote avec des particules alpha radio-activées pour le transformer en oxygène. Et maintenant, grâce à des instruments hautement perfectionnés comme le synchroton à forte concentration, véritable pierre philosophale, la transmutation des métaux, ce vieux rêve fou des alchimistes, est devenue un lieu commun de laboratoire.

Aux Etats-Unis, dans ce pays par excellence de la Science, de la technologie et du pragmatisme, de savants biologistes ont eu à la suite de Cleve Backster, un amateur de génie, l'idée sensationnelle d'appliquer le réacteur psychogalvanique, la machine à détecter le mensonge, dans une série d'expériences sur les végétaux, démontrant l'existence d'ondes télépathiques par quoi semblent s'expliquer tous les phénomènes autrefois merveilleux

de voyance, de prémonition et de communication inter-biologique.

En Union Soviétique, pays où ne se rencontrent guère de piliers de sacristie ni des entreteneurs de mythes, d'éminents physiologistes, comme un Léonid Vassiliev de l'Université de Leningrad, s'appliquent à mesurer expérimentalement la transmission des ondes télépsychiques.

La psychokinésie, c'est-à-dire le pouvoir qu'a l'homme de mettre des objets matériels en mouvement par le simple exercice de sa puissance mentale, est maintenant chez les soviets étudié dans des laboratoires spécialisés qui en contrôlent strictement et les conditions et la portée. La penséographie, ou faculté qu'a l'homme de provoquer par ses ondes cérébrales des réactions chimiques à distance, est maintenant enregistrée, chez les américains du nord, sur des plaques photographiques rigoureusement contrôlées et dans des conditions spécifiques qui ne laissent aucune place au merveilleux.

Au Japon, la chiromancie est devenue la chiologie, et sert au diagnostic clinique d'une gamme de plus en plus étendue de maladies. L'Astrologie ne provoque plus le sourire des savants depuis que l'on a découvert que l'Univers est un immense magma d'ondes électro-magnétiques grâce à quoi les corps célestes agissent à la fois les uns sur les autres et sur les moindres organismes morts ou vivants. Et l'on y croit trouver l'explication de cet équilibre merveilleux, de ces rythmes vitaux si parfaitement synchronisés et de ces extraordinaires concordances dont l'Occident avait si longtemps ignoré le mécanisme pour avoir rejeté en bloc et avec dédain toute la science des civilisations égyptienne, chinoise et amérindienne.

C'est tout un ordre nouveau qui s'annonce. La Science moderne est en train de découvrir des merveilles ignorées de la Nature. Et le jour n'est pas loin où Sociologues, médecins, anthropologues et ethnographes de chez nous combineront leur savoir pour expliquer scientifiquement ce phénomène neuro-physiologi-

que qu'est le Loa, démystifiant enfin cette prétendue intervention du Surnaturel dans les affaires de l'homme, croyance trop longtemps utilisée par houngans, bocors, grands dons et exploiters de toute espèce pour maintenir sous leur coupe la masse des petits paysans cultivateurs ébaubis et craintifs.

Grâce aux expériences de la Parapsychologie, la vraie, l'extraordinaire nature de l'Homme, cet Inconnu d'Alexis Carrel, est finalement en train de s'imposer à la desséchante matérialité du scientisme occidental. Et jusque dans les laboratoires, l'esprit de l'Homme prend enfin sa revanche sur Condillac, qui avait prétendu l'enfermer dans l'univers chétif et étroitement mécaniste des cinq petits sens traditionnels.

Leçons pour nous-mêmes.-

On veut dire par là que derrière notre merveilleux, masquées par l'écran de la connaissance empirique qui relie mal les effets à leurs causes, peuvent se trouver dissimulées tout un monde de merveilles qui n'attendent qu'un Cleve Backster ou un Vassiliev pour les soumettre à la rigueur de l'analyse expérimentale et les verser comme autant de contributions de notre petite communauté à l'avancement de la Science et de la Technique universelle. On veut aussi dire par là qu'il n'existe aux yeux de la Raison aucune antinomie irréductible, aucune barrière infranchissable entre, d'une part, le collier maldioc ou le scapulaire de notre merveilleux, qui ne sont pas autres choses que manifestations instinctuelles de notre étonnement devant les merveilles inexplicables de la Nature, et d'autre part le transistor ou le commutateur de la modernité technologique, qui se veulent, eux-mêmes, application de la rationalité expérimentale au même étonnement naïf de l'homme, pour enfanter la Science.

Pour établir le passage entre ces deux mondes, disons mieux: entre ces deux facettes d'un même monde, il est à la fois nécessaire et urgent que nous établissions chez nous un système éducatif qui fasse plus de place au Laboratoire qu'à la récitation, et sache faire appel, non plus à la mémoire mais à l'in-

telligence, non plus à l'imitativité mais à la créativité, afin que naisse et se développe chez nos enfants, dès leur plus jeune âge, l'esprit expérimental et de méthode. Il est à la fois nécessaire et urgent que nous élaborions pour notre jeunesse des programmes de formation qui lui ouvrent d'autres voies que celles du bachotage littéraire et des carrières spéculatives, en conférant égale noblesse à l'enseignement professionnel et technique, afin que notre peuple finisse par comprendre que seuls la technologie et le travail, et jamais le verbalisme dans la mendicité, font la force des sociétés et la richesse des nations. Il est nécessaire et urgent que naisse et se répande chez nous à tous les niveaux, dans les domaines de l'agriculture comme de la construction, de l'énergie comme de l'élevage, de la médecine comme de l'industrie, une recherche scientifique et technologique qui s'applique à tirer de la Nature toutes les merveilles qu'elle recèle, et à fonder sur elles – laissant le merveilleux pour la Métaphysique qui est aussi besoin supérieur autant que refuge et force spirituels de l'Homme – une Science et une Technologie nôtre qui deviennent les armes matérielles de notre communauté dans sa bataille pour le développement.

V

CONCLUSION

Il n'est point de bon maître

Depuis deux siècles près, pour se gausser de notre insoumission et faire de nous l'exemple et la preuve de l'infériorité de toute une variété d'hommes, les maîtres du monde et les monopoleurs de la Pensée raisonnante se font le plaisir et le devoir de nous écraser sous le spectre d'un double mythe: mythe de notre incapacité congénitale, mythe de l'extrême et irréductible pauvreté de notre terre. Nous laissant prendre ingénument au jeu intéressé de cette double infériorisation, nous en avons développé deux complexes qui se combinent efficacement dans leur négativité: complexe de l'irresponsabilité, complexe de

l'inutilité de l'effort, conduisant l'un et l'autre à la néantisation de l'action: "Nul ne peut, entend-on souvent, réformer la République; il n'y a rien à faire, le magister blanc dixit, ce pays est irrémédiablement foutu".

Entretiens le magister procède à des prospections géologiques dans notre terre réputée pauvre, et ne daigne même pas souffler mot aux "incapables" que nous sommes des résultats de ces recherches intéressées. Entretiens le magister s'installe, moyennant pitance, sur notre terre déclarée pauvre, emporte notre sol sans se donner la peine d'en extraire le minerai qui lui fait besoin, et sans dire évidemment aux "bons sauvages" que nous devons rester quel métal d'accompagnement juxta celui qu'il déclare en tirer.

Résultats: nous importons tout de chez le maître, de la machine industrielle aux provisions alimentaires. Pour ces dernières, qui représentent à elles seules 40% du chiffre annuel de nos importations, il est intéressant de noter qu'elles consistent en produits agricoles, d'élevage et de pêcheries: autrement dit, pas un seul article qu'il nous fût impossible de produire nous-mêmes. Nous jetons des mangues aux pourceaux, nous brûlons nos arbres fruitiers, et nous importons de la confiture de Hollande.

Les chemins de la Raison.-

Heureusement, il faut le dire avec joie, il se manifeste depuis quelque temps une volonté de renverser la tendance et de nous engager enfin sur les chemins difficiles mais féconds de l'effort collectif. Il nous faut, pour encadrer cette volonté bienfaisante et maximiser l'efficacité de cet effort, une Science et une technologie nôtre qui viennent demander des comptes précis à l'Agrologie et à la Géologie, afin que soit renversé le mythe de notre naturelle impuissance.

Une Science et une Technologie qui sachent faire appel à l'Ethno-Botanique pour percer les secrets de toutes les guérisons prétendument miraculeuses qui ont lieu dans notre Folklo-

re, afin que s'installe chez nous, à partir de notre flore, une industrie originale capable de nous tailler une place dans le labyrinthe des marchés internationaux.

Une Science et une Technologie, qui sachent résolument obtenir, et de nos programmes de formation des cadres à l'étranger, et de ceux de l'Assistance technique internationale, qu'ils deviennent, non plus instruments d'une nouvelle forme de colonialisme, non plus importation de machineries et de formules techniques toutes faites reconnues néfastes aux conditions et aux besoins de notre économie, mais assimilation de la méthode scientifique et de l'esprit technologique, pour leur intégration dynamique dans la mouvance de nos patrons culturels, pour leur ajustement à l'échelle de nos besoins et l'application de leur rationalité fécondante à nos efforts de production.

Une Science qui vienne mettre fin, en les utilisant, à la fuite de nos cerveaux, et sonne autour de notre peuple le ralliement de tous nos cadres; pour une Technologie nôtre fondée sur l'expérimentation scientifique, la recherche opérationnelle, et l'engagement méthodique de toutes nos ressources connues et à connaître, tant naturelles que financières et humaines; pour une victoire nôtre, une victoire possible et maintenant plus que jamais dans notre histoire à notre portée: celle, totale et intégrale, de l'Homme haïtien, sur ses contempteurs, sur ses exploités, mais par-dessus tout sur soi-même, pour sa nouvelle INDEPENDANCE.

Jean Jacques HONORAT

GLOSSAIRE DE MOTS CREOLES UTILISES DANS LE TEXTE:

<i>Baguis (ou badjis)</i>	: sacristies vodoues
<i>bocors</i>	: sorciers
<i>expéditions</i>	: maléfices
<i>lago</i>	: jeu à cache-cache
<i>luminations</i>	: allumage de bougies au pied d'une image de : saint ou dans un bagui
<i>loa</i>	: dieu vodou
<i>marrer un paquet</i>	: composer un talisman
<i>péristyle</i>	: temple vodou
<i>point</i>	: fétiche

(1) *Jean Jacques Honorat est l'auteur d'«Enquête sur le Développement» (Imprimerie Centrale, 1974). Ce texte sur la technologie a été présenté sous forme de Conférence à l'Institut Français d'Haiti le 24 avril 1975.*

COMPAGNIE DES TABACS COMME IL FAUT

A votre Service depuis près de 50 ans
Fabriquant des cigarettes « Splendid », « Splendid Filtré »
« Comme il Faut Filtré », « Comme il Faut Mentholée Filtrée »
« Marlboro », TABAC POUR PIPES
Kentucky Club, Flanders, Brush Greek.

SOCIETE ANONYME DARBOUCO

185, Rue du Quai, Telephone : 2-2132 – Port-au-Prince

Equipement et Fournitures Agricoles
Tracteur Diesel « COCKSHUTT »
Charrues RANSOMES
SEMENCES KEYSTONE
Séchoirs à Café ADS
Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY
Plaques fibro-Ciment ETERNIT pour toiture, plafond
et cloisons.

*GLISSEZ - VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D' AIR*

WESTINGHOUSE

Téléphone : 2-2092 BOUCARD & CO , Distributeur

A NEW YORK
PAN AM MET EN SERVICE L' AEROGARE
LE PLUS
EFFICACE DU MONDE :

VOUS NE FAITES QU' Y PASSER.

AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT

de moderne :...

Le regard perdu sur les sentiers de l'avenir, un peu d'ironique cynisme flottant sur leurs lèvres mandarines, le sourcil froncé devant nos puérides inquiétudes, nos sages nous invitent à passer aux choses sérieuses. Parlons plutôt, disent-ils, d'investissements massifs, de flots de dollars, de crédit échelonné (sur des vies gaspillées); laissons-nous civiliser par la bible du middle-west créolisée par des missionnaires du far-west; accueillons Molière, Debussy, Aznavour, Jean Genêt, Poulenc, venus coopérer à notre francisation. Attendons la manne : le chômage résorbé, la classe moyenne transistorisée, la paysannerie communautairement encadrée, le salarié agricole borlettisé, les pieds de l'ouvrier plastifiés, le sourire de l'écolière colgatisé, la madame Sara motorisée, le patron computérisé, tout cela s'appelle la modernité.

Si nous insistons cependant, certains complaisants, nous concèderons : Que craignent les chercheurs d'authenticité ? Nos troupes folkloriques n'ont-elles pas le loisir de danser la bamboula devant le touriste attendri ? Notre naïveté ne se vend-elle pas à prix d'or chez les marchands de primitifs ? Y-a-t-il jamais eu autant de spectacles vodous dans des hounforts travaillant à guichets fermés ? Pourquoi s'alarmer alors que la calebasse, les schleux schleux, le banéco, Préfète Duffaut et les robes vèvès monnayent si bien notre commerce ? Bien vivant pour faire vivre quelques-uns, notre folklore se porte bien.

Démagogie souriante et folkloriste, ou invite insidieuse à la pure et simple assimilation face à la prétendue modernité ? Deux faces de la même démission. Il s'agit à présent d'établir le lien subtil et ténu, certes, mais indispensable, entre la volonté de progrès technique et la conscience nationale de l'authentique. Ce lien ? Une nouvelle morale de solidarité collective agissante peut seule permettre de sortir l'homme haïtien de la nuit du moyen âge. Cette force éthique neuve, modelant enfin le visage original de son bonheur, le débarrassera des grimaces de l'assimilation : Cela s'appelle l'aurore des temps fraternels. Pour nous, l'espoir, c'est cette quête d'haïtianité.

Quête illusoire ou stérile ? Sursaut dérisoire d'orgueil devant l'implacable phagocytose du petit par le grand ? Seul l'avenir ... Cernons toujours les contours de ce visage haïtien. Proposons-nous pour le faire, trois lignes de force, trois fils conducteurs, trois thèmes : l'exil, le syncrétisme ou métissage, la résistance. Nous verrons alors ce qui menace cette personnalité. Comment cette personnalité peut-elle intervenir dans notre développement ?

PREMIERE PARTIE

TROIS TRAITS POUR UN VISAGE EXIL — METISSAGE — RESISTANCE

L'Haitien, un exilé

Un étrange sentiment d'exil anime ou paralyse les successeurs des premiers occupants de l'Antique Quisqueya. Pour les uns, la vraie vie était en France (en Europe ou ailleurs en occident civilisé). Les autres ont toujours la nostalgie de l'Afrique.

L'exil français est réel. La France, l'Europe, l'Occident sont des points sur la carte : Les voyages, les études, les affaires, la correspondance, les rendent accessibles à tout moment. Le temps vécu ici est souvent attente du voyage à effectuer. Cet exil est réel mais provisoire.

L'exil Africain est mythique. «Nan guinnin» est tout juste une référence onirique, un séjour de âmes mortes, un paradis perdu . N'y rattache aucun lien matériel. Nul n'y retourne, sauf dans l'au-delà. Exil mythique mais définitif.

La pratique quotidienne de ces deux exils détermine le comportement différent de chaque groupe de notre communauté face à son enracinement dans la terre d'Haiti. Mais un sentiment d'impermanence est commun à ces deux groupes, quelque soit son point d'attache, la France ou l'Afrique. «Nou pa moun-n isit-t» dit-on souvent. Nous proclamons cette terre nôtre, mais son occupation est précaire. On sent cette présence précaire dans l'habitat citadin ou rural. Dans le «temps longtemps» la famille urbaine campait vaille que vaille à l'étage du magasin, soute à marchandise ou boutique. A la campagne, deux ou trois pièces juxtaposées, fourre tout, telle est la demeure du paysan le plus cossu. Le bourgeois ces jours-ci apprend à se loger, mais il n'a jamais su ordonner ses villes. Notre urbanisme ? Incohérent et anarchique, désordonné et irrationnel. Les troubles sociaux, les incertitudes du droit foncier ont aggravé, il est vrai, ce sentiment du provisoire. Comme il est vrai que l'habitant des plaines et des mornes isolait de tous son fragile ajoupa, pour fuir les contraintes de l'Etat-épouvantail qui le rançonnait par les taxes, le menaçait par la conscription.

Le gaspillage est la conséquence de cette impermanence. Nul n'a souci des ressources collectives : la fertilité du sol, l'approvisionnement en eau, la santé et la vie des arbres, la conservation des monuments, la préservation des routes, l'exploitation du sous-sol ... Ce qui appartient à tous et ne peut enrichir personne en particulier, personne n'en prendra soin. L'absence totale d'esprit de suite d'une génération à l'autre est une autre forme de gaspillage. Chaque génération doit repartir à zéro ... comme si rien de valable ne comptait vraiment sur cette terre d'improvisation ... et d'exil.

Premier Exil : La France

L'indépendance avait coupé les liens politiques avec l'ancienne métropole. Fils d'affranchis et de nouveaux libres, les cadres urbains conservèrent et cultivèrent cependant d'autres attaches avec l'ancienne mère patrie : langue, éducation, littérature, arts, arts de vivre, religion, commerce etc. Ces attaches

consolidèrent et enrichirent les éléments de culture française, hérités de l'époque coloniale par les haïtiens de l'élite.

Le nouvel état élaborait une superstructure sur le modèle français : système politique, codes, religion, philosophie, conception du monde, genre de vie. De réguliers retours aux sources permirent les comparaisons et les rectifications, ajustements nécessaires. Les mandarins noirs et mûlatres prenaient régulièrement le chemin de Paris pour un « bain de civilisation ». Pensons au voyage de Séna, décrit en tout émerveillement par le romancier Fernand Hibbert comme un pèlerinage. Séna, ce politicien griffe (ni noir ni mulâtre) plongera comme dans un enchantement dans la fontaine de Jouvence. Il en reviendra transformé.

C'est qu'à Paris se trouvait l'alpha et l'oméga du beau, du bien, du noble, de l'élégant, du juste, du raffiné. Nos écoles littéraires se référaient à leur chef de file parisien romantique, parnassien, symboliste, réaliste, surréaliste, structuraliste, on l'est chez nous tour à tour et religieusement. Les idées nouvelles germaient d'abord sur les rives de la Seine avant de fleurir sous notre soleil. Les arts de bien vivre étaient reflet des fantaisies de salon, de théâtre, de cafés, aux pieds des tours de Notre Dame. Les maisons, la cuisine, les vêtements avaient un parfum ou une touche parisienne. En 1904, cent ans après l'indépendance, un certain Dussol pouvait encore s'énorgueillir : « Haiti littéraire et artistique est plus proche des grands boulevards que n'importe quel centre breton ».

Nos institutions imitaient le modèle. Là-bas un empire, ici de même. Une république à Port-au-Prince ? Les grands frères jacobins devaient rêver d'en rétablir une à Paris, ou venaient juste d'y parvenir. Vogue des municipalités à la chute d'un Louis ou d'un Charles ? La même hâte se note à installer un système analogue à la chute d'un Boyer. Avec Salnave, généreuse satrapie populiste, nous innovons quelque peu. Le schéma est différent : nous précé- dons d'une bonne longueur l'équivalent parisien de la Commune. Ici comme là-bas, les pulsions révolutionnaires étaient les mêmes. En France autant que

chez nous la réaction sanglante fut aussi impitoyable. Les classes possédantes réprimèrent aussi brutalement, qu'elles soient royalistes ou Bonapartistes, républicaines à Versailles, mulâtres ou noires à St Antoine ou Rue Pavée. Louis Joseph Janvier proclame aussi fièrement que Dantès Bellegarde sa «francité» intellectuelle.

L'héritage colonial français ne fut pas le partage des seules classes possédantes des villes. Que de survivances Dominguoises à la campagne : menuet sous la tonnelle, contes bretons ou normands et même, comme on l'a ironiquement rappelé «les prières pour le petit Dauphin» dans les litanies des «pères savannes».

Les élites subirent des influences autres que françaises. La tradition Anglo-saxonne remonte à l'occupation anglaise. Diffuse et latente dans la Grand' Anse, elle est plus structurée sous Christophe, persiste sous Boyer dans les ilots de peuplement noir américain, et à travers la présence protestante de nos premiers âges chrétiens. A la fin du siècle, c'est le contact avec l'Allemagne, dont la culture est amenée par les immigrants nordiques colonisant le haut commerce. De même que le jeu machiavélique de ces «compradores» favorisa la pénétration américaine, de même leur influence culturelle préparera celle des futurs occupants. L'influence économique de ces derniers, la forte émigration vers les marchés américains de l'emploi accentueront plus tard un certain snobisme made in U.S.A. L'influence hispanique est surtout dans le peuple, elle a un moindre relent impérial que les autres, nous venant de nos voisins dominicains et cubains.

A travers le cordon ombilical jamais coupé avec la France, il s'est tissé des liens avec toute la civilisation occidentale, malgré les antagonismes entre puissances européennes et américaines qui affleuraient par moment (franco-allemand, puis franco-américain). L'exil français des élites se mue naturellement en exil occidental. Ce bovarysme (moindre de nos jours, il est vrai) a aussi le visage d'une ouverture sur le monde de la technique, de la science, des idées

neuves, de la modernité. Cet exil est-il prolongement naturel de l'héritage colonial, est-il déracinement fondamental, ou comporte-t-il aussi des potentialités civilisatrices ?

L' Afrique - Guinnin

Sur les bateaux négriers, l'esclave n'emportait aucun outil, aucune arme aucun objet, aucune oeuvre d'art. Aucun lien matériel ne le rattachait plus aux civilisations auxquelles la traite l'avait arraché. Il n'emportait que le souvenir : de certaines pratiques agricoles, de techniques artisanales, de coutumes tribales, de lambeaux d'organisation sociale, de mode d'occupation de la terre, de fragments de rituel, de ruine de divers panthéons, et de quelques recettes médicinales. C'est à partir de ces restes épars que se reconstruisit sa vie, sous le fouet du colon, dans les errances du marronage, et après le grand bris des chaînes, sur l'habitation retrouvée. Autour du plant de canne et du caféier.

La canne n'était plus plantée pour le sucre, ou presque plus. On en faisait du sirop, du rapadou, du tafia, du clairin. Elle cessa de contribuer à l'essor économique de l'ancienne perle des antilles. Mais elle resta longtemps, en plaine, comme le café en montagne, au centre de l'activité agricole, de l'organisation sociale. Une couche de gros fonciers se constitua sur les talons des anciens affranchis, des propriétaires Louverturiens et Christophiens qui désertaient les habitations. L'absentéisme de l'aristocratie terrienne (noire et mulâtre) créa un vide comblé par de nouveaux maîtres de la terre. Maîtres de droit par achat, concessions, occupations légales ou para légales : maîtres de faits, anciens gérants laissés presque sans contrôle, squatters bénéficiant à la longue de la prescription. Ces nouveaux maîtres des grandes pièces de canne ou des grosses caféteraias, d'origine paysanne, établirent autour d'eux un réseau de relations humaines : métayage, affermage, participation ou semi-participation avec les exploitants, cultivateurs, travailleurs, etc. Ces «grands dons» «grands nègres», «bachas», plus adaptés aux subtilités de la vie rurale utilisèrent pour la production cousinages, parainages, filleulage, matelotage, «fanmirage» etc.

Ainsi se consolida leur influence dont la base agraire et économique était l'habitation, encore grande mais grignotée par l'exploitation individuelle. Ces grandes canneraies, ces cafeteraies, cultures de rapport, subventionnaient cahincaha, les cultures vivrières en marge de la grande terre, mais ne pouvaient subventionner une amélioration des méthodes culturales ou des modes d'exploitation. La suzeraineté des « grands dons », leur influence grandissante quoique précautionneuse, tissa la structure féodale de notre arrière pays patriarcal avec les points d'ancrage que l'on sait : le moulin à sirop et l'alambic d'un côté, la balance de café de l'autre. La nouvelle féodalité agraire avait deux visages : patriarcal à l'intérieur du lakou, militaire dans la hiérarchie extérieure.

Ce système laxiste, à faible productivité, ne permit jamais une accumulation du capital, et donc un développement de notre agriculture. Mais il contribua à stabiliser, du moins pendant un certain temps, les pulsions contradictoires, qui agitaient le monde paysan : tendance à la petite propriété individuelle; tendance tôt réprimée à l'appropriation collective des terres, à la constitution de sociétés d'égaux entre cultivateurs : revendication parfois violente des sans terre. Face à cette dernière pulsion, l'équilibre a souvent été instable. Les multiples jacqueries témoignent de la vitalité d'une contestation permanente.

Les paysans comme les citadins, sont divisés en classes. La lutte de classes à la campagne, quoique parfois plus violente que l'autre, n'a pas souvent eu cette dimension nationale, qui a donné son importance à la lutte de classes en ville; la discrétion de l'histoire sur ces luttes tient à l'absence de chroniques écrites, à l'impossibilité de communications entre diverses régions du pays (isolement des paysans combattants) et à un fait fondamental : le système féodal voilait, occultait les affrontements économiques sous le masque d'un combat entre deux mondes, le monde de l'exil français contre celui de l'exil africain. Celui-ci tirait sa plus forte, quoique relative, cohésion, des divers liens culturels qui unissaient petits et gros paysans et dont le vodou est une somme.

Vodou, Ciment du système

Le maître de la terre, le patriarche, règne sur le lakou, agglomération de «kailles» à mi-chemin entre demeure de hobereau et communauté familiale. Au centre du lakou, le hounfort. Houngan, patriarche, «maître-terre» sont souvent, une seule et même personne. Dans le cas contraire, les rapports entre eux sont étroits. Le houngan est chef spirituel de la communauté, il guide les cultes familiaux; tient en main les familles, car il connaît les loas-tête de chacun, il ordonne le rituel, préside aux célébrations du calendrier liturgique. Il est l'intermédiaire entre le ciel et la terre, l'Afrique-guinnin et ses fils, il structure les rêves de l'homme, il contribue à façonner les âmes.

Agglomérat de cultes divers des tribus d'origine, le Vodou sert de creuset unificateur des diverses cultures africaines déracinées. Mais il joue surtout le rôle de lien religieux, élément de solidarité entre les hommes. Il unit entre eux les membres de la communauté sous la houlette débonnaire, quoique ferme, du houngan, allié naturel des leaders temporels. Refuge des misérables fils d'esclaves, exilés d'Afrique, le Vodou est l'expression de cette misère matérielle et morale sur la terre d'exil et le lien fondamental qui rattache les fidèles à leur guinnin mythique. Mais surtout, il encadre toute leur vie. De la plantation à la récolte, chaque instant est rythmé par le tambour du péristyle. Chaque étape de la vie est ponctuée de rites agraires canalisant les joies, les peines, les échecs, les succès. Les expressions du corps et de l'âme, modelées par le vodou, donnent un sens au tragique ou à la bouffonnerie de la vie dans la fête collective, sacrée ou profane.

Une translation s'est opérée dans le vodou, lui permettant de jouer ce rôle social. De coléreux et contestataire, celui du Bois-Cairman, flamboyant et révolutionnaire, celui des guerres de libération il est devenu le culte rassurant et lénifiant du hounfort patriarcal. Les loas sanguinaires, africains congos, ibos ou créoles (pétros) de la rébellion anticoloniale, une fois la liberté conquise, cèdent le pas aux loas de l'obéissance, aux loas de la famille unie et pa-

cifique (radas) : loas de la bienveillance, loas serviles dit Emmanuel C. Paul. Les dieux dahoméens s'installent au premier plan du temple. Le cultivateur le petit-paysan, le de-moitié, le fermier, féaux direct ou clients du patriarche, vénèrent ces dieux lares, recherchent leur protection, les transmettent à leurs enfants. Culte familial, c'est le vodou de la paix sociale, c'est la main droite, de l'homme attaché à la terre, avançant dans la vie du même pas que ses semblables, respectueux du système et de sa hiérarchie.

Les loas sanguinaires, loas de l'ombre à présent, quoique tenus en respect, domptés par le houngan, restent puissants. Ils expriment l'autre face de l'organisation patriarcale : celle des vagabonds, des sans terre, asociaux, hargneux, vivant en marge de l'habitation. Il faut les contenir, les sociétés secrètes se chargent de structurer leur semi clandestinité. Vlinbindingues, champouèls, oualouadis, ne sont pas autre chose que le reflet de ce mécontentement, son cadre. Le système féodal utilise cette soupape de sureté pour bien tenir en main ce petit monde, le terrifier, lutter contre un fléau des campagnes : le vagabondage. Il faut un passeport du chef des sociétés secrètes pour circuler la nuit, heures propices aux escapades, aux mauvais coups. Le chef de section se charge des escapades diurnes.

Des liens étroits, quoique clandestins, s'établissent entre ces groupes sous jacents et les leaders naturels. Ne nous en étonnons pas, les féodaux terriens d'Europe centrale ont utilisé le vampirisme aux mêmes fins. Ces loas de l'ombre rendent un autre service. Ils protègent la campagne contre les intrus, les citadins trop curieux : absentéistes ayant velléités de faire valoir les droits anciens. La main gauche sert à protéger ce monde paysan qui se referme. Les deux mains jouent leur rôle respectif, mais tiennent fermement les hommes, maintiennent en place le système.

Expression de la misère, richesse de l'expressivité

Le niveau technique de cette précivilisation agraire est rudimentaire. L'ou-

tillage reste élémentaire, les objets du culte dérisoires. Mais l'expressivité en est forte, qu'elle soit religieuse ou artistique. La réalité quotidienne, enrichie par l'expérience du rêve alimenté par la mémoire collective de l'Afrique mythique et mystique, est la matière d'un bouillonnement, d'un bourgeonnement, puissants. Cette puissance éclate en danses, chants, trances, incantations, dessins, fresques murales; son théâtre est ethno-drame, psycho-drame, joué sous le péristyle.

Les fêtes collectives, fêtes de la couleur et du rythme, de la mémoire et de la création, de la tradition et de l'improvisation, unissent les hommes à la nature, les fidèles aux célébrants, les clients aux maîtres, les chrétiens-vivants aux «mystères», la terre au ciel.

Autour de ce cosmo drame se hiérarchisent les valeurs morales, sociales, humaines. Des règles éthiques gardent l'homme des champs à sa place, qu'il en soit heureux ou malheureux. A sa place et isolé, se méfiant de son voisin, peut-être source de ses maux (le houngan y veille scrupuleusement). Et tout cela se maintiendra jusqu'à la décadence du lakou, jusqu'à la victoire massive de la parcelle individuelle, au moment de la décomposition générale de la société. Alors la main gauche prendra lentement le dessus, refoulant les vieux «guinnin», accompagnant les nouvelles forces sociales qui émergent de cette décomposition, la précipitant. La main gauche, expression du désarroi, deviendra l'instrument du sauvetage individuel, autant que l'outil politique de ces nouvelles couches sociales.

Dans le lakou s'échangeaient informations, expériences techniques agricoles et artisanales, rudiments d'industrie, recettes thérapeutiques; mais s'échangeaient aussi rêves et fantasmes de la nuit. Dans la poussière, les enfants, le soir, écoutaient les conteurs leur transmettre les histoires de bouki et les prouesses de Tatezo flando. L'oraliture prolongeait et enrichissait l'expérience du long et douloureux voyage à partir des côtes d'Afrique.

Monde imaginaire ... ou classes

Elites d'un côté, tournées vers l'Occident, masses de l'autre tournées vers l'Afrique, l'on s'en est longtemps tenu à cette simple (et simpliste) **dichotomie** de notre pays. Cette séparation sautait d'abord aux yeux de l'**observateur** superficiel. Elle tenait à l'idée que l'on se faisait de soi-même et que l'on voulait donner aux autres; elle tenait aussi à l'idée que l'on se fait des autres et que l'on tente de leur imposer. Deux systèmes d'apparence, deux mondes imaginaires, qui semblent s'exclure. Mais à l'intérieur de ces mondes d'apparences et de croyances, des clivages se révèlent. C'est qu'interviennent d'autres facteurs d'analyse : le statut économique, les rapports de production, l'insertion dans les circuits d'échange etc.

A l'intérieur du monde dit de l'élite, monde de l'exil français et occidental, des classes sociales se décèlent : étrangers compradores ou indigènes , bourgeoisie d'affaires ou d'industrie, blanche, mulâtre ou noire, petite bourgeoisie de cadres et d'employés du commerce, de l'industrie, de l'état au statut économique proche des professionnels libéraux; sans travail, chômeurs permanents ou périodiques.

Le monde à référence africaine recouvre : les féodaux terriens, les spéculateurs et autres intermédiaires, les petits propriétaires, les sans terre et démunis saisonniers. En ville, ce monde mord plus ou moins sur une petite ou moyenne bourgeoisie en transfert (de classe et de monde) et sur la masse des travailleurs et chômeurs du prolétariat.

METISSAGE OU SYNCRETISME

Mandingues, sinigals, Aradas, Fons, Kaplaous, Mayombés, Angoles, confondus dans l'esclavage, se sont ensuite librement unis sur l'habitation. Une

race paysanne en résulta d'une relative homogénéité physique, malgré d'infimes différences régionales. De même les coutumes tribales, les spécificités ethniques, fusionnèrent au cours de ce temps de libre échange des corps. Des ilots originaux émergèrent cependant de l'uniformisation, tel celui du Morne Rouge à dominante mandingue et reminiscence musulmane, comme le signale Gerson Alexis.

Une homogénéisation religieuse analogue s'opéra, mais autour du culte dahoméen. Le rite rada prit le pas sur les autres, certes, mais persistèrent des cultes et rituels africains autonomes : congos, ibos, nagos etc. Des échanges permirent le passage d'un rite à l'autre. L'on retrouve dans chaque nanchon, les loas retournés de la nanchon voisine :Erzulie, déesse de l'amour, est Fréda Dahomey chez les radas, devient Erzulie Jé rouge dans le rite pétro. Diversité des deux mains, gauche et droite, donc; mais unicité relative du culte. La cérémonie, les vénération, s'ordonnent autour du Legba, intercesseur rada, devenu chez nous, le carrefour des supplications.

L'organisation féodale favorisa un second syncrétisme : celui résultant des échanges (contraignants) entre la religion agraire et celle imposée par l'occident à travers les citadins. Déjà sous la colonie, l'esclave devait être baptisé. Toussaint combattit publiquement les loas, auxquels il rendait secrètement ses devoirs, et favorisait officiellement le christianisme. Dessalines porta aussi le fer et le feu chez les vieux d'Afrique, prolongement de sa lutte contre les bossales, mais il semble plutôt avoir contribué à dompter les loas sanguinaires. Christophe dans le Nord, avait tenté de répandre le protestantisme, en lutte lui aussi contre les «superstitions». Dans l'ouest et le Sud, Pétion, libre penseur et franc-maçon, laissait faire, dictateur bon papa. Par la suite, le catholicisme , religion officielle, occupe partout le devant de la scène. Pour le paysan, ce n'est qu'un rideau, un paravent. Les loas prennent figure de saints : Legba c'est St Antoine, Loko Atissou St Joseph, Aida, Notre Dame de l'im-

maculée Conception, Erzulie vierge du Mont Carmel. Les prières catholiques, les oraisons de l'église précèdent le rituel authentique sous le péristyle. La croix du Christ est retournée et donnée à Baron Samedi. Ce rideau, ce paravent, sont une protection d'astuce contre l'envahissement et la colonisation, plus profondes.

Autre élément syncrétique : le métissage social des dieux, produit de la hiérarchisation de la société féodale, imprégnée par la question de couleur. Le rôle et la place des dieux dans le panthéon sont fonction de la teinte de leur épiderme. Ainsi sont blancs ou mulâtres, les loas nobles exprimant l'élévation des sentiments du possédé : Damballah et Aida Ouedo, symboles de la pureté et de la sagesse, sont blancs, comme l'est le marin Agoué (survivance de la terreur exercée par le capitaine négrier). Erzulie Fréda Dahomey, amoureuse et quelque peu putain, est mulâtresse à «grande crinière», traduisant l'ambivalence sexuelle du noir esclave puis paysan, et exprime le rôle de la mulâtresse et des longs cheveux dans l'esthétique, l'érotique, l'orinisme de la société affranchie. Signe curieux, l'équivalent pétro de cette Vénus haïtienne, Erzilie Jé rouge, loa de la rancune et de la jalousie sexuelles, version d'ombre et maléfique de la première, est noire. Au bas de la pyramide (dont certaines arêtes sont militaires; Ogoun, général et foudre de guerre, flamboyant mystère nago, est mulâtre) tous les loas de la terre sont noirs : les mystères paysans, Azaka Médéj noir, Agassou, le vieux des sources, noir, comme le sont les guédés, Baron, Brigitte, vivant aux racines telluriques de la mort.

Le métissage a homogénéisé les races et les cultures. Le syncrétisme a fondu les cultes d'un côté, mais a protégé la religion de l'autre, en faisant la part du feu. Le soigneux dosage de mélanine et de christianité des mystères africains protégeait l'homme des champs d'une complète assimilation, mais intégrait deux éléments clés du système féodal : la religion de l'occident et le racisme.

Créolisation

Les barrières raciales, les barrières de classe, isolaient les élites, bloquant entr'autres l'échange du sang. Le snobisme d'un certain esprit civilisé chrétien aggravait l'isolement en tirant ce monde vers un ailleurs qu'il s'imaginait être un «en haut». Les exigences de la vie créole maintenaient cependant le poids des influences venues «d'en bas». Le négociant consignataire, ses semblables, les propriétaires absentéistes, et les couches qui gravitaient autour d'eux en ville, gardaient les liens de clientèle avec les cultivateurs, métayers, gérants. L'on envoyait en ville par exemple garçons et filles pour y être éduqués par les bourgeois. Les «ti-mou-n restavèk», les marchandes-pratiques, les fournisseurs, véhiculaient ainsi religion, coutumes, systèmes de valeurs, imprégnant la vie citadine, malgré elle. S'établissait une symbiose entre les deux mondes, disons plutôt une passerelle, car la symbiose n'a jamais été équilibrée des deux côtés. L'isolement des élites n'était pas absolu.

La vie des élites citadines s'est donc créolisée, quoique fortement influencée par les modèles venus d'outre mer. Cette créolisation, métissage culturel, se note au niveau des divertissements, danse, musique à danser, des fêtes collectives, des recettes culinaires, d'une certaine manière de vivre, d'une certaine conception sociale du sacré, mais surtout le métissage a joué dans la formation de la langue.

En religion, on évoque en souriant la présence honteuse dans les hounfò des chefs et mères de famille urbaines venus y régler les affaires du clan (argent, sentiment, politique). Cas isolés ? Ou émergence sporadique d'un enracinement plus fort que ne veulent le laisser croire «les gens de bien»... «Chak boujoua gin grin-n zan-no'l ka ofèv» (1).

(1) On trouve toujours une des boucles d'oreilles d'un riche en gage chez l'orfèvre.

Les échanges entre les deux mondes sont vraiment significatifs au niveau de la langue. Elle s'est forgée devant les comptoirs, près des balances de café, entre le négociant et le paysan, au marché entre la paysanne et la bourgeoise. Les élites avaient jalousement conservé le français, l'une des conquêtes de Verrières. Mis en conserve, le français fut langue de classe, parlé entre pairs, langue du dimanche. Le peuple n'y avait accès que par marronage, sporadiquement et sélectivement. Par la force des choses, le créole s'imposa comme unique moyen de communication entre toutes les couches sociales du pays. Il s'était imposé comme seul lien linguistique entre fils de marrons et fils d'esclaves issus d'ethnies aux dialectes divers. Unique langue du peuple esclave, seconde langue affranchie, il devint l'unique langue du peuple paysan, envahissant littéralement la vie de toutes les couches de la nation.

Si l'on peut dire en effet que 10% d'haitiens comprennent et parlent à peu près le français, quel pourcentage d'Haitiens pense d'abord en créole (95, 96, 99%). En quelle langue se déroulent les rêves chez nous ? En quelle langue fait-on l'amour ? Que l'on soit grand, petit bourgeois, ouvrier ou paysan. La malice populaire n'a-t-elle pas fixé cette ambivalence linguistique des élites dans cette savoureuse boutade : « Qui peut commencer une phrase en français sans li pas fini'l an kréyol ? » Produit des rencontres entre la lingua franca du commandeur et le dialecte de l'esclave, le créole est aussi le produit et l'instrument d'un métissage culturel entre les élites francophones et les masses. Ces rencontres débordent le cadre strict de la langue. Ce métissage culturel a l'aspect d'une plus vaste créolisation.

C'est en créole que se transmettaient contes et légendes venus tout droit du lakou. En créole se chantaient les berceuses, rondes enfantines. En créole, la participation citadine aux fêtes agraires, bals champêtres, raras, fêtes patronnales, « manjé yan-m ». En créole se déroule la rencontre entre la ville, la banlieue, et la campagne lors des orgies guédés, intrusion fulgurante du sacré-vodou et de l'obscène dans l'imaginaire de la cité, matrice d'un nouveau merveilleux. Le carnaval, fête urbaine, est aussi typiquement syncrétique, fête

créole. S'y mélangent élites et peuples des villes; l'homme des champs n'en est pas totalement absent. Mais la rencontre est aussi à un niveau différent. Le travesti d'importation européenne ou américaine y côtoie le grimage aux lointaines origines africaines. La technologie occidentale, camions, échafaudage: chars, supporte l'expression populaire de la fête haïtienne. Tout cela sert à magnifier le tambour et la méringue.

Celle-ci est musique à danser venue d'Europe, adaptée aux rythmes du corps antillais, le tambour haïtien l'a progressivement coloré et modelé. Comme le créole, ouvert en permanence au français et aux langues occidentales, la méringue appelle et digère (jusqu'ici du moins) les influences extérieures du monde blanc. Du carabinier au compas direct, Jean Fouchard a montré la réceptivité de la méringue aux rimes musicales étrangères. Jouée par un orchestre ou un mini jazz, elle reste musique à danser typiquement urbaine, l'on ne saurait dire musique de classe. Ses réminiscences populaires demeurent très fortes, mais son ouverture sur l'extérieure est invariable.

Laissons à des gourmets le soin de décortiquer les traditions culinaires créoles de toutes les bourgeoisies. Divers niveaux de cuisine reflètent les divers visages que l'homme des villes veut donner de lui-même, la cuisine française jouant encore ici son rôle prestigieux. Mais les réalités de l'approvisionnement s'ajoutent à l'imagination créole pour imposer de plus en plus une cuisine originale à partir du quotidien : «pois duriz», viande banane patates.

Une vie bourgeoise, ni tout à fait occidentale, ni africaine, se développe dans les couches supérieures de notre société. Cette vie créole se cherche à travers toutes les influences. Depuis la découverte du «foklore», sous la poussée de l'indigénisme, des recherches sur notre authenticité, les élites adoptent de plus en plus certaines manières de vivre, de s'habiller, de se loger, de se nourrir, de se divertir, qui accentuent la créolisation. Ce phénomène fait contre poids au francocentrisme signalé. La tentation bovaryste est encore puissante, mais le bris des complexes anciens est peut-être en cours.

RESISTANCE, PULSION MARASSA

Supporter longtemps un sort défavorable est une vertu haïtienne. **Se soulever** aussi contre l'oppression est une autre vertu haïtienne. Notre **résistance** est force d'inertie autant que force rebelle, elle est résignation autant que contestation.

Sous le sifflement du fouet, l'esclave se résignait. Sous le mépris cinglant du colon, l'affranchi se résignait. En 1790, ces faux libres, à moitié hommes, à moitié citoyens, se révoltèrent pour leurs droits politiques. Une nuit d'Aout 1791, les esclaves se révoltaient pour la liberté générale. La conjugaison de leur colère fixa comme on le sait le préalable politique à l'indépendance.

Encore la Terre.—

La tradition historique nous enseigna que cet événement fut au confluent de deux courants de convoitises foncières : le courant affranchi et le courant nouveau libre. En fait il y eut trois courants. Anciens et nouveaux libres s'affrontaient puis s'unissaient pour hériter des grands domaines colons. Mais face à ces domaniers divisés, ou faussement, hypocritement unis, n'y avait-il pas les revendications concrètes des anciens esclaves, des anciens marrons, pour la propriété individuelle ? Dessalines, lui-même grand domanier, mais chef politique lucide, tirant les leçons de l'affaire Moyse, se devait de tenir compte des motivations du cultivateur soldat pour lequel l'indépendance n'avait qu'un sens : Le droit à la terre pour chacun.

C'est ici que se situe la contradiction fondamentale du mouvement indépendant, non résolue par le départ des blancs : grands domaniers, noirs et mulâtres, face aux cultivateurs. Mais une rivalité secondaire masquait cette contradiction principale : grands domaniers anciens et nouveaux libres, propriétaires Louverturiens et Rigaudins se déchiraient sous le drapeau de la couleur. Ils avaient chacun une conception différente de l'attitude à adopter face aux cultivateurs et petits paysans.

Découpage géographique de la féodalité.—

La solution au problème de la petite propriété, ou tentative de solution par l'une ou l'autre fraction des classes dirigeantes, détermina le découpage du régime féodal en zones d'influences. Les gros fonciers du Nord, se constituant en aristocratie terrienne, choisirent brutalement et exclusivement le système des grandes plantations : l'accès à la parcelle individuelle était (du moins provisoirement) bloqué. Les cultivateurs, sans terre, disciplinés et encadrés militairement se résignèrent. Ils constituèrent la clientèle des grands barons galonnés, la piétaille aux champs ou au régiment des féodaux. Parfois cette piétaille bouge, durant le règne de Christophe, à sa chute, ou tout au long de notre histoire. Sa révolte lucide ou aveugle fait bouger les choses, mais n'ébranle pas le régime dans ses fondements. Les premières guerres cacos en témoignent, analogues dans leur inefficacité aux dernières guerres piquets. Le régime féodal et militaire récupère ces velléités, et comme partout ailleurs en Amérique latine, ces sans terre révoltés agissent et sont vus comme bandits.

Dans le reste du pays, les grands domaniers de l'Ouest et du Sud, laissent paternellement se propager le grignotage des petits lopins. C'est que, complétés par une certaine «inauthenticité» de leur couleur, ils ont souci de se trouver des alliés contre les nordistes, tirant ainsi enseignement de leur isolement politique durant la guerre civile de 1801. Ils distillent une réforme agraire qui fait la part du feu, gardant hors grignotage ce qui peut-être sauvé des domaines, mais lentement abandonnent le faire valoir direct. A la limite de ce laisser faire tactique, c'est l'absentéisme.

Sur les talons de ces déserteurs, s'installent d'autres cadres, plus enracinés, plus authentiques, plus proches du cultivateur. Ces cadres peuvent ainsi le tenir en mains plus efficacement, le faire travailler. Et surtout contenir sa pulsion individualiste. Du moins pour un temps. Ce sont les patriarches, les maîtres du lakou, dont le rôle a déjà été évoqué. Issus de la masse paysanne, ils sont forcément plus éloignés des villes. Les deux mondes se séparent ainsi sur la pointe des pieds, et s'imperméabilisent l'un à l'autre. Le moyen âge

patriarcal prend la relève du temps des domaniers : le règne obscurantiste de Boyer accentue au départ cette coupure.

Repli Patricien.—

L'absentéiste s'est coupé de la production agricole. Il s'est paresseusement réfugié derrière les comptoirs d'export-import. Il s'institue intermédiaire entre l'arrière-pays et l'extérieur, accaparant au passage la plus value des récoltes exportables, ou grapillant sur la vente locale. Le bourgeois «consent», se résigne à remplir cette fonction économique limitée à l'intérieur du système : frustré des fastes seigneuriaux des grandes terres de rapport, il se taille en compensation une place patricienne dans les grands corps de l'Etat. L'acharnement politique, source de richesse parasite, retrouve la tradition dominquoise de corruption politique des gouvernorats coloniaux. Mais le régime colonial était mû par une production dynamique. Le régime féodal qui lui succède ne connaît plus que le laisser faire, le laisser aller, la nonchalance, le conservatisme paresseux et résigné.

Les sursauts d'éléments d'élite, révoltes bourgeoises, contre l'immobilisme des cadres militaires sont voués à l'échec. Les tentatives de constitution, d'un capitalisme national se heurtent sans espoir au poids mort du stérile «laissez grin-nin». Raisons de ces échecs tragiques ? Impuissance à decanter la vieille rivalité entre anciens et nouveaux libres, la question de couleur jouant un rôle permanent. Incapacité à se démarquer des alliances avec les féodaux, lesquels insidieusement récupèrent toute velléité de réforme. Impréparation à situer clairement la question nationale face à la coalition des compradores étrangers, des féodaux et des caciques citadins. L'échec des libéraux, la confusion de fin de règne de Salomon, la tragédie de Firmin ne peuvent-elles ainsi s'expliquer ?

Enkystement Rural et Sursauts

Hors des villes, le paysan se referme dans le lakou, organisant sa vie lar-

vée. Devant l'agression pseudo civilisatrice du monde urbain, il structure sa **résignation**. Il s'invente une carapace qui le protège : droit coutumier, législation orale parallèle, jurisprudence non codifiée, relations matrimoniales et liens de parenté défiant la morale bourgeoise ouverte. Sous la houlette du patriarche « en dehors », le conservatisme étend son règne autant qu'au dedans des villes, sous la férule des caciques. La résignation de tous est *modus vivendi* précaire : la charpente sociale a ossifié le système.

La vieille révolte réveille parfois les cultivateurs et les démunis, lorsque le droit de propriété est menacée, lorsque les sans terre entrevoient la possibilité d'en récupérer. L'histoire de ces jaqueries reste à écrire. L'on connaît celle splendide illustrée par Acaau, lors des premiers soulèvements piquets. L'on sait moins que tout au cours de notre histoire, d'innombrables et anonymes soulèvements paysans ont ensanglanté la terre d'Haiti, témoignant de la vitalité de cette force révolutionnaire.

Devant l'étranger, la révolte peut trouver de nouvelles racines, Rosalvo Bobo, autre précurseur de la nouvelle indépendance, Charlemagne Péralte, entouré des derniers guérilleros cacos, n'ont trouvé autour d'eux qu'égoïsme, incompréhension, trahison, résignation. Une époque confuse de lutte armée prend ainsi fin.

Georges Sylvain, Jean Price Mars, Joseph Jolibois, l'union patriotique, les nouveaux indigènes, Jacques Roumain, découvrent de nouvelles formulations, une neuve authenticité à la vieille révolte citadine. Avec les limites que l'on sait.

Deux pulsions marassas accompagnent la vie de l'Haitien, l'exaltant ou le paralysant. La révolte anime paysans et citadins menacés. La résignation condamne les uns et les autres à vivoter sur soi, sans tenter d'aller aux limites de soi. La résultante c'est l'esprit de résistance, celle qui s'oppose aux pressions autoritaires trop forcenées, qu'elles viennent de l'intérieur ou de l'extérieur,

(coloniales, néocoloniales, ou imperiales) : mais résistance aussi aux apports enrichissants et progressistes, de la science, de la technique, des idées neuves et dynamisantes etc. Conservatisme des élites, conservatisme des masses, aussi desséchants que les autres avatars de notre haitianité.

Fascination d'une Mentalité dite d'élite

Voilà donc définies les trois lignes de force, les trois lignes de trame le long desquelles se tissent les traits du tempérament haitien : exil, métissage, résistance. Un portrait à présent offrirait, bien sûr, la possibilité de déceler, dans chaque classe sociale, l'apport d'origine africaine que le pilon antillais a mélangé (brassé) aux apports européens, tandis que la tradition haitienne y a fixé un caractère original, celui de résistance. Conçu comme un portrait à plusieurs visages, il devrait tenir compte de la classe sociale du modèle, étudié à l'intérieur du monde de représentations dans lequel il vit, du monde imaginaire auquel ses racines le rattachent.

Ainsi pour un riziculteur des Verettes, propriétaire de trois à quatre cent carreaux, qu'y-a-t-il de commun entre lui et un métayer, de moitié, ou un sans terre de Bocozel ? De même une fortune de différences sépare le négociant à trois millions de chiffres d'affaire de l'employé public aux chèques régulièrement escomptés chez l'usurier du coin. Cependant, malgré une évidente communauté d'intérêts entre le gros planteur-paysan et le négociant, ce dernier se sent plus proche du médecin à neuf cents dollars d'honoraires, et même du chômeur diplômé attendant un providentiel «job» de l'Etat. L'éducation, les divertissements, l'ouverture sur le monde, sont avec un certain genre de vie, des éléments de similitude entre eux.

Les racines religieuses, les fêtes, les rapports avec la nature, les structures de parenté, sont affinités entre le planteur de Pilate le «gros-nègue» de Laborde, le sarcler de patates de Ganthier, le spéculateur de l'Anse d'Hainault. Des déterminisme sociaux, historiques, ethniques, jouent leur rôle,

prolongeant, modelant, modifiant les effets des contraintes économiques. Un trait supplémentaire intervient cependant qui nuance souvent les rapports entre ces divers facteurs. Parfois, il gauchit ces rapports:

Le planteur de figues bananes de l'Arcahaie, le camionneur de Plaisance, le médecin de la rue Joseph Janvier, ont, nous le savons, un enracinement identique. Mais il rêvent tous, ou presque tous à un modèle pris dans un monde différent de celui de leur enracinement. Certains interprètent ce phénomène comme traduisant un besoin légitime d'amélioration du genre de vie matérielle. D'autres y lisent un désir de promotion sociale, non moins légitime : avec ce que cela comporte d'adoption d'une nouvelle manière de penser : superstructure idéologique de la société. Dans ce rêve, ce désir d'imiter un modèle différent, il existe une fascination exercée par la mentalité des classes dominantes : La mentalité du monde dit de l'exil occidental, le monde de l'élite.

Cette fascination est si forte que le mimétisme qui s'ensuit masque souvent l'enracinement de l'homme. L'analyse objective en est pervertie. Il est indispensable d'étudier cette mentalité fascinante et, en cours d'analyse, dégager du monde des représentations et des apparences sociales, celui des faux semblants, le monde des simulacres.

Le portrait à plusieurs visages de l'haitien devrait se dessiner d'un trait fort, celui qui est déterminé par les divers milieux envisagés. Mais un trait d'ombre corrigerait ou déformerait l'ensemble, celui de l'haitien tel qu'il se souhaite. Les aspects caractéristiques de cette mentalité dite d'élite n'ont pas fondamentalement varié depuis la colonie. Individualisme forcené, parasitisme et corruption, racisme aliénant, goût de la parade et verbalisme, sont constants. A tous les niveaux, nous les retrouvons, quel que soit la couleur d'origine, la préparation des responsables et dirigeants, leur prétention à vouloir changer les choses.

En attendant que d'autres groupes sociaux, d'autres classes, bouleversant

l'ordre des choses, ravageant le paysage imaginaire, renversent radicalement le système de valeurs... Mais ceci est une autre histoire, celle de l'utopie ou de l'avenir, voyons toujours les leçons du passé, elles permettent jusqu'à nouvel ordre de comprendre le présent.

Féodal, Compradore, Mandarin

Sur les ruines coloniales, s'est improvisée une nouvelle société. Des rapports féodaux de production agricole la caractérisaient. Les relations de marché, les échanges de denrées d'export-import favorisaient les compradores. Enfin, les classes dominantes ont révélé leur tempérament patricien en monopolisant les caisses de l'Etat à leur profit.

En Haiti, comme dans beaucoup de pays du tiers monde, l'important, c'est l'Etat : son appareil, ses fonctionnaires, ses caisses, son pouvoir d'enrichissement. Toutes les classes possédantes, grande bourgeoisie mercantile, aristocratie et féodalité terrienne, ont marqué leur tendance à la colonisation de l'Etat, en vue du complément de richesse qu'apporte la succion fiscale. Les classes dominantes ultérieures, petite bourgeoisie des villes, ont emprunté les mêmes voies grappleuses. L'obsession du fonctionariat est primordiale. L'analyse de cette obsession est indispensable à la compréhension de la mentalité des élites : les anciennes satrapies, les élites dites libérales ou nationales.

La fonction publique, a reconnu Paul Moral, constitue un secteur de l'économie, aussi important que le secteur commercial. Tous deux parasitent le troisième, le secteur agricole. Etre ou ne pas être fonctionnaire, depuis toujours, est question de vie ou de chômage quasi mortel pour le citoyen ne trouvant pas de place derrière les comptoirs marchands ou les balances de spéculateurs. Il est vrai, et il est heureux que depuis quelques temps, d'autres perspectives s'offrent aux petits bourgeois : celles de l'initiative privée, celles des affaires (régulières ou marginales, hélas) celles de l'industrie pionnière. Ces

nouvelles tendances encore timides, ne renversent pas (encore) significativement le cours naturel des choses : le citoyen cherche d'abord un (ou plusieurs) «job» de l'Etat. La fonction publique est au centre des préoccupations individuelles, comme elle a été au centre des luttes historiques entre les divers clans des classes dominantes.

Une clientèle monopolisait dans le passé les couloirs des ministères : le pouvoir au plus capable, théorisait-on, confondant d'un côté pouvoir et rond de cuir, de l'autre capacité et naissance. S'écrémait alors un mandarinat dont le mode de recrutement ne variait guère : favoritisme par cooptation. Briser les prétentions de l'ancien mandarinat permettait d'élargir «démocratiquement» sa clientèle : le pouvoir au plus grand nombre, martelaient d'autres théoriciens. Les petits bourgeois des villes, les gros fonciers, frustrés de toute ouverture vers le travail productif, trouvaient leur compte à ces théories. La nécessité d'une certaine efficacité civique de l'administration se fait parfois sentir : Certaines voix nationales (Louis Joseph Janvier) ne suggéraient-elles pas d'attribuer les hautes fonctions aux mieux préparés ? Plus près de nous Jean Jacques Honorat lie notre développement à une «mystique du service civique, d'honnêteté administrative et d'application au rendement» ennemis du fonctionnarisme, source de «prébendes auxquelles on croit sérieusement avoir droit». Quoiqu'il en soit de toute velléité sélective à fin d'efficacité, le système de recrutement, débouchant sur un mandarinat, garde la même nature pour les favoris. L'inexistence d'un service civil organisé laisse le champ libre au « moun - n pa isme » soutenu par deux piliers paradoxalement inchangés : l'alibi de la formation littéraire des postulants, préparation dont la qualité est d'être essentiellement verbeuse; le second pilier est le racisme, qu'il soit direct ou inversé.

Deux réserves à ces observations historiques et actuelles. La première est la saine tendance à une certaine technocratie : de plus en plus, des responsables font appel à des techniciens. La seconde réside dans l'indiscutable ouverture vers une réelle et légitime démocratisation qu'a représenté l'application du noirisme à la fonction publique. Mais il est à souligner qu'une motivation

exclusivement raciale enracine une dangereuse pulsion fascisante.

Deux traits demeurent donc fondamentaux dans la mentalité des élites dirigeantes : le verbalisme littéraire et le racisme direct (mulatromanie), ou inversé (noirisme).

Verbalisme Littéraire

Comme nous l'avons noté plus haut, d'un bout à l'autre de notre terre, du haut en bas de la pyramide, le créole est roi. C'est un pauvre roi sans couronne, dont les sujets vénèrent aussi d'autres monarques. D'autres langues, en effet, se partagent son royaume. Dans l'arrière-pays, en bas de l'échelle sociale on entend parler, on comprend l'espagnol : chez les viejos, dans les mondes interlopes, autour des dézafi, ou sous le charme des chanteurs de latino. Au milieu du pays, dans la middle class, depuis quelque temps, et de plus en plus, on pratique l'anglais : disons plutôt l'américain, pour le business, pour accumuler des «green back» : et en vue de l'aller retour de la diaspora, le long des rues ou pendent ces enseignes aux maladroites inscriptions créolanglais, accrocheuses de touristes. L'américain s'impose encore plus haut, dans les grandes affaires, par la technique, dans les bureaux des managers, les agences d'import-export, les factories, autour des tables de famille réunissant jeunes et vieux «master of». Derrière certains comptoirs, on parle encore italien ou arabe. Mais partout, en bas, au milieu, ou surtout en haut, quelque soit la langue maternelle, quelque soit la langue du gagne pain, aux yeux de tout haitien, le prestige du français est entier. Pourquoi cette auréole ?

Fascination mystérieuse d'une langue aristocratique ? Pieuse conservation d'un héritage venu de nos «ancêtres les gaulois» ? (selon la formule savoureuse de manuels scolaires en usage hier encore en pays noir francophone). Originalité d'un peuple (presque) muet, isolé dans un monde sonore hispano américain ? Vitalité d'un contrat social liant les membres d'une communauté ayant déchiré le pacte colonial ? Il y a de tout dans ce prestige.

Mais il tient principalement à deux raisons majeures.

L'une est technique, psychologique : le Français est facteur de progrès. L'haitien qui apprend, ou veut apprendre le français considère cette langue comme la seule forme ou la forme privilégiée d'expression d'une pensée qui s'élabore, s'affine, à mesure que se maîtrise, se perfectionne son apprentissage et son usage. La langue française pour lui, correspond et contribue à un niveau supérieur de pensée. Cette relation dialectique entre langue maîtrisée et pensée élaborée soustend des déterminismes sociaux que les linguistes n'ont pas encore assez analysés. Mais jusqu'à présent cette situation psycho-sémantique a joué en faveur du français : du moins dans l'esprit des gens et la formation des pédagogues. Comme elle joue en défaveur du créole. C'est à nous désormais à briser les déterminismes inhibants et le carcan de cette règle qui fait du français chez nous une langue de culture (ouverture sur l'universel) le créole demeurant la langue de nature (fermeture sur soi). Le choix actuel en faveur de la langue internationale adulte sur le vernaculaire adolescent est lié à cette fonction de progrès intellectuel que remplit chez nous le français. Ce choix est aussi lié à autre chose.

Le français a joué, dans notre histoire, le rôle de langue d'une classe dominante. On l'a assez répété. Les haitiens parlant déjà anglais, espagnol, italien, arabe, toutes langues internationales, éprouvent un jour ou l'autre le besoin de s'exprimer en français. Ce choix n'a rien à voir avec le besoin de communiquer dans une langue dite adulte. Il est lié au prestige social de la langue française chez nous. Nous retrouvons ici le paravent des faux semblants évoqué plus haut : d'autant plus frappant que cet haitien en question voulant parler parisien parle en fait un charabia.

Ce paravent de faux semblants est tissé depuis plus d'un siècle et demi. Conquête de haute lutte à l'indépendance, la langue du maître fut l'apanage d'une minorité, sa gardienne jalouse et un tantinet exclusive. Parler français était un titre supplémentaire de noblesse, remplaçant souvent la naissance, et accompagnant ou non les «bonnes manières». Atout de considéra-

tion sociale, son usage fut l'une des conditions d'accès à la fonction publique et à la politique.

Les places de l'Etat n'étaient pas toujours dévolues au mérite, au talent, à l'efficacité, en fonction des services à fournir. Frappaient au premier regard le brillant, le lustre, que conféraient l'éducation littéraire et l'éloquence. On voulait d'un douanier, un poète faisait l'affaire ; on cherchait un employé au budget ou un ministre des finances, on nommait un romancier. Mais surtout, consécration suprême, le diplôme d'avocat ouvrait tous les bureaux publics. Carrières de droit, carrières d'écrivain ou de journaliste, carrières médicales certes, mais la médecine ne s'est-elle pas située en Haiti à la rencontre de la science et de l'éloquence ? A tous les niveaux de ce prestige social des professions honorées, l'on retrouve l'éloquence. Paradoxe explicable dans un pays où 90% du peuple est muet.

La puissance du verbe, le prestige du beau parler sont encore intacts. De nouvelles générations se dirigent, et c'est tant mieux vers les sciences, les techniques, mais des méthodes pédagogiques surannées poussent encore vers les carrières littéraires une masse d'écoliers et d'étudiants qui se croient poètes, essayistes, romanciers, journalistes etc. C'est que le système favorise ce verbalisme et l'utilise pour se perpétuer et agglutiner une clientèle en récompensant les plus brillants, entendez ceux qui jettent mieux la poudre aux yeux par des phrases creuses et clinquantes couvrant une pensée vide et médiocre. Le système a besoin de ce mandarinat verbeux, maniant l'épate et le tape à l'oeil, pour cacher encore ses contradictions et ses profondes lacunes. Et surtout, cette médiocrité permet à la corruption administrative de se prolonger.

Les cadres moyens, pris dans le carcan d'une société mi-féodale, mi-coloniale, vivent encore le drame du transfert individuel de classe. Le mépris du travail manuel, la coupure avec les origines, accentuent la fascination d'un modèle stéréotypé de réussite ou le clinquant du verbalisme littéraire est un miroir aux alouettes.

Racisme, Venin mortel

La gestuelle raciale est au coeur du comportement des élites. Le legs colonial, là encore, est intact ou presque inchangé. Ce racisme fut d'abord mulatromanie : un genre de vie, un snobisme de peau lié aux autres snobismes (langue, éducation, christianité, civilisation, naissance). Ce fut surtout un système politique sécrétant et alimentant toutes les satrapies, prolongement créole de la blancomanie coloniale. Le racisme blancophile était clef de voûte du système colonial, la mulatocratie est devenue la pièce maîtresse de l'édifice féodal et mercantile érigé au départ des colons, et second critère d'accès à la fonction publique.

Contre cette mulatocratie, s'est dressé le noirisme. Réaction psychologique, sociale, éthique, politique, d'une petite bourgeoisie noire plus ou moins liée aux féodaux de même couleur, tous révoltés et assoiffés d'avenir. Le noirisme débouche, et c'est justice, sur la revendication du pouvoir noir : du Louverturisme au Salomonisme entr'autres. Arme idéologique des nouveaux libres aspirant à la grande propriété, et légitimant ce droit de propriété, le noirisme est devenu, mutatis mutandis, théorie politique des couches moyennes. Enrichi et renforcé par le corps de doctrine venu de la négritude, il s'est nourri de recherches de valeurs authentiques d'origine africaine.

C'est qu'en cours de lutte, la question foncière a connu une translation. Vers 1880, elle n'est plus au centre des luttes politiques comme en 1801 et 1843. C'est la fonction publique et l'administration, sources de richesses parasites, qui préoccupent les caciques et les politiciens. Les deux partis qui s'affrontent à cette époque centrent leur action sur l'attribution des fonctions de l'Etat. Des besoins de radicales réformes de la société se faisaient certes sentir : les deux idéologies proposaient des théories généreuses pour aborder ces réformes. Mais l'idéologie nationale, comme sa soeur-ennemie l'idéologie libérale, n'a jamais pu formuler un corps de doctrines économiques cohérent susceptible de faire aboutir ces réformes. L'une et l'autre idéologies exprimaient

en effet les aspirations de petites bourgeoisies, hantées par les vieilles questions agraires, et fascinées par les postes ministériels. Par le biais de la question de couleur, l'action politique était récupérée par les féodaux d'une part, les caciques d'autre part, tous servant les intérêts du négoce comprador. Le système jouait gagnant sur les deux tableaux.

Conséquences de ces luttes de clans petits bourgeois : les deux secteurs des classes dirigeantes se battant pour les miettes du pouvoir politique, le négoce comprador, nordique ou levantin, jouant le troisième larron raflait la plus grosse part du gâteau, l'import-export. Et voilà réintroduit l'élément blanc dans notre kaléidoscope social. Ce qui ramène le problème aux données d'avant 1804. Fernand Hibbert a savoureusement décrit la blancomanie retrouvée et amplifiée des Thazars de tous poils après 1883. La neuve blancomanie contribuera à renforcer le système féodal, et consolidera sa thématique coloriste : renforcement en zig zags et non en ligne droite, par une subtilité de notre situation sociale tarabiscotée.

Les levantins, syro libanais, palestiniens arabes, juifs, colonisant notre bord de mer, se heurtent à la résistance mulâtre. Bien que blancs, les levantins ne sont pas acceptés comme leurs congénères européens, français, anglais, allemands, américains. Ils étaient eux-mêmes alors des colonisés dans leurs pays d'origine, donc considérés par nos «gens de bien» comme des maîtres de seconde catégorie, ils ne parlaient pas français, crime impardonnable; avant de s'établir dans les bourgs, villages, villes, et capitale, ils avaient trainé leurs «boîtes nan dos» à travers les marchés ruraux, malgré les interdictions légales, ils avaient donc un relent populacier qui chatouillaient désagréablement les narines délicates. Donc, pas de contact avec ces gens ne parlant pas une langue raffinée (effet du verbalisme littéraire), pas de mariage avec ces faux blancs, pas de contact mondain. Les levantins se sont donc enracinés ailleurs dans la société haïtienne : il est vrai qu'une tendance endogamique très nette chez eux leur faisait préférer, sauf rarissimes exceptions, les mariages avec leurs pareils.

L'enracinement syrien en Haiti leur ouvre les sympathies des classes moyennes. Ils avaient acquis pour leur négoce en milieu rural et faubourien une connaissance inestimable du créole et des manières de «*madan sara*». Cette sympathie s'est muée en alliance presque naturelle sur le plan politique dans la lutte des classes petites bourgeoises pour le pouvoir.

Le résultat ? Les classes possédantes forment un amalgame de couleurs avec au sommet le gros commerce nordique-levantin blanc, monopolisant la grande majorité des affaires, quelques mulâtres ont résisté aux secousses, se sont taillés une part dans le commerce et l'industrie. Le tout sous la direction de l'ancienne petite bourgeoisie noire politisée. L'ancien système s'est certes coloré en haut et en bas de blanc et de noir, mais de fondamental rien de changé. La corruption s'est aggravée, généralisée, grangrenant toute la mentalité petite bourgeoise.

Mais le racisme dans tout cela ? Certes les classes moyennes focalisant leur action autour de la fonction publique, le noirisme a permis la satisfaction individuelle, individualiste, de revendications personnelles. Une couleur remplace une autre, les critères de sélection ne sont pas la valeur, le civisme, la qualité professionnelle, technique ou humaine. Le noirisme s'est glissé à l'intérieur du racisme traditionnel : là où régnait auparavant l'indifférence hautaine, l'égoïsme borné et le mépris patricien, le noirisme a institutionnalisé la haine d'une couleur, l'esprit de revanche individuel (noir contre mulâtre, le blanc étant le plus souvent en dehors du coup). Haine ? Divisive et stérile haine de caste, différente de la haine de classe, accoucheuse d'une société fraternelle. Le noirisme n'a pas désarticulé la vieille gestuelle raciale. Elle en a été renforcée.

La réintroduction de l'élément blanc, possédant la richesse et ses signes extérieurs, ajoute une nouvelle facette à la fascination de la réussite sociale et humaine. Le petit bourgeois arrivé, touchant son ou souvent ses chèques de l'Etat, vise à présent la considération sociale. Dans ce monde d'apparences,

règne le clinquant, et la couleur s'impose toujours. La bonification épithéi-
le, l'assouplissement capillaire sont préoccupations esthétiques dominantes.
Or l'esthétique joue un rôle capital dans nos motivations subconscientes, aux
côtés de l'érotique et de l'onirique. Les expressions «mauvais cheveux, mau-
vaise couleur, gros nez»...jouent un rôle inhibant non encore étudié par nos
sociologues : même des noiristes militants citent sans discernement l'Ecclé-
siaste «Nigra sum sed formosa», ce «mais je suis belle quoique noire» est re-
vélateur d'une conception honteuse de la beauté noire. Ces expressions et
tant d'autres attitudes traduisent le sentiment latent, non d'infériorité humai-
ne (notre fierté n'est pas à démontrer) mais d'un certain inconfort esthétique
pernicieux sur le plan des relations humaines et dangereux sur le plan des
rapports sociaux.

Aussi longtemps, en effet, que notre fierté raciale, ne s'étendra pas réelle-
ment à notre corps, notre peau, nos traits, nos cheveux, aussi longtemps
qu'un désir servile de ressembler en quelque point au beau blanc animera père
et fils de familles noires et mulâtres, le racisme direct ou inversé se pro-
longera. La haine est dirigée non contre le modèle blanc, mais contre celui
qui lui ressemble le plus; le corollaire de ce racisme, c'est la suffisance de
celui qui croit être supérieur, parce que ressemblant au modèle en question.
Or le noirisme qui a reflété un désir de revalorisation de nos origines africai-
nes, n'a jamais vraiment posé le problème de la beauté noire. Il ne saurait
l'avoir posé, ni le poser comme théorie du sauvetage individuel dans une so-
ciété où les problèmes raciaux se lient aux questions économiques et de struc-
ture des marchés. Seul un changement dans la mentalité décrite plus haut dé-
complexera tous les fils d'Afrique, noirs, mulâtres, grimauds, marabous, sa-
catras, griffes et permettra la constitution de ce peuple monocolore auquel
aspirait la prémonition Dessalinienne.

DEUXIEME PARTIE

MENACES SUR NOTRE PERSONNALITE

La vraie menace autour de laquelle, gravitent les autres, c'est la recolonisation : prise en mains, directe ou indirecte de nos affaires par l'étranger, s'appropriant notre sol, notre sous-sol, et nos richesses. Serait-elle inévitable, cette reconquête, phase ultime d'expansion de sociétés multinationales ? L'analogie entre la colonisation et la recolonisation est frappante : la fonction exploratoire de la compagnie des Indes mercantile et esclavagiste préparant par l'implantation de comptoirs le chemin de l'administration directe, n'est-elle pas semblable à celle des compagnies étrangères raflant les matières premières et monopolisant-paralysant l'économie avant la prise directe par commandeurs indigènes interposés ?

Mais avant tout, notre aliénation ne sanctionnerait-elle pas notre propre impuissance ? Incapable de modeler nous-mêmes notre avenir, celui-ci serait pris en mains par d'autres que nous, groupes d'affaires de l'une ou l'autre des puissances impériales, ou condominium de leur sollicitude. Le danger vient donc de l'immobilisme, fruit de la profonde détérioration des rapports humains au sein de notre société. La crise générale, amorcée vers la fin du siècle dernier, affecte autant les villes que les campagnes.

La Crise Générale

Au coeur de la crise à la campagne, git la progressive mais implacable improductivité de nos champs. Celle-ci est la conséquence des rapports archaïques de production entre fermiers, métayers, petits paysans, d'une part... gros et moyens fonciers, spéculateurs, exportateurs de l'autre. L'immobilisme, la paresse de l'organisation militaire et patriarcale ne parvenait pas à créer et à faire circuler une richesse susceptible d'améliorer la productivité. Dans le cadre de la crise mondiale de l'économie au début de ce siècle, envenimée

par les rivalités entre grandes puissances, notre déclinante productivité s'ajoute à une explosion démographique, et au pourrissement de la situation en ville pour accélérer la décomposition des choses dans l'arrière pays des plaines et des mornes.

Dès cette époque, note Moral, le lakou joue de moins en moins le rôle de centre de gravité entre le patriarche et son client-serf. Le petit exploitant affirme une dérisoire autonomie. Les laissés pour compte de ce changement désertent la terre. C'est la grande migration des parias vers les champs de canne «nan pagnol». Une petite migration de gros et moyens fonciers appauvris peuple de couches moyennes, les bourgs et villes du pays. Ces couches moyennes prennent comme les précédentes élites absentéistes le chemin de l'enrichissement sur les caisses publiques. Notre agriculture qui n'a pas trouvé en elles les forces capitales pour sa modernisation, n'a pas pu tout autant les trouver hors d'elle, jusqu'à présent.

La plus value spéculatoire sur les denrées d'exportation ne retourne pas à la production; elle enfle la masse des capitaux exportables ou improductifs, elle alimente par les taxes le budget de l'administration. Le capitalisme agraire sur systèmes de concessions aux compagnies étrangères, a échoué jusqu'à présent dans sa tentative de remembrement : condition indispensable au faire valoir direct à haute rentabilité. Au contraire du reste de la Caraïbe, ce système bute chez nous sur une structure foncière, sur des structures mentales, qui depuis les luttes terriennes de notre indépendance, nous acheminent lentement vers la parcellisation.

Parcelles et Classes à la Campagne

La parcellisation ajoute ses effets aux rapports médiévaux de production, ce qui aggrave l'improductivité. Mais cette parcellisation ne pulvérise pas comme on pourrait le croire à priori les exploitants en une masse de petits paysans tous égaux dans leur misère. Si, parmi d'autres facteurs, elle contribue à estomper les rapports de classes hors des villes, elle ne fait pas disparaître ces

clivages. Les antagonismes se fortifient par moments, révélant au contraire, une division profonde.

Ces antagonismes ont pour toile de fond une situation dont la traduction chiffrée permet d'en évaluer le poids. Gérard Pierre Charles note en effet, puisant ses sources aux travaux inédits d'autres chercheurs, que les petits paysans disposant de moins de deux has de culture possèdent 68.9% des exploitations agricoles. Telle est la brutale réalité microfundiaire de grapillage anti-économique. Cependant d'après la même enquête, ces parcelles de moins de 2 has ne représentent que 10% des superficies cultivables. Qu'en est-il des 90% restant ? 66.9% vont à des exploitations de plus de 13 has représentant 1.15% du total des exploitations. 23% des terres cultivées, soit 30% du total des exploitations sont constituées de jardins de 2 à 10 has.

Que signifie cette statistique ? Le paysage semble envahi par la parcelle individuelle. Ce n'est qu'une apparence. La réalité est que de gros et moyens propriétaires fonciers ne sont pas productifs. Le sous emploi gagne aussi nos terres. Et l'Etat est un des plus gros fonciers actuels. Comme en ville, la richesse est entre les mains d'une classe de parasites.

Remembrement, Recolonisation

Le mouvement communautaire, s'il motive par endroits beaucoup mieux le petit paysan que l'extension agricole d'antan, n'arrive pas encore à résoudre le problème de la productivité. Est-ce parce qu'il bute, comme le mouvement dit coopératif, sur les gros propriétaires, ou qu'il est dans bien des cas récupéré par eux ?

Cette crise de production à la campagne ouvre la voie à un remembrement. . . Malgré la résistance paysanne. Mais quel remembrement ? Une solution de

type capitaliste, à la porto ricaine ou à la dominicaine, permettrait de réaliser autour de concessions de grands domaines, l'agglutination des poussières microfundiaires : la technologie moderne se chargerait du reste. C'est le vieux rêve actualisé de la grande exploitation pour l'exportation de denrées industrielles. Ce modèle a fait ses preuves partout ailleurs aux Antilles. Il reste, malgré les obstacles locaux, dans la logique d'une stratégie multinationale de mise en valeurs de sphères d'influence. Sa réalisation n'est-elle pas la condition préalable à un massif investissement dans d'autres secteurs de la vie économique.

Mettre la main sur les terres, contrôler l'arrière pays, avant d'investir pour contrôler l'économie. Bien sûr, au lieu d'aborder de front la résistance paysanne, comme aux temps du cryptostégia, de l'hévéa, du sisal, vers 1941, il serait plutôt question de contourner l'obstacle. La motivation préalable étant assurée par le mouvement communautaire il resterait à mettre au point le cadre juridique de ce remembrement.

Souvenons-nous de la querelle historique autour du droit de propriété aux étrangers. Invariablement, depuis 1806, la volonté Dessalinienne d'haïtianité du sol avait été respectée par nos constitutions, si chargeantes par ailleurs. En 1918, dans une charte qui nous est imposée, un article annule l'interdiction traditionnelle. Hier encore, des hésitations autour d'une loi sur ce même droit remettaient d'actualité cette question vieille comme notre indépendance. La détermination est donc toujours aussi forte. Elle s'inscrit dans un certain plan de développement.

La Crise Urbaine

La crise agraire prépare le terrain à la reconquête. En ville la maturation est plus rapide, disons plutôt le pourrissement plus accéléré. Le 19ème siècle finissant voit se dégrader les choses au sein de la société établie en 1804. La bourgeoisie commerçante indigène est progressivement, puis brutalement

(1883) éliminée au bord de mer. La remplacent des marchands étrangers, allemands, nordiques, anglais, français, italiens, syro-libanais. La puissance politique de cette bourgeoisie commerçante, base de son enrichissement, est lentement érodée par les nouvelles élites citadines, venues de la petite bourgeoisie noire plus ou moins liée aux féodaux de la caste militaire.

La priorité politique numéro un des compradores étrangers est de barrer la route à un éventuel retour au pouvoir de leurs compétiteurs indigènes. Que la formule de cette reprise de l'Etat s'inspire du schéma traditionnel ou d'une idéologie plus moderne, la tactique pour la contrer est la même : accentuer les contradictions entre secteurs des élites, attiser les haines régionales entre féodaux, jeter de l'huile sur le feu des rivalités entre caciques, financer les pronunciamientos. Cette politique du «Ti dufeu boulé» est doublement payante : ils restent maîtres du commerce, rois incontestés de l'export-import, et s'enrichissent encore davantage grâce au système des réparations pour dommages causés par les révolutions.

Ils pratiquent entre eux la division du travail, disons le partage du gâteau. Les allemands et nordiques occupent l'export traditionnel (café, cacao, coton etc.) les syriens et les italiens tiennent l'import de base, tissus, chaussures, aliments. Le marché de l'usure sert de «dégui» aux uns et aux autres : grâce aux prêts à la petite semaine, ils contrôlent les profits et salaires de l'administration publique, ce qui leur permet de bloquer toute constitution significative du capital indigène.

La masse des richesses ainsi en circulation est drainée vers l'étranger, ou vers les investissements improductifs, la spéculation, l'export-import, l'immobilier. A travers les banques (Banque dite nationale pourtant d'inspiration salomonienne) qui favorisaient systématiquement le gros négoce, ils contrôlaient presque exclusivement notre économie, dont le blocage absolu nous rendait dépendants de l'étranger. C'est par la banque au service de ces groupes, contrôlée par eux, que furent portés les premiers coups à notre souve-

raineté (le vol de notre or, puis la main mise sur la banque précéda celle sur nos douanes).

La situation n'a pas beaucoup changé sur le plan du grand négoce. Les mêmes groupes contrôlent à peu près les mêmes secteurs, quelques commerçants indigènes, mulâtres et noirs ont réussi entre temps une certaine percée. La tendance récente aux investissements industriels, prometteuse d'un certain développement, manifeste de la part de ces groupes d'argent et de leurs associés, une nouvelle orientation. Ce développement dit sauvage, s'il change le cours routinier du strict import-export compradore, s'il favorise une formation professionnelle et un management haïtiens, ne contribue-t-il pas à une intégration plus poussée et donc plus dangereuse à longue échéance, aux circuits des nations dominantes ?

Assimilation ou Enracinement

Sur cette arrière fond de déliquescence, se dessinent deux tendances. L'une est à l'assimilation pure et simple aux valeurs étrangères. Dans la haute bourgeoisie d'origine étrangère, tout doit être occidentalisé. Ses intérêts sont liés à un contrôle presque direct de notre économie et de nos finances par les grandes puissances (l'action de ces groupes avant et après 1915 commence à être connue). C'est aussi la tendance, hélas, de larges secteurs des élites anciennes et nouvelles, petite ou moyenne bourgeoisies perdues dans la confusion intellectuelle des temps que nous vivons.

L'autre tendance est prise de conscience originale et authentique. En littérature, en philosophie, en sociologie, comme dans tant d'autres domaines, des couches de plus en plus larges de notre intelligentsia opèrent un retour sur nous. Etudes, analyses, essais, oeuvres de fiction ou d'imagination, travaux scientifiques, accumulent une riche documentation sur nos richesses culturelles. Dès le tiers final du siècle dernier, les cris d'alarme s'étaient succédés. Comme si la pression de plus en plus forte sur notre économie et notre

souveraineté : provoquait une réaction de défense. Des romanciers nationaux à Jean Price Mars et Jacques Roumain, l'indigénisme et le mouvement créole, un courant littéraire manifeste sa vitalité. Le monde de la ville était parti à la découverte et à la rencontre du monde de l'exil africain.

Tout se passe comme si notre prise de conscience s'effectuait au moment où notre propre faiblesse facilitait l'ingérence étrangère. Celle-ci s'enhardit à mesure que le pourrissement s'accroît, les dangers deviennent plus pesants sur notre personnalité.

Voyons comment les éléments de cette personnalité sont menacés. Nous sommes sollicités de tous côtés par des systèmes de valeurs qui ont le prestige du succès remporté par les nations développées. La tentation d'alignement est forte, et constante. Mais il faut répéter que les dangers sur la précivilisation haïtienne ne sont pas seulement des dangers sur notre culture, mais à travers elle et les hommes qui la vivent pèsent des menaces graves sur notre existence, nos moyens, nos possibilités de la produire et de la reproduire, de la conserver en hommes libres et souverains.

MENACES

Sur le Vodou

La religion populaire jouait un rôle de régulateur de tension au sein de la société rurale, et aussi de nucléus civilisateur dans la mesure ou autour du poteau mitan, dans le lakou, toutes les formes d'expression non écrites ont pu librement s'épanouir (danses, chants, peinture, sculpture etc.) Dans le temple deux "mains" tenaient en équilibre le système. Au fur et à mesure que se dégradent les structures féodales anciennes, que s'aggrave la crise du monde rural, l'homme des champs se retrouve seul, refoulé à la périphérie de l'ancien monde imaginaire; les liens communautaires se dissolvent. Prennent a-

lors le dessus les loas de la réussite individuelle à tout prix, les loas sanguinaires sortent de l'ombre, la main gauche rejette la main droite. Les Congos, Pétros renvoient en Afrique les vieux de Guinnin, les loas Radas. Le Houn-gan familial perd de son influence, le bokor prend de l'importance et attire sa clientèle de débrouillards, d'arrivistes, pressés de s'enrichir par tous les moyens. Le rite se gauchit, se satanise.

Ce vodou envahit aussi la ville, offrant la protection de ses loas et de ses bokors à ceux qui fuient la misère des campagnes : couche intermédiaire de plus en plus vaste de chômeurs, d'artisans, de besogneux, de boutiquiers, commerçants, spéculateurs dont les vieux liens de famille se relâchent et avec ces liens les attaches avec le sanctuaire traditionnel. La main gauche devient alors la protection agressive de ces catégories urbaines. Il faut régler, et vite, les affaires de chacun, argent, sentiment, politique. La main gauche devient le secret outil magique de couches de plus en plus vastes dans leur promotion sociale et politique. La volonté de puissance de ces groupes se concrétise à travers les rites sataniques. Un phénomène analogue survenu en Allemagne aux alentours des années trente avait favorisé le réveil des dieux sanglants du Walhalla germanique, lors de la grande dépression et lorsque surgirent les légions brunes. Dieux infernaux et fascisme sont complices.

Le tourisme a développé l'industrie du vodou. Le bokor devient un promoteur cossu étendant son rackets jusqu'aux U.S.A. : il y touche le prolétariat haïtien de la diaspora sans recours moral devant les huit heures "sauvages" des «factories» et une vaste frange moyenne de déracinés, peu préparés au choc de la vie des mégapoles monstrueuses. L'ancien corps sacerdotal a subrepticement laissé la place à une sorte de mafia de moins en moins clandestine, dont le champ d'action s'étend de l'ancienne communauté rurale aux plus larges sphères du big business, car une clientèle blanche en extension est avide de cet irrationnel mercantile.

Devant la menace que fait peser sur lui le vodou satanique, l'individu isolé, en complet désarroi et terrorisé est mûr pour toutes les religions de salut.

Les cultes réformés, les sectes protestantes lui offrent un refuge apaisant face aux loas exigeants et ruineux. La religion catholique s'est trouvée compromise à ses yeux par le syncrétisme historique. Les sectes réformées paraissent pures de toute attache maléfique. Derrière ces sectes à la propagande agressive et aux riches et puissants moyens, toute une organisation étrangère consolide ses positions. Elle conquiert à la culture du nouvel empire, des couches de plus en plus vastes de la paysannerie et des classes moyennes. Dans la foulée de la lutte anti-satanique, elle s'attaque aux aspects les plus anodins de notre culture nationale. Utilisant les techniques des mass-médias, voulant «changer la mentalité superstitieuse de l'homme haïtien», elle lui extirpe ses racines.

Oraliture

Les contes, les devinettes, les proverbes et historiettes, diffusaient de bouche à oreille, d'un lakou à l'autre, d'un marché à un autre, d'une région au pays tout entier, de la campagne aux arrière-cours des villes, la tradition historique, les mythes et les légendes, les rêves et la malice bouffonne ou ironique du peuple paysan. Riche et puissant domaine de l'oraliture. Ecrivains, dramaturges, poètes, compositeurs, y ont puisé à pleines mains, et de nos jours encore, bardes et troubadours se retrouvent parfois sous la tonnelle, source d'inspiration intarissable.

Intarissable ? La détérioration des rapports anciens isole, comme on l'a vu, et vide les anciens lakous.

Ces changements sont inévitables. Ils sont le résultat de la détérioration des rapports de production et des relations d'échange. D'autres rapports se créent. Un système archaïque se désagrège, et ses charmes s'effilochent. Ne nous lamentons pas sur les charmes révolus, ayant dénoncé l'inefficience du système. Si l'oraliture dépérit, une autre forme d'expression lui succèdera ? C'est ce qui est moins sûr, justement. L'on peut s'interroger sur le dépérissement, non de la forme d'expression, mais de l'expression elle-même qui se

stérilise. Car il faut s'inquiéter de l'inexistence de liens entre l'homme qui apprend à l'école toute la culture universelle, et celui qui ne va pas encore à l'école, mais qui possède en lui toute la culture d'un peuple riche et fécond.

Peinture et Arts Populaires

Tous les arts graphiques ont été depuis quelques temps l'objet de la sollicitude de mécènes étrangers qui l'ont révélé au public occidental. L'on connaît l'histoire, disons le conte de fée, de cette révélation : il était une fois Dewitt Peters, Thoby-Marcellin, et d'autres pionniers curieux et intelligents du Centre d'Art ... L'on confond cette découverte de l'expressivité picturale, qui n'est qu'un aspect de la richesse expressive de notre civilisation, avec son expression elle-même. Comme si la peinture haïtienne était née le jour de cette révélation. Ce qui est un comble. Pendant un siècle et demi, combien y a-t-il eu dans le hounfort et les lakous, de Préfète Dufaut, d'Hector Hypolite, d'André Pierre, de St Pierre, de St Brice, décorant le temple, les bateaux, les véhicules, les maisons, les balcons ? Combien donnaient figure humaine aux dieux ancestraux, combien donnaient forme de lumière et de couleurs aux joies et aux peines, aux espoirs et angoisses, projetant sur la matière le bouillonnement intérieur d'un monde onirique en perpétuelle gestation. Ce monde du rêve de l'homme, comme le monde réel auquel il renvoyait était terre inconnue pour les élites haïtiennes et les éventuels connaisseurs étrangers. Il n'existait donc pas. Il a fallu comme toujours en pareil cas que joue le mimétisme occidental pour rendre possible la diffusion en milieu bourgeois indigène de l'art populaire haïtien.

La commercialisation de l'art risque de remettre paradoxalement en cause notre expressivité artistique. Avant les Christophe Colomb de l'art haïtien l'artiste ne se distinguait pas des autres membres de la communauté. Ce qu'il créait servait à construire l'univers imaginaire de tous. Sans aucune valeur commerciale, l'objet d'art avait une fonction sociale : cristallisateur du rêve collectif comme la crise de possession entr'autres. La découverte, en individua-

lisant l'artiste, en fait un être à part. Son oeuvre, objet de consommation marchande, perd sa fonction sociale. Il est vrai, et c'est heureux, que le système suscite en permanence de nouveaux talents. Il est aussi vrai que le développement de l'art haïtien peut contribuer à l'avenir à valoriser l'esthétique non occidentale et jouer ainsi un rôle non négligeable dans notre prise de conscience originale. Mais, cet effet est lent, minime.

Une sourde menace pèse sur notre art. Les marchands de tableaux risquent de tarir les sources d'inspiration populaires, par suite du forçage de la production répétitive des artistes. L'indifférence de nos élites laisse faire benoitement. Il est vrai que la peinture populaire, si elle connaît les faveurs d'une clientèle étrangère, n'a pas encore envahi significativement les salons haïtiens, où l'on rencontre plus de tableaux dits modernes d'artistes des classes aisées. Nouveaux clivages sociaux du goût haïtien ? Dangereuse distinction pour les uns comme pour les autres.

Rythmes, Musique, Danse etc.

Sacrée ou profane, la musique populaire rythme notre vie quotidienne. La première ondule autour du poteau mitan et entoure l'épiphanie des loas. La seconde est rurale ou citadine. A la campagne les fêtes et le travail suivent le guide du tambour et du simidor. En ville, la famille des méringues règne sur les divertissements collectifs. Dans les faubourgs, sous la tonnelle, une autre musique se répand, c'est le poème chanté, satirique ou sentimental, du troubadour, accompagné en trio d'un instrument à corde et d'un tambour.

La décomposition de la société rurale a asséché les racines du koumbite et raréfié les sources d'inspiration des chants de travail. La poussée de la main gauche a sclérosé danses et musiques sacrées. La magie satanique est plus liée au secret et à l'individu isolé, qu'au grand air et aux communautés fraternelles. Le tourisme et une certaine école folkloriste ont coagulé l'expression musicale religieuse, en faisant des chants, des danses, des articles de consumma-

tion et d'exportation. Quoiqu'en disent certains ethnologues, le folklore n'est pas l'expression de la culture populaire, mais celle d'une culture populaire figée dans le temps et l'espace par le regard émerveillé d'étrangers pour lesquels elle n'est que grâce, beauté, ravissement. La culture populaire est élément dynamique de la vie de notre peuple qui chantait et dansait sa vie. Aujourd'hui il ne se reconnaît plus dans la vie qu'on lui impose, l'inspiration peut se dissoudre, si le cadre de l'expression se gauchit et s'ossifie. Evolution naturelle dira-t-on. Allons donc. La musique sacrée aurait pu enrichir l'univers sonore de nos musiciens populaires ; les yanvalous, congos, pétros, nagos, ibos, auraient pu restructurer notre musique à danser. Laquelle, malgré son grand succès, est menacée d'assimilation par le «sound USA» Pensons au rôle des chants de travail, des gospels songs, et des voix du ghetto, dans l'évolution et l'enrichissement de la musique populaire américaine. Pensons aussi à la vitalité de la musique brésilienne et de son absence totale de complexes face aux sources d'inspiration du peuple.

Mais ici les tabous sont énormes : celui qui isole le hounfort est encore puissant. Nos compositeurs, d'origine petite bourgeoise ne se donnent pas la peine d'écouter ce qui se chante autour du poteau mitan ou sous la tonnelle; le tambour sacré y étant le centre de vibrations. La découverte des trésors de notre musique religieuse, il y a une cinquantaine d'années a provoqué l'admiration, l'émerveillement de tous. C'était justice. Ses nouveaux admirateurs, en lui donnant ses lettres de noblesse ne se rendaient pas compte que ces ambitions écrasaient la jeune pousse. Un stade intermédiaire s'imposait : celui de la sortie du ghetto et du mélange avec la vie profane pour permettre le contact avec des sources d'inspiration sans prétention.

La musique à danser des citadins qui constitue la grande famille des méringues, reste ouverte aux influences nord américaines. C'est un phénomène mondial qui a ses manifestations en Haïti. Hier nos méringues ont digéré les nourritures hispano américaines, arriveront-elles aujourd'hui, gloutonnes, à éviter l'indigestion ? La médiocrité générale des interprètes, leur désir d'arriver à tout prix menacent de ravalier notre musique, de l'abatardir ...

Littérature

Beaucoup plus que la musique, beaucoup plus que la danse, beaucoup plus que la peinture, et la sculpture, la littérature est la manifestation artistique privilégiée des élites intellectuelles. Privilégiée par le rôle de la langue française dans la vie spirituelle des classes supérieures, la littérature est aussi la manifestation des privilèges de ces classes, nanties du savoir dans un pays illétre.

Parallèlement à cette invariable séduction de la forme (attitude qui frisa parfois le dandysme), notre littérature a traduit le sentiment d'appartenance à la terre d'Haiti. Nul n'a jamais trouvé ces deux pulsions contradictoires, sauf quelques rares assimilés jusqu'à la moelle qui se disaient français des îles. En poésie, qu'elle soit lyrique, épique, tragique, ou bucolique, l'haitien dit sa fierté, chante les fastes de son histoire, la grace piquante de ses paysages, l'amour pour ses frères, il chante aussi les malheurs, les angoisses, les espoirs d'un peuple déchiré. En prose le contact est plus immédiat avec la réalité et ses mouvances, avec l'haitianité, ses errances : essais, chroniques historiques, théâtre, pamphlets, récits, romans, sont reflets de nos douleurs, de nos enthousiasmes, signes de nos progrès ou de notre décadence : mais surtout les prosateurs comme tous les hommes de lettres sont profondément impliqués dans les luttes de clans, de castes, de classes qui nous déchirent. De ce fait, et à cause d'une recherche courageuse, la littérature a puissamment contribué à la gestation, puis à l'éclosion, enfin à l'illustration de notre civilisation. C'est par elle que le monde de l'exil français est parti à la rencontre du monde d'exil africain.

L'ancien attrait franco-centrique est toujours aussi fort, mais la maîtrise et l'usage élégant de la langue ne sont plus les mêmes qu'à l'époque des fins lettrés d'antan. La neuve médiocrité de l'expression, couronnée chaque jour par la médiocrité de l'auditoire, traduit une confusion de la pensée à travers un galimatias verbeux. De plus, une baisse de la conscience civique, effet de la généralisation de la corruption, et conséquence de l'absence des libertés d'inspiration (infimes, certes, auparavant, mais fécondes quand même), tous

ces facteurs contribuent à dessécher le créateur éventuel, lui fermant les portes d'un univers imaginaire verdoyant.

C'est l'impasse. Tirillée encore entre la tentation du mimétisme étranger, et la réalité créole, notre littérature se cherche une langue. Placée entre deux auditoires, elle se cherche un public. Les contraintes de l'auto-censure, l'imitation répétitive des laborantins d'outre-mer, poussent certains vers un hermétisme de cénacle, inaccessible à un public, prétendu cultivé, mais fonctionnellement analphabète. Les pulsions populistes entraînent d'autres vers un certain engagement ; itinéraire jalonné d'obstacles : démagogie, facisme. Cependant sur le chemin d'un engagement sincère, généreux, et non mercenaire, l'on se heurte à la question de la langue qui demeure au centre des contradictions de la littérature haïtienne, reflets des contradictions sociales de notre pays. Quelle langue ? Le français hexagonal des puristes ? Le franco haïtien lentement mûri depuis Fernand Hibbert et Justin Lhérisson jusqu'à Jacques Roumain et Jacques Stephen Alexis ? Ou le créole patiemment assemblé par Oswald Durand, Emile Roumer, Rassoul Labuchin, Frank Fouché Morisseau Leroy, Paul Laraque, Frank Etienne ?

Créole et Education de Masse

L'ère des balbutiements prend fin. S'ouvrent pour nous, à travers l'adolescence du créole, les espoirs de son âge adulte. Il dépend de nous et de nous seuls, que le créole soit demain l'instrument de développement de tous les hommes d'Haïti. Il dépend de nous, et de nous seuls, qu'il contribue à les rapprocher là où le bilinguisme de classe creusait un fossé entre grands et petits, nantis et démunis, citadins et ruraux. Son évolution cependant est menacée, sa maturation est en péril, et son rôle futur est compromis. De plus le créole peut aussi bien servir à nous libérer de nos liens, qu'à prolonger et renforcer notre aliénation.

La crise d'adolescence se termine après rudes et confuses batailles, aussi vives que les batailles culturelles d'antan. Faut-il déjà prendre souffle et se

reposer ? Certains crient victoire devant les ralliements opportunistes. Les trompettes sonnent fièrement à l'arrivée des linguistes, délégués des puissances de tutelle «amies», daignant enfin s'intéresser, disent-elles, au bonheur futur et à l'illustration du vernaculaire. D'autres triomphent quand des spécialistes étrangers acceptent l'inévitable étape créole de notre alphabétisation de masse; ou que des missions évangéliques traduisent la parole chrétienne pour la diffuser dans la langue du peuple. La croissance d'une littérature et d'un théâtre créoles remplit d'aise ceux qui n'y croyaient pas ou ne voulaient pas s'y faire.

Malgré des notes discordantes, escarmouches d'arrière garde, c'est donc un concert d'alléluias. Ce ronron à l'unisson ne doit pas nous rassurer, ni nous endormir, mais plutôt nous tenir en alerte. L'objectif prioritaire, en cette marche tumultueuse vers le progrès, demeure l'alphabétisation fonctionnelle l'éducation vraiment nationale, étendue à tout un peuple. Qu'en est-il actuellement : Rien ou presque. L'alphabétisation de masse est un leurre. L'éducation nationale ? Des échecs répétés d'année en année et aggravés.

Rien de fructueux ne sera réalisé dans le domaine de la formation des maîtres, celui de l'alphabétisation et de la scolarisation, tant que les nouvelles élites dirigeantes, s'entêteront, à l'égal des anciennes, à considérer la scolarisation de masse, intégrée, démystifiante, comme un élément de subversion. Ou tant qu'elles agiront comme si ...

Il faut analyser les statistiques, voir le pourcentage d'écrémage au niveau du certificat, ce qui veut dire le nombre considérable d'enfants rejetés dans le néant de l'ignorance parce qu'ils n'ont pas dépassé ce cap. Il faut réfléchir à ce blocage: des fils du monde paysan qui ne peuvent avoir accès à l'école que dans la proportion de 16 % des scolarisables à la campagne. Il faut se pencher sur le massacre annuel du baccalauréat. Il faut écouter parler les soi-disants bacheliers, questionner leurs connaissances, mettre à l'épreuve leur préparation. Seulement alors on comprendra l'absurde de notre éducation dite nationale.

Le problème de l'enseignement en français ou du français, n'est aujourd'hui qu'un paravent qui cache l'impuissance des responsables. Pour ne pas éduquer, tous les moyens sont bons, jusques et y compris la force d'inertie le gachis administratif, la pauvreté des budgets, le gaspillage et la corruption ... Quant à la médiocrité, on la couronne tous les jours pour étrangler les valeurs ... On laisse faire n'importe quoi pour ne pas éduquer, ou ce qui revient au même, pour distiller aux jeunes une formation inadéquate, inadaptée, élément du transfert individuel de classe, ferment de mépris pour la condition et le groupe social du jeune.

En dernier recours d'impuissance, la francophonie ...

Les efforts de celle-ci, pour sympathique que soient ses motifs d'action généreuse, visent à généraliser l'usage du français à tout un peuple écolier. Et même à tout un peuple .

Dans le pire des cas, l'on risque une fois de plus de perpétuer cette la. *je* batarde, hybride, qu'annonnent aujourd'hui, sans souvent la comprendre, des milliers d'instituteurs et d'écoliers. Dans le meilleur des cas, c'est encore la sélection des plus doués, ce qui nous ramène au problème précédent. L'action pédagogique francophone peut-elle disposer dans l'immédiat, de ces moyens matériels et humains considérables qui sont indispensables à cette étape de notre vie ? Il faut éviter que ne s'élargisse encore le fossé entre un monde francophone faussement supérieur et un monde créolisé prétendument retardé. Ces moyens peuvent-ils être fournis sur place ? Avec les structures actuelles ? Doivent-ils venir de France ? Vu l'ampleur de la tâche, ne serait-ce pas alors une nouvelle et plus insidieuse forme de colonisation ?

Les séductions des anciens maîtres, les luttes d'influence entre anciens et nouveaux «amis», ne doivent pas nous faire perdre de vue nos propres intérêts : une éducation vraiment nationale dans la langue nationale utilisée à niveaux progressifs pour permettre à l'homme haïtien de s'ouvrir à lui-même à ses semblables et au monde. Les travaux des linguistes, qu'ils soient de Sor -

bonne ou du Minnesota, peuvent nous rendre de grands services, en aidant par exemple nos chercheurs, avec des moyens modernes, à voir plus clair dans le maquis des questions sémantiques, stylistiques, grammaticales, structurelles, qu'il faut débroussailler. Défrichage concomittant à la maturation de notre langue. Nous n'avons, à bien y réfléchir, rien à gagner à une francisation intégrale de notre peuple, nous avons de même tout à perdre à une américanisation totale de notre langue, comme de notre vie.

Le créole peut aussi nous desservir. Nous avons déjà noté qu'un certain zèle missionnaire répand la bonne parole chrétienne en langue de multitude. Tant mieux, au dire de ceux qui craignent la prolifération d'un certain satanisme. Nous avons souligné le déterminisme de ce satanisme qui n'est pas, quoiqu'on le pense, strictement lié au rituel vaudou : La poule noire, le grand et petit Albert ne nous viennent pas de Guinée ou du pays yoruba. Il y a là un syncrétisme occidental à mettre en lumière par les travaux de chercheurs patients. Quoiqu'il en soit, en voulant déraciner ce fameux satanisme, le zèle missionnaire s'attaque directement aux racines mêmes de notre identité, à l'équilibre de notre personnalité. En chaire ou à la radio, on fulmine contre le tambour haitien, refuge du diable, on dénonce les guédés, raras, carnaval, pièges du malin. A côté d'un admirable travail d'éducation, en hygiène, en diététique, en agriculture, se développe une nouvelle campagne anti superstitieuse. Elle est plus efficace que la première, car moins contraignante en apparence, plus subtile, elle dispose de moyens modernes, et surtout utilise massivement la langue du peuple pour changer la mentalité du peuple.

Il faut signaler par contre l'intelligence d'une nouvelle catéchèse, la modernité d'une nouvelle liturgie qui rythment en yavalou les versets bibliques créoles, introduisent le tambour haitien à l'église, au risque de faire à nouveau danser les lévites devant le tabernacle. Juste retour des choses, syncrétisme à rebours dont on ne peut que se féliciter ...

Comme toujours les victoires sont éphémères. Les créolisants ont acquis droit d'écriture et de parole. Certains s'imaginent avoir acquis le droit à la fainéantise et au laisser aller du langage. Les barrières tombent et les ta-

bous avec, subsistent encore des snobismes rassis. Mais à quoi servent ces résultats si d'un côté les oeuvres littéraires créoles sont écrites pour une nouvelle minorité ? Si l'hermétisme à nouveau s'installe ? Si de l'autre l'obscène et l'ordurier tiennent lieu de dialogue de théâtre ? Nos mandarins ont beau jeu de narguer le nouvel élitisme, et par une certaine médiocrité, de souligner les limites du mouvement créole. Autre grave danger, autre menace ...

TROISIEME PARTIE

DEVELOPPEMENT OU CIVILISATION

Sujet à la mode, le développement est sur toutes les lèvres, le comprador en parle, mais derrière ses sacs de café il compte les profits de son investissement dans un fonds mutuel. Le spéculateur parle de développement, mais il manipule toujours ses faux poids pour le coup de balance miracle au paysan. Le fonctionnaire se gargarise de développement, mais il «sprinte» d'un bureau à l'autre après les cinq ou six chèques qu'il croit lui être dû. Le jeune médecin diagnostique sur le développement, mais l'idée de quitter la capitale pour ouvrir clinique dans son village natal le déprime. Le promoteur immobilier suppute les bénéfices du développement, mais lotir des parcelles sur un morne «tête de l'eau» lui semble très moral. Le technicien signe des plans idylliques de développement, mais les chiffres qu'il aligne sont numéros de borlette providentiels. Le politicien, lui aussi, fait de beaux discours sur le développement ...

Posons bien la question. Par qui et au profit de qui, le développement ? Le développement, comment ? L'on est amené à l'analyse lucide des forces de production qui y sont impliquées, leurs rapports actuels et potentiels, leur «développement» ou leur évolution grâce à une refonte de structures foncières et économiques, l'intégration de leur action dans un plan national de travail, une action collective, pour un enrichissement collectif et non celui d'une minorité. Trois points d'ancrage à ce concert : changement et évolution

des rapports entre producteurs, investissements rationnel dans des secteurs de production utiles à la collectivité, changement et évolution des structures foncières et économiques, préparation technique et formation professionnelle des cadres assurant ces changements; cristallisation d'un sentiment national, éclosion d'un esprit civique dans les élites et les masses.

Changement de Mentalité, Sentiment National

Deux sources ont alimenté le sentiment national : la culture populaire et une certaine tradition des élites intellectuelles. En fouillant la source populaire, nous trouvons autour du poteau mitan les éléments qui ont fait la force de la résistance paysanne. Cette pulsion marassa, comme nous le savons, porte en elle, des facteurs conservateurs, régressifs, réactionnaires. Mais elle comporte aussi des caractéristiques susceptibles de motiver valablement l'haïtien pour une action intelligente de défense de ses intérêts. Si à l'origine, l'esprit révolutionnaire des esclaves s'est cristallisé dans le vodou, de nos jours encore, il n'est pas sans signification de noter que Dessalines est encore vivant dans les hounforts, son esprit chevauche, loa pétro flamboyant, certains fidèles du temple.

Certes, depuis Goman et Acau jusqu'aux innombrables anonymes, les jacqueries paysannes successives qui mobilisaient les cultivateurs sans terre contre les féodaux accapareurs, ne brandissaient plus les drapeaux pétros comme au temps de Bouckman, de Ti Jean Granbois, ou comme en 1803. Cet abandon relatif de l'arme religieuse s'explique de deux façons : avant 1804, la mystique révolutionnaire unissait des éléments disparates, esclaves et marrons d'origine ethnique diverse, bossales et créoles, ils n'avaient pas les mêmes raisons et la même formation pour lutter contre les blancs. Plus tard lorsque se constitua, après l'échec de Toussaint, le front indigène, cette mystique recouvrait une certaine impuissance idéologique des indépendants. Comment traduire en effet en mots d'ordre clairement politiques, les velléités antagonistes des forces coalisées ? D'un côté les domaniers mulâtres et noirs, Rigaudins et Louverturiens, candidats à la seule succession des colons à la tête des

habitations et de l'autre, anciens marrons, anciens esclaves, se battant pour qu'une portion de terre soit reconnue à tous. La rivalité entre domaniers masquait cette contradiction principale. Les motifs d'engagement de chacun dans la lutte n'étaient pas les mêmes. Pour maintenir l'unité, cette confusion ne permettait qu'un compromis idéologique : la mystique religieuse . Le mot d'ordre d'indépendance, puissant sur le plan émotionnel, était faible sur le plan pratique : chacun le comprenait en fonction de ses intérêts de classe.

Après 1804, les revendications des sans terre devinrent claires et clairement politisées. Acau entr'autres, bien qu'ayant au début fait un bout de chemin avec certains féodaux noirs, les Salomon, lança bientôt ses troupes, classe contre classe, sans ambiguïté aucune : «Nèg rich sé milat-t, milat-t pòv sé nèg». Nul besoin de solliciter les vieux guinnin ni les mystères créoles pour comprendre cette simple réalité.

C'est qu'aussi le vodou devenait rapidement le soutien du système consolidé. Qu'avaient à tirer des loas, radas ou pétros, les contestataires qui vivaient l'oppression paysanne dont se rendaient complices ces dieux tendres ou farouches ? Le houngan et le bokor, alliés fidèles du gros foncier, du spéculateur, et de toute l'armature militaire et civile de la pyramide, ne contribuaient-ils pas à renforcer la résignation, à désamorcer la contestation, en isolant l'individu dans sa tragédie personnelle ? La religion paysanne révélait son vrai visage : élément pivot de la structure de classe. Les satrapies traditionnelles, les fascismes, ne s'y sont pas trompés : utilisant invariablement, mais de plus en plus dangereusement la main gauche, la main sanglante, pour asseoir leur domination.

Cependant, malgré ce caractère fondamental, malgré ces profondes contradictions, et peut être à cause d'elles, toute l'expressivité originale de l'authentique résistance paysanne jaillit au sein d'un univers imaginaire autour du poteau mitan. On l'a bien vu lors de l'occupation américaine, l'oralité s'est engagée, bouillonnante de chansons, de contes, de saynètes, qui

brocardaient gendarmes et marines. Claude Planson, dans son témoignage sur le vodou, signale aussi le rôle joué par les congrégations, les sociétés des hounforts, collectant les informations sur les troupes, et les relayant aux guerilleros cacos. Lors des dépossessions en 1941, une autre floraison anti-colonialiste s'épanouit autour des baguis s'en prenant à la Shada et autres compagnies fibustières. L'art populaire a de tous temps été lié aux racines religieuses, nous l'avons amplement montré.

Il y a donc là quelque chose de dynamique quoique confus et complexe. On ne peut, ni l'ignorer ni le rejeter à priori. Pour le comprendre, et peut-être l'utiliser, il faut briser les tabous qui isolent le hounfort.

Jeune Christianisme et Oppression Coloniale

Les religions chrétiennes sont pour certaines élites, mulâtres ou noires, l'alternance au satanisme, l'arme absolue contre les superstitions. Croyants ou athées professent qu'il faut s'en remettre à elles pour nous débarrasser de toutes ces vieilleries, remplacer par le merveilleux occidental, vecteur de civilisation, le merveilleux africain et créole, paravent d'une mentalité arriérée.

Certes, pris individuellement, des ministres du culte chrétien, catholique ou protestant, français, américains, canadiens, haitiens, accomplissent un admirable travail. Ils contribuent au progrès dans les domaines de l'hygiène, de l'éducation, de l'agriculture, de l'artisanat, de l'économie domestique, de la formation des cadres. Certains, il est vrai, sont des charlatans, d'autres des politicards à soutane ou déguisés en clergyman. De nombreux autres cependant sont l'honneur de leur église sur laquelle souffle un vent nouveau. Nous avons déjà noté le syncrétisme à rebours qui renouvelle la liturgie catholique en la nourrissant d'une étude intelligente de notre culture.

Une nouvelle église surgit des décombres de l'ancienne. De courageux petits frères du Sacré-Coeur de Carrefour modestement s'acharnent tous les

jours contre l'ignorance, la misère morale, l'impréparation des cadres. Les petites soeurs de Rivière Froide, s'agrippent aux collines ingrates du sous-développement paysan, y arrachent rocaille et mauvaises herbes, pour y faire bourgeonner le bois neuf de l'espoir. D'humbles pasteurs méthodistes, adventistes, épiscopaliens, luthériens, empoignent à bras le corps l'aride réalité du sous développement, s'enfoncent dans la masse anonyme des cultivateurs pour animer les mouvements communautaires, réveiller les énergies défaillantes, faire revivre l'esprit de travail. Une nouvelle christianité prend naissance sous nos yeux. Elle est ouverte sur le monde moderne, elle s'engage dans la bataille quotidienne pour le progrès matériel, elle prend sans réserves parti contre la misère, souvent fulmine contre les abus, et se dégage des liens colonialistes. Si elle sait devenir authentiquement haïtienne, véritablement populaire, c'est-à-dire progressiste, elle trouvera un jour, qui sait, le chemin du hounfort. Alors, houngans et pasteurs, dévoués au même troupeau, les uns et les autres ouverts et sans préjugés, sans fanatismes et sans ruses, chercheront ensemble les solutions spirituelles à une aliénation mentale et morale qui aurait survécu à la libération matérielle, sociale, économique de l'homme haïtien.

Le Poids du Passé

Il ne faut pas sous estimer la force d'inertie dangereuse du monde des féodaux, gros fonciers, spoliateurs, spéculateurs, y compris houngans et bokors. L'on ne doit de même se faire aucune illusion sur le conservatisme atavique du monde des compradores indigènes alliés aux flibustiers étrangers, y compris intellectuels et pasteurs charlatans. Les uns et les autres jouent sur de faux clivages, inventés par leur sociologie primaire : ville contre campagne, pays contre arrière pays, civilisés contre primitifs, chrétiens contre superstitieux, mulâtres contre noirs, francophones contre créolisants etc. Une solution haïtienne doit se dégager d'une analyse haïtienne. Elle est difficile.

Tout changement de mentalité s'accompagne d'un changement des structures. Des barrières vétustes maintiennent en état le mode de production, le système de tenure de la terre, les relations de marché, le surprofit non productif d'une minorité intermédiaire parasite etc.

Collectif et Historique Mystique

Le sentiment du collectif est sous jacent à notre tradition, dans un monde paysan individualiste et atomisé. A l'origine, lors de la grande ruée vers les parcelles, concomittante au départ des absentéistes, l'on a assisté à une timide tentative d'exploitation collective des domaines à l'abandon par des groupes de familles de cultivateurs. Ils en sollicitaient l'affermage pour leur mise sous culture en commun. Moral(1) qui signale le phénomène, le situe principalement dans l'Ouest. Rien ne prouve qu'il n'ait pu affleurer dans d'autres parties du pays, l'Artibonite ou le Sud par exemple. Mais le code rural de 1821 fit un sort à ces velléités collectivistes, interdisant purement et simplement les baux d'affermage à des groupes de famille; l'exploitation individuelle, telle était la règle patriarcale et Boyériste.

Les spécialistes de l'histoire rurale, qui reste encore à écrire, devront dégager le sens et la portée de cette pulsion, retrouver les liens avec la tradition communautaire africaine. La koumbite est peut être ce qui nous reste de cette tentative et le fruit de la frustration éprouvée à la suite du blocage. Les sociétés d'entraide religieuse, les confréries liturgiques, ou se pratique une certaine forme de mise en commun des biens, témoignent de la survie de ce sentiment collectif.

Au coeur mythique de la tradition vodou git toute l'histoire imaginaire des ethnies et tribus d'origine de notre peuple. Ces légendes et les résidus du rêve collectif sont enrichis de toute l'histoire des tribulations de l'homme sur la terre d'Haiti. Constamment remodelés, quotidiennement revécus, ces mythes sont les jalons et points de repère du voyage intérieur de l'individu, point de départ de la transe collective. Le lien qui unit le cheval à son mai-

(1) *Paul Moral : Le Paysan Haitien, Paris Maisonneuve et Larose 1961.*

tre tête, le fidèle à son loa est par le mythe qui l'alimente un vieux lien ethnique, devenu rapport mystique. Mais ses attaches collectives et historiques sont indéniables.

Ces rapports sont aliénants; certes, la crainte qu'inspirent les loas est apaisée par des services religieux dont le coût exorbitant augmente la fortune du houngan, appauvrit le fidèle, et renforce la hiérarchisation autour du houngan. Ces attaches avec l'histoire tribale, donc l'histoire du peuple, sont devenues affaire privée entre l'individu, le houngan médiateur et le loa. Le système féodal atomiseur de personnalités n'a-t-il pas perverti ces rapports entre l'homme et sa responsabilité collective : L'on présente souvent le vodou comme un amalgame de rites de terreur. C'est en grande partie vrai et l'on peut même dire que l'absence de colère collective chez nous tient à l'utilisation de ces rites de terreur. Le refuge dans une religion plus douce, une religion d'amour, de christianisme, est souvent pour le criseur un soulagement. Mais toute religion, même celle du Christ d'amour, présente aussi la face du dieu jaloux et vengeur. C'est la dialectique infernale de l'idéologie religieuse au service d'un système social oppressif.

Un Nouveau Houngan ?

L'homme haïtien vit sur deux plans, celui de la réalité quotidienne et celui du mythe. On le dit souvent avec ironie, comme on ironise souvent le fait que l'haïtien est nourri d'histoire. Prenons ces constatations pour ce qu'elles sont : la manifestation d'une psyché puissante et riche qui n'arrive pas à être réduite en poussière par la grisaille du quotidien, et la pression assimilatrice des idéologies coloniales ou impériales. Il faut seulement, et avec humilité, faire de ces handicaps une force morale de changement. Le peuple juif, dispersé et opprimé par deux mille ans de persécutions et d'aliénation, n'a-t-il pas trouvé la force spirituelle de son renouveau dans le lien collectif qu'était sa religion ?

Est-il utopique de croire que le houngan puisse un jour aider l'homme à prendre conscience de cette solidarité collective ? Est-il utopique d'imaginer un houngan médiateur entre le fidèle et sa communauté, lui inspirant une responsabilité réelle envers cette communauté ? N'était-il pas aussi utopique, il y a un siècle, d'attendre d'une église chrétienne inféodée au régime capitaliste, colonialiste, une renaissance où elle retrouverait la ferveur, la générosité, l'abnégation des premiers âges ? Ne voyons-nous pas tous les jours ce nouveau christianisme se dégager d'une cosmogonie égoïste, prendre ses distances d'avec une structure sociale mercantile oppressive et impérialiste pour retrouver l'esprit communautaire et militant de l'âge des catacombes ?

Il faudrait pour cela inventer un nouveau houngan, dira-t-on. Ne faudrait-il pas seulement que celui qui refuse de servir des deux mains, et il en existe, soit autrement motivé; qu'il ne soit pas laissé à lui-même dans la misère et le désespoir. Il se désespère de voir son peuple servir les dieux d'ombre, de haine et d'enfer. Qu'on redonne confiance à ce prêtre malheureux et misérable, qu'il soit récupéré par la campagne nationale pour le changement. Son expérience sera profitable. Il a certes beaucoup à apprendre du monde moderne, de la technique moderne, de la science moderne. Mais il a aussi beaucoup de choses à enseigner aux agronomes, sociologues, ethnologues, médecins-accoucheurs, hygiénistes, pédiatres, militants du développement, cadres d'éducation communautaire etc.

Est-il réfractaire à priori à ces échanges, comme on le croit souvent, fermé par ignorance au progrès ? Ne nous hâtons pas d'affirmer de pareilles contre vérités et perpétuer des préjugés. Dans nombre de cas, le vrai houngan qui se croit dépositaire d'une tradition valable, envoie le malade qui ne relève pas de son ministère à un médecin. Dans nombre de cas, le houngan qui connaît le poids et la valeur des changements matériels rend les choses plus faciles aux techniciens et aux agents de progrès. (A Marbial nous conte un ethnologue n'est-ce pas sur la terre d'un houngan que l'école avait été construite, tandis que prêtre catholique et pasteur se faisaient tirer l'oreille ?)

Tradition Historique et Progrès

Il est un élément dans le vodou plus important que ces disponibilités individuelles latentes dans le corps sacerdotal. C'est la profonde ouverture du temple à tout ce qui vient d'ailleurs, sans fanatisme et sans prosélytisme. A-t-on jamais signalé un fanatisme vodou, qui s'érigerait légitimement contre le fanatisme zéléateur catholique ou protestant ? Jamais au cours de notre histoire. Au contraire, le fidèle peut aller communier, peut aller au temple, lire sa bible, et revenir servir, c'est-à-dire soulager sa psyché lourde de tout le poids des traditions ethniques et collectives. On voit là souvent un piège supplémentaire du malin, ou une ruse finaude du primitif qui attend les dieux civilisés au tournant des nuances psychologiques du peuple nègre. Voyons y plutôt une profonde et inaltérable tolérance du sacerdoce et des croyances ancestrales envers les choses, les hommes et les croyances étrangères. Dans cette tolérance congénitale git peut-être toute la dialectique du syncrétisme haïtien, mais l'enseignement fondamental de cet esprit d'ouverture est que l'essentiel de ce qui nous est propre ne doit pas être altéré par les apports étrangers.

Il faut enfin tenter de comprendre ce qui s'est passé chez nous sur le plan mystique, reflet d'une réalité historique, sociale, psychologique. Pour conquérir notre liberté, nous avons fait appel aux loas et mystères créoles, les Pétrons, nés sur la terre de Saint Domingue, chair martyre et torturée de l'esclavage, repoussant ou écartant les mystères et loas bossales, venus du pays Rada ou des nanchons Ibos, Nagos, Congos, qui avaient connu le traumatisme négrier. Cette lutte mythique entre les bossales et les créoles était la traduction sur le plan de l'imaginaire de celle que livraient les organisateurs responsables de notre liberté contre les anarchistes, les inorganisés, les bandes qui refusaient le commandement unique. Une fois la liberté obtenue, ces dieux jaloux et coléreux sont rentrés dans l'ombre, et l'union religieuse s'est faite autour des dieux bossales, phénomène curieux, car le peuple des bossales se

dissolvait lentement, s'intégrait graduellement dans le monde paysan.

Ce sont les hommes qui se servent des dieux, et non l'inverse, telle est la profonde leçon de notre histoire et de nos légendes. Les sociologues devraient la méditer. Ne pas laisser aux charlatans et aux fascistes de tous poils le monopole de ces outils, de ces armes miraculeuses ...

Médecins aux pieds nus ...

Les hommes de progrès doivent connaître ces problèmes qui sont au centre de toutes les motivations de notre peuple. Les rejeter dédaigneusement d'un geste chargé de toute la condescendance du scientifique pétri de logique et de dialectique, c'est faire le jeu des obscurantistes. Tenter de les comprendre, de les pénétrer, et d'utiliser sans malice et sans ironie, ce que ces problèmes cachent en potentialités dynamisantes, c'est faire preuve d'un esprit réaliste et constructeur.

Ainsi des connaissances pratiques du paysan ... Pour l'agronome de l'ancienne école, la mise en place des cultures dans son jardin était anarchique désordonnée et anti scientifique. Un géographe Georges Anglade nous apprend que cette polyculture à cercles concentriques autour de la kaille répond à une économie alimentaire et de subsistance liée à un sens de l'équilibre que l'on ne saurait plus négliger. Toute une approche agronomique de cet équilibre de la fertilité des sols doit être révisée à présent par les agents agricoles et les ingénieurs des champs.

D'autre part la connaissance médicinale pragmatique du paysan ne doit pas être rejetée en bloc sous prétexte de superstitions. On parle souvent du pouvoir inconnu des feuilles et des plantes. Mais qui (quel institut de recherches, quel groupe de chercheurs) s'est attelé à l'ingrate mais exaltante besogne d'établir sur des bases solides et utilisables immédiatement ces vertus ?

On invente enfin en Occident une médecine psycho-somatique, mais ne faut-il pas ici chercher dans la psyché de l'homme haïtien les racines de certaines maladies dont le houngan réclame depuis deux siècles l'exclusivité du traitement, parce que seul jusqu'à présent il connaît les mystères du mal qui ronge ses malades. L'exemple de la médecine chinoise traditionnelle forçant les portes des cliniques d'occident par l'acupuncture n'est-il pas là pour nous prouver que certains peuples ont trouvé des solutions à des problèmes que la «science occidentale» est jusqu'ici impuissante à résoudre ?

Esprit Civique

Nos élites sont égoïstes, elles n'ont pas eu souvent cure du bien public. Parasites comme les classes dirigeantes, elles ont coopéré avec plus ou moins d'objectivité à l'exploitation éhontée du reste du pays. Sous un masque de civilisés, elles jouaient le jeu de l'assimilation aux valeurs occidentales, pour mieux remplir leur fonction de courroie de transmission du moteur néocolonial et impérial. Convaincues que le progrès ne pouvait venir que de France, d'Europe, d'Occident, elles ont ignoré, méprisé, refoulé, le monde de l'exil africain. Sous le masque d'un certain populisme pseudo radical, de nouvelles couches urbaines, petites bourgeoises, ou rurales perpétuent le même système renouvelant seulement sa clientèle de grapillage. Si elles se teignent aujourd'hui de négritude, se gargarisent de verbeuse africanité, l'idéologie dominante n'est que rajeunie dans un corps de doctrine qui maintient l'aliénation ancienne : justification du vieux parasitisme, impuissance devant la sclérose des rapports productifs, passage d'un racisme à un autre, consolidation du rôle oppressif de la langue française comme instrument du transfert de classe, utilisation généralisée du vodou satanique refuge de la main gauche ... Tel est le bilan idéologique.

Mais dans nos élites, une tradition généreuse du souci du bien collectif remonte aux premiers âges. Elle est à contre pied de toute facilité, à contre courant de tout laisser aller, à contre poids de tout «laisser grin-nin». Elle

lutte contre la paresse, le conservatisme. Groupes et hommes d'élites autour de Mackendal et Bouckman, organisent le marronnage et font de cette forme libertaire du sauvetage individuel, le premier pilon d'assaut massif contre l'esclavage . Homme d'élite exceptionnel, Louverture sait forger équipe au milieu des armées du roi d'Espagne. Ce noyau de fer, sous sa direction disciplinée cristallisera l'opposition à la clique des profiteurs agglutinés autour de Biassou pour conquérir la liberté générale. Eux aussi hors du commun, Ogé et Chavannes, transgressent les tabous de l'obséquiosité mulâtre, posent les bases de la rébellion affranchie. Incompris et oublié, Beauvais à Jacmel, refuse d'opter dans la querelle fratricide de 1801. A contre courant lui aussi, quoique tactiquement prématurée, Moïse réagit aux conséquences périlleuses du régime de fer des cultures sous Toussaint, spoliateur de libertés (Pourquoi le nom de Beauvais, celui de Moïse, sont ils encore dans l'ombre ?)

Plus tard, vinrent d'autres contestataires... Ne faut-il pas paradoxalement unir dans notre souvenir, les penseurs du parti national et les idéologues du parti libéral ? Un Louis Joseph Janvier aux prises avec le carcan raciste et néocolonial qui nous étranglait et un Edmond Paul s'acharnant contre les féodaux et les militaires. De Demesvar Delorme soutenant l'homme débraillé du pouvoir populaire (Salnave) à Anténor Firmin rejetant la sclérose des partis traditionnels, n'y -t-il pas la même volonté novatrice et courageuse qui anime un Jean Price Mars, affirmant notre négritude africaine, mais refusant le racisme inversé du noirisme ? Tandis que parallèlement , et sans se comprendre toujours hélas, des Lespès, des Max Sam, des Edriss St Amand, des Jacques la Colère, cherchent la réponse aux questions d'infrastructure et de superstructure posées par les cadres néocolonialistes, et impérialistes ? N'est il pas troublant de lire actuellement sous la plume d'un Roger Dorsainville les analyses qu'un Etienne Charlier n'aurait pas totalement désavouées?

En littérature, Justin Lhérisson, Antoine Innocent, Fernand Hibbert, dépiautent à tâtons une langue haïtienne, en dépit de prétentieux parisianismes, à travers les balbutiements du vernaculaire. Jacques Roumain articule un Franco Haïtien génial. Frank Etienne martèle notre créole adulte pour dézombifier tout un peuple ouin-ouan. La même pulsion se retrouve chez un Massillon Coicou, dans son bilan de la première indépendance, et un, Jacques Stephen Alexis ouvrant les voies ensoleillées de la seconde.

En analyse religieuse, il faut citer pêle-mêle ceux qui depuis soixante ans, et à la suite de l'Oncle, dans un embouteillage confus, découvrent et valorisent la liturgie, le rituel, le panthéon, la cosmogonie, la philosophie, de la religion nationale et populaire. Il leur a fallu un esprit courageux et novateur pour enfreindre les recommandations centenaires « n'y touchez pas » des iconoclastes anti-superstitieux. De J. C. Dorsainville à Jean Price Mars et Louis Mars, de Louis Maximilien à Milo Rigaud, des Griots à Emmanuel C. Paul et Lamartinière Honorat, des premiers pionniers aux chercheurs patients du Bureau d'Ethnologie où un Jacques Oriol accomplit un humble travail de bénédictin, c'est la même quête obstinée quoique parfois maladroite de l'originalité spirituelle de notre peuple.

Elites Intellectuelles

Deux attitudes à souligner dans nos élites intellectuelles. L'une est faite de passivité quoique parfois intelligente et souvent brillante. Elle soutient le système établi. L'autre est courageuse, lucide, quoique parfois maladroite, incohérente, partielle, donc récupérable par la première. Elle scrute les mécanismes, éclaire crûment le fonctionnement, met à nu les iniquités, contribue à l'évolution et est facteur de changement.

Au coeur des choix haitiens, les vieilles questions raciales demeurent encore vénérées. Gravitent autour d'elles, les problèmes d'assimilation servile aux valeurs étrangères : religion, langue, éducation. Mais il est nécessaire aujourd'hui de mettre en lumière les rapports avec les masses urbaines et rurales, les problèmes de leadership. Intéressante à cet égard est l'expérience de la diaspora. Un nouveau besoin d'enracinement se fait sentir chez l'homme coupé par l'exil de la terre natale. Par delà le drame du quotidien dans les centres «civilisés» et «avancés», l'haitien dispersé se demande de plus en plus qui il est, qui sont ses semblables, pour qui doit-il se battre, pourquoi se battre, comment se battre, quelle est sa langue, quelle est sa culture. Là encore, les vieilles rivalités ne désarment pas. Elles aggravent les déchirures. Mais les prises de conscience sont plus riches, la réflexion intelligente plus féconde. Une certaine lumière peut nous venir de la diaspora haitienne.

Patriarcat ou République Patricienne ?

Toutes les querelles d'école, ou de clans, déboucheront toujours sur le néant. Toutes recherches seront stériles si certaines bases ne sont pas posées solidement. Les rapports entre les élites pensantes et les classes dominantes, économiques, politiques, doivent être clairement établis sur un fond de souveraineté dialectique et non de servilité mandarinale. Il doit être clair que des solutions haitiennes doivent être trouvées à l'haitienne : que ce soit dans le domaine du changement des mentalités ou dans d'autres.

Le vrai problème est celui des rapports avec les masses urbaines et rurales. Ils doivent transcender le mépris hautain d'un côté, le paternalisme protecteur de l'autre. Hauteur pseudo civilisatrice de ceux qui disaient hier : les masses sont ignorantes, ignorons-les, elles finiront bien par monter jusqu'à nous. Paternalisme hypocrite et démagogique de l'autre : les masses sont refoulées, penchons-nous sur elles, apportons leur la lumière et nos solutions toutes faites.

Les solutions au sous-développement technique, économique, matériel, spirituel, sont à la croisée de deux démarches; l'itinéraire des élites pensantes, capables d'articuler un système intelligent qui donne enfin la parole au peuple; l'itinéraire de celui-ci, inarticulé, mais ayant accumulé confusément les réponses aux problèmes que lui pose son travail, sa vie matérielle, ses rapports avec ses pairs, ses relations avec le monde extérieur, avec son monde intérieur, ses rêves, son expressivité ...

Préparation des cadres, formation civique

Des cadres préparés on attend tout pour la réussite des projets de développement. Vers la formation civique convergent toutes gloses sur le changement des mentalités. Sur ces deux piliers repose l'éducation nationale. Mais l'édifice révèle aujourd'hui ses lézardes profondes, signe de la fragilité des fondations. C'est que le fonctionnement de l'éducation, ses structures, ses méthodes, mettent à jour l'imposture fondamentale de la société qui n'arrive pas à assurer à tous l'instruction et la préparation professionnelle pour que chacun mette au service de tous, talents et connaissances.

L'anarchie des méthodes pédagogiques, l'abatardissement de l'enseignement aboutissent à la formation hâtive d'une masse de médiocres inadaptés d'un côté, et de l'autre à un écremage des meilleurs sujets, prêts à toutes les évasions, parce qu'inutilisés dans leur milieu, dans leur pays : les structures d'accueil post scolaires font tragiquement défaut à tous les niveaux, la fuite des bras ou des cerveaux (transfert de classe ou évasion du pays) est l'unique alternative à la fermeture des débouchés ou à l'inadaptation des diplômés au marché du travail.

Le pourcentage scandaleux des recalés aux examens est un thème favori des critiques larmoyants. On parle régulièrement de modicité du budget, d'exiguité des locaux, d'insouciance administrative, de médiocrité et de débilite du corps professoral, de pression démographique etc. Certes, il y a du vrai

dans cette énumération, encore qu'elle ne tienne pas compte de l'admirable dévouement d'une cohorte de maîtres et d'instituteurs dont l'abnégation et la générosité devraient être mieux mis au service de la communauté. Mais l'amère désillusion de ces apôtres s'ajoute à toutes les déceptions des parents pour assombrir encore plus notre horizon. Ces analyses vont-elles au fond du problème ?

Causes lointaines, Répercussions actuelles

Il y a trente ans, dit-on, tout allait bien; depuis vingt ans, enchaîne-t-on tout va mal. Tout semblait aller bien, il y a trente ans et encore ... A l'époque l'instruction publique et privée avait pour fin dernière le renouvellement d'une petite élite intellectuelle. Sa vocation première était de préparer des fonctionnaires à formation principalement littéraire. Il sortait de l'école des éléments souvent brillants, dont nous pouvions être fiers, qui faisaient honneur à notre pays etc. Mais aujourd'hui ces critères de représentativité, même brillante, d'éléments d'élite, sont-ils toujours valables pour juger d'un système d'éducation ? Or l'application de ce système d'éducation, sans discernement, à une plus large clientèle scolaire, ne répond pas aux besoins de la communauté. Les origines sociales sont différentes, les aspirations ne sont pas les mêmes, malgré une poussée vers la fonction publique aussi forte. D'où des incohérences inextricables, des contradictions insolubles. Tout va donc mal aujourd'hui parce que les dés étaient pipés il y a cinquante ans.

|

L'on formait alors de petits civilisés, maîtrisant habilement la langue des classes dominantes et des civilisateurs, connaissant sur le bout des doigts l'histoire, la littérature, la géographie des civilisations tutrices, ouverts à leur progrès technique. Mais la formation technique n'a jamais été prioritaire. Le mandarinate verbaliste veillait à préserver le prestige social du fin lettré, celui du beau parleur. Certes, nos jeunes devaient avoir quelque lumière sur l'avancement des sciences, le prestige de la science occidentale renforçant les autres....

prestiges ... (voile pudique sur la mathématique arabe, l'astronomie perse, la physique chimie chinoise etc.)

La formation de ces petits civilisés devait leur permettre d'être les représentants des cultures conquérantes, ses fonctionnaires dévoués et complaisants. Et surtout de lutter contre la « barbarie africaine ». La fonction du verbe était souveraine : derrière les phrases creuses dont se gargarisaient les fins lettrés se cachait une réalité rapace, grignoteuse, corruptrice qu'il fallait masquer aux laissés pour compte du système. Le travail manuel, la formation pratique et technique étaient présentés avec hauteur comme une punition, une sanction de la paresse intellectuelle des élèves. « Vous irez planter des patates ou réparer des voitures » disait-on avec mépris à ceux qui peinaient sur une version latine ou des vers d'Hugo. Quant à l'étude des sciences, dont les applications auraient pu permettre de changer, transformer à notre profit la nature hostile environnante, de l'aménager pour le confort de tous, elle était faite avec un tel détachement, une telle hauteur, une telle absence de moyens (relevant plus de spéculations métaphysiques que de la vraie science) qu'une prise directe sur la réalité n'était pas possible. Souvenons-nous du tollé général que provoqua, vers les années quarante la fameuse réforme Dartigue. Du côté de l'intelligentsia traditionnelle, ce fut l'accusation classique d'américanisme, formulée par la fraction francophile de nos élites. Du côté des nouvelles élites, issues des classes moyennes, ce fut la mise en garde, utilisée aujourd'hui contre l'enseignement du créole, qu'une telle réforme couperait les « fils du peuple » des carrières intellectuelles, entendez de l'accès au mandarinat élargi.

Rien n'a changé, sur le plan de l'éducation, donc tout s'est aggravé.

La connaissance du monde physique, biologique, sociologique, de notre pays est si peu dispensée, qu'elle paraît dérisoire. Les anciennes classes dirigeantes n'y avaient pas intérêt, dit-on. Il existait cependant, ça et là, des exceptions qui font encore honneur à une pédagogie haïtienne.

Mais les nouvelles ? Ont-elles une conception claire et précise de leurs intérêts collectifs, en matière d'éducation : Quels moyens se donnent-elles : Ne miment-elles pas paresseusement ces procédés anciens ? Là est toute la question de la formation citoyenne et de la préparation des cadres.

L'école nouvelle

Nous avons la chance, unique moment de notre histoire, d'un encadrement authentique, capable de faire lever la pâte, au delà de toute question de clans, de querelles de personnes, de rivalités partisans, et de zizanies d'écoles. Il faut la saisir, à cet instant d'équilibre cruellement et paradoxalement retrouvé. Notre chance est dans une école nouvelle, ouverte à tous, ruraux et citadins, et cherchant elle-même et constamment l'ouverture non discriminante aux fils de démunis et aux fils de nantis : Cette recherche est liaison constante entre l'enseignant, l'enseigné et la société environnante. Elle intègre l'instruction à la formation professionnelle dans le cadre d'une connaissance chaque jour enrichie du milieu naturel où vivent élèves et professeurs.

Cette intégration pédagogique et sociologique n'est qu'un aspect d'une plus vaste pédagogie qui fera de l'École le prolongement naturel de la vie et non un lieu clos, privilégié, coupé de la production de cette vie, et rattaché à l'univers mythique d'un ailleurs européen, américain, plus civilisé, plus cultivé.

Sur une base de formation professionnelle préparant à des tâches productives, la motivation du petit haïtien se fera, grâce à la diffusion d'une culture nationale débarrassée de tous préjugés, de tous tabous, de toutes barrières érigées par le mandarinat assimilateur. Notre histoire ? Notre littérature ? Certes, mais enseignés sans mesquinerie ni démagogie comme des nuclei d'une civilisation haïtienne autour desquels cristallisent les éléments récupérables de la précivilisation agraire étudiés plus haut. L'élève des classes humanitaires est familier des dieux du panthéon greco romain ? Pourquoi Zéus, Vénus, et Mars, et non Legba, Erzulie, et Ogoun ?

Nous ne sommes pas choqués qu'après trente ans d'africanité claironnante, il n'y ait aucun cours d'histoire et de géographie des civilisations africaines. Nos jeunes ignorent tout du continent d'où sont venus nos pères, mais chaque cours d'eau de la vieille Europe, chaque chef de guerre toscan, chaque pierre de l'édifice gothique ou roman, chaque essoufflement de Proust, est matière à longue glose pédante. Loin de nous l'idée de couper l'enseignement de ses racines greco latine, mais le sens de l'équilibre de notre pédagogie ne doit pas être perturbé par l'obsession de tout faire connaître aux jeunes des civilisations occidentales, et d'ignorer totalement les autres origines de notre civilisation.

Un effet certain de cet équilibre pédagogique retrouvé sera l'éradication d'un certain racisme. Les références esthétiques au monde européen, sont qu'on le veuille ou non, prolongement du racisme colonial, par fascination subtile des modèles blancs. Ce prolongement, nous l'avons vu est direct (mulatromanie) ou inversé (noirisme de compensation, inconfort esthétique). Seule une revalorisation esthétique naturelle de notre négritude, seule une éducation soignée du regard haïtien sur l'haïtien et ses semblables, permettra une réelle ouverture sur le monde sans complexes. Car ce regard sera débarrassé de honte de soi ou de suffisance.

CONCLUSION

Nous avons rêvé la chute des barrières, nous avons souhaité la dissolution des tabous, et que s'évanouissent les interdits pour que s'ouvrent les ghettos... Mais déjà se désagrègent sous nos yeux certaines structures féodales, et lentement évolue l'armature compradore vers un capitalisme pionnier, semble-t-il plus dynamique. Là encore le nouvel affairisme est peut-être porteur de germes mortels, car des éléments sans scrupules s'allient sans discernement aux pires déchets de la finance américaine ou canadienne. Là encore le danger reste entier d'une reprise en mains de notre arrière pays agricole par de nouveaux flibustiers.

Quoiqu'il en soit des orientations d'avenir, il reste encore une infrastructure datant d'une autre âge et bloquant pernicieusement certains secteurs d'activité potentielle. Signalons en au hasard quelques éléments. Les échanges entre le producteur de denrées de base traditionnelles (café, cacao) le spéculateur et le négociant sont à peu près de même nature qu'il y a cent ans; les rapports de production à la campagne bloquent toujours le développement de notre agriculture, la circulation monétaire a encore le caractère néocolonial et de paupérisation générale avec accaparement de la masse d'argent pour une minorité qui la siphonne vers les places fortes étrangères, ce malgré la prolifération des banques et l'ouverture du crédit à de nouvelles clientèles.

Notre propos n'est pas d'économie, aussi ne trouvera-t-on pas ici des suggestions pour modifications de structures. Il n'est pas cependant étranger à

notre quête de souligner que le développement de notre personnalité, objet d'actuelles préoccupations, ne peut s'inscrire que dans un cadre nouveau où les questions foncières, économiques, sociales, techniques, trouvent réponses : Réaménagement de système d'échanges entre producteurs et exportateurs, démocratisation du crédit et de la circulation de l'argent, planification rationnelle et sur des bases d'intérêt national des investissements productifs, et surtout remembrement agraire à vocation véritablement communautaire par neutralisation des féodaux et paralysie des spoliateurs de tous poids.

Cette volonté de changement suppose une évolution radicale des mentalités. Que les élites intellectuelles se dépouillent du conservatisme archaïque et des motivations d'assimilés, pour aborder courageusement et sereinement les problèmes de notre avenir collectif. Cela suppose que les clercs se mettent enfin ensemble et sans préjugés pour rechercher des solutions haïtiennes aux problèmes haïtiens, c'est à dire des solutions nationales populaires et progressistes.

Notre quête d'haïtianité se fera, dans ces conditions démystifiante. Elle permettra une définition scientifique des classes à la ville comme à la campagne, elle mettra fin à la démagogie historique et folkloriste, elle ouvrira la voie à la fin de l'aliénation intellectuelle, reflet justifiant l'aliénation matérielle. Au danger de phagocytose et de recolonisation, cette quête d'haïtianité opposera, une signification nouvelle, un contenu neuf, parce que collectif, au vieil adage individualiste et féodal «Sé fè ki koupé fè» ! Parce qu'elle inventera et une fois pour toutes une conscience nationale de l'authentique tournée vers le progrès et les hommes de progrès, un sens du solidaire avec nos semblables, ceux qui dans les Caraïbes, les Amériques, l'Afrique, entre autres, pays du tiers et du quart monde partagent avec nous la cassave rassie du sous développement.

Alors, ensemble, notre victoire sur les dieux infernaux de la main gauche

permettra le jaillissement d'un homme nouveau. Il se servira de ses deux mains pour construire dans la fraternité retrouvée un monde ensoleillé. Les vieux de Guinée y enlaceront joyeusement nos jeunes techniciens dans un rabordaille entraînant, autour de la table du festin ouverte à tous, clairs et sombres, citadins et ruraux, manuels et intellectuels etc...

«Chacun de leurs pas, leurs gestes, leurs regards, leurs chansons diront au soleil que la terre nous appartient ...

Car ... «nous brasserons le mortier des temps fraternels dans la poussière des idoles »...

Jean L. DOMINIQUE

GLOSSAIRE

<i>père savanne</i>	: <i>officiant catholique non consacré dans les campagnes.</i>
<i>Cailles, kay</i>	: <i>maisons</i>
<i>Loa tête, mait tête</i>	: <i>dieu-lare</i>
<i>Afrique guinnin</i>	: <i>Guinée ou Afrique mythique</i>
<i>Hounfort, hounfô</i>	: <i>Temple vodou</i>
<i>Houngan</i>	: <i>Prêtre vodou</i>
<i>De moitié</i>	: <i>Fermier portionnaire</i>
<i>Vlinbindingues</i>	
<i>Champouels</i>	: <i>Groupe de loup garous, sociétés secrètes.</i>
<i>Oualaouadis</i>	
<i>Chrétiens vivants</i>	: <i>Périphrase pour les hommes</i>
<i>Mystères</i>	: <i>Les dieux</i>
<i>Halfort</i>	: <i>Sacoche paysanne</i>
<i>Koumbite</i>	: <i>Société traditionnelle d'entraide agricole</i>

<i>Nanchon</i>	: <i>Ethnie africaine</i>
<i>Lakou</i>	: <i>Agglomération de familles paysannes</i>
<i>Manjé Yam-ni</i>	: <i>Repas rituel</i>
<i>Marassas</i>	: <i>Jumeaux sacrés</i>
<i>Cacos</i>	: <i>Paysans révolutionnaires du Nord</i>
<i>Piquets</i>	: <i>Paysans révolutionnaires du Sud</i>
<i>Moun pa-isme</i>	: <i>Favoritisme</i>
<i>Dézafi</i>	: <i>Foire paysanne</i>
<i>Madan Sara</i>	: <i>Revendeuses des marchés ruraux</i>
<i>Main gauche</i>	: <i>Pratiques vodou privilégiant la magie noire</i>
<i>Main droite</i>	: <i>Vodou familial</i>
<i>Dégui</i>	: <i>Prime offerte par un vendeur à un acheteur</i>
<i>Cheval</i>	: <i>Le possédé d'un dieu vodou</i>
<i>Bossale</i>	: <i>Venu d'Afrique</i>
<i>Laisser grinnin</i>	: <i>Laisser faire</i>
<i>Poto Mitan</i>	: <i>Pilier central du temple.</i>

RODOLPHE SOLAGES

Propriétaire du

« **MARKET ST. PIERRE** »

Angle des rues Darguin et Grégoire,

Pétionville

vous offre les articles suivants :

Provisions alimentaires, Poissons,

Volailles, crustacés.

Boucherie — Charcuterie — (Self-Service)

CHRONIQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

BIBLIOTHEQUE

La nouvelle bibliothèque de l'Institut Français (voir Conjonction Nos 128-129) et l'expérience récemment tentée de libre accès aux livres a attiré dans les salles de lecture, depuis l'ouverture du 19 janvier dernier une moyenne de 300 lecteurs par jour, le nombre d'inscrits est passé de 466 en octobre dernier à 1427 détenteurs actuels de cartes de bibliothèques. Ces lecteurs sortent en un mois une moyenne de 5.000 volumes dont la majorité sont des livres de poche. Les types d'ouvrage les plus demandés : littérature (romans et poésie), sciences, philosophie, histoire et en dernier lieu sciences sociales. Un guide du lecteur vient d'être imprimé par l'Institut Français d'Haiti à l'intention des usagers de la bibliothèque, des étudiants à 60 %.

THEATRE

54 pièces de théâtre depuis l'ouverture de l'auditorium de 350 places de l'Institut, tel est le bilan des activités théâtrales en 18 mois, soit trois par mois. Cependant, malgré certaines expériences intéressantes (le mime Rolf Scharre, les Bonnes de Jean Genet présentées par le TNH, Poil de Carotte, une interprétation de la Troupe des Instituteurs de Port-au-Prince, le Roi Moko de Rasoul Labuchin joué par les Compagnons du Théâtre, l'Antigone en créole de Morisseau Leroy présenté par le Conservatoire d'Art Dramatique ou le «Portrait de Péguy» et «Dis moi Blaise» offert par les Comédiens du Théâtre Hébertot), l'expérience a souvent été qualitativement décevante. De jeunes troupes ont eu à leur disposition, à un prix modique, une salle moderne; mais la pauvreté des textes et le manque de travail des comédiens amateurs ont fait de plusieurs de ces représentations des échecs et ont découragé un public initialement enthousiaste. L'Institut Français tente donc actuellement

une nouvelle expérience, celle d'un Atelier de théâtre sous la direction et des mises en scène de Jean Paul Micoulo, avec des jeunes comédiens haitiens. Jean Paul Micoulo a déjà mis en scène en français et créole, pour les enfants, un remarquable spectacle de marionnettes sur la trame du conte « Tézin nan dlo ». En perspective pour le mois de mai : « La Cantatrice Chauve » et « La Leçon ».

Ford est un nom connu dans le monde entier.
Depuis de nombreuses decennies F O R D est synonyme
de solidité et de rapidité.

vous avez besoin d'un véhicule automobile, et bien,
adressez-vous à F O R D.

Remettez-vous à une maison qui a l'expérience
des véhicules automobiles, qui vous assure un service
stable et qui met à votre disposition un stock de pièces
de rechange constamment renouvelé.

Voyez la maison LUCIANI, BEHRMANN & CO,
Distributrice pour Haiti des produits
FORD MOTOR CORPORATION.

Banque

Nationale

De la

République

D'Haïti

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES - FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE

ET EN TOUTE SECURITE,

AVEC DISCRETION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE -

et votre PATRONAGE.

pour faire

bonne

impression

rien

ne

vaut

L'IMPRESSION

HENRI

DESCHAMPS

COIN D'ART PAINTINGS

Exposition Permanente

Travaux d'Art en tous genres

Artiste Peintre

Joseph JACOB – DIR. Propriétaire

Commerçant, étudiants, **résidents**, touristes pour vos voyages, achetez vos tickets à

CAP-TRAVEL SERVICE

Un personnel courtois et entraîné y est à votre entière disposition.

CAP-TRAVEL SERVICE

Compétence, **Sérieux**, **Rapidité**.

Agence de Voyage

15, Avenue Marie-Jeanne

Cité de l'Exposition

Port-au-Prince

